

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°91

DES **TIGRES**
DANS
LA **BOUE**

MÉMOIRES D'OTTO CARIUS

INÉDIT

LA DIVISION
«**TOTENKOPF**»
DU ZÉNITH AU CRÉPUSCULE

Un magazine des éditions caractère

M 01699 - 91 - F: 6,90 € - RD



Batailles & Blindés n°91 - Juin/Juillet 2019

Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14\$C



ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Aérojourn

n° 71

MISSION 84
Le premier raid sur Schweinfurt



Batailles & Blindés

n° 91

DIVISION « TOTENKOPF »
Du zénith au crépuscule



Ligne de Front

n° 79

EMBUSCADE À POTEAU
Ardennes, décembre 1944



LOS!

n° 44

LA FLOTTE ROUGE
de la Guerre Froide



Trucks & Tanks

n° 73

IS-2 VERSUS TIGER II
Combat de titans à l'Est



AJ Hors-Série

n° 32

LES CHASSEURS MIG
de la Grande Guerre Patriotique



LDF Hors-Série

n° 36

LES LÉGIONS DE LA CROISADE
contre le bolchévisme



Los! Hors-Série

n° 20

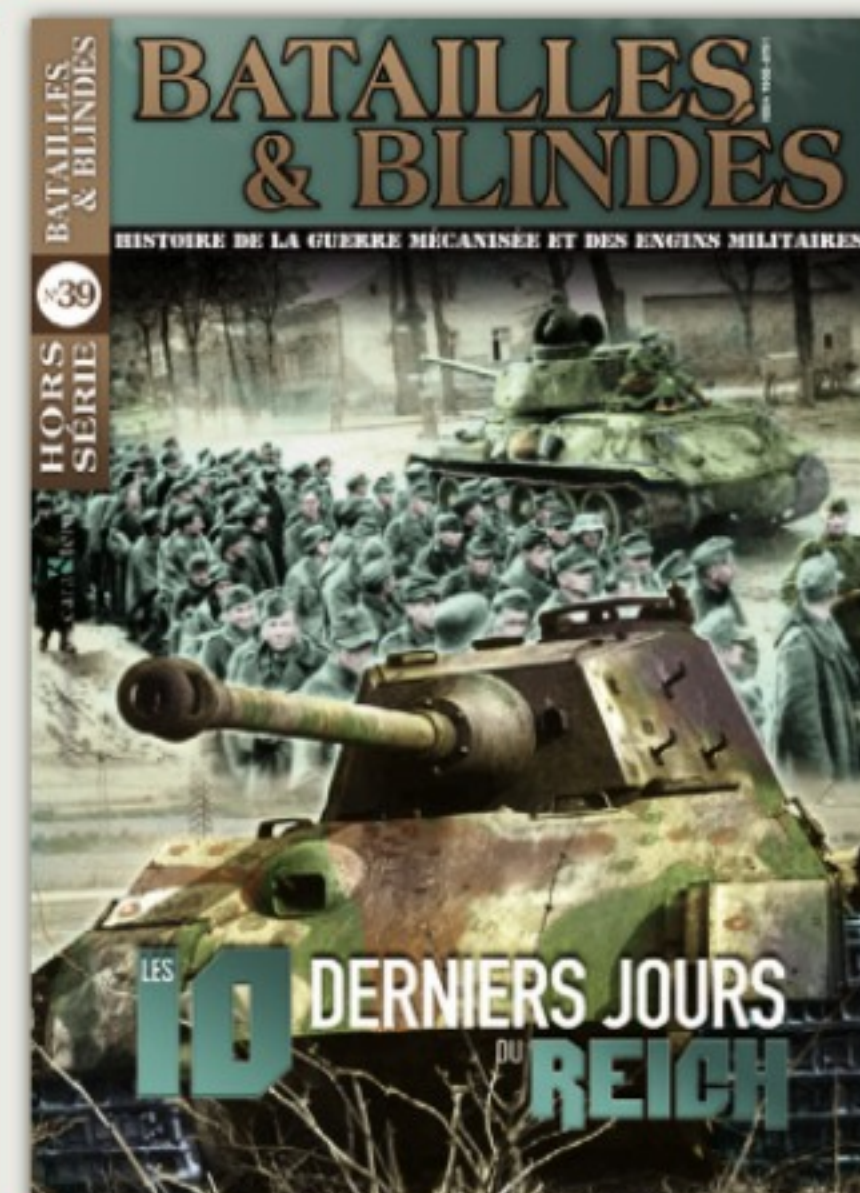
OPÉRATION « NEPTUNE »
Opé. aéronavales du débarquement



BB Hors-Série

n° 39

LES 10 DERNIERS JOURS
du Reich



Mieux vaut tard, que jamais !

Il aura donc fallu attendre 60 ans pour que l'ouvrage d'Otto Carius soit enfin traduit en français, alors qu'il existe – outre l'original en allemand – des versions en anglais, russe, grec, estonien, espagnol, italien, suédois, ainsi qu'en chinois et en japonais !

Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire et « des Tigres dans la boue » sera – enfin ! – publié par notre partenaire *Overlord Press* dans le courant du mois d'août (voir le bon de réservation dans ce numéro).

Cet ouvrage, dont la lecture devrait intéresser les spécialistes de la guerre mécanisée, ainsi que les passionnés de la chose militaire, est important sur le plan historiographique. Les récits de l'as de la *Panzerwaffe* aux 150 victoires sont riches en informations et en anecdotes. On en apprend beaucoup sur le Tiger, son emploi dans le secteur septentrional de l'*Ostfront*, sur les conditions de vie des équipages et des soldats allemands et russes, les batailles de Nevel et de Narva, les grandes offensives soviétiques, etc. Point de chevauchées blindées ici ou de contre-attaques fulgurantes, mais une guerre pour chaque bosquet, chaque marigot, chaque isba ; une lutte de tous les instants, implacable et impitoyable, où le Tiger s'impose comme une pièce maîtresse.

« Des Tigres dans la boue » est avant tout un témoignage, celui d'un jeune officier de *Panzer*, qui a sacrifié cinq ans de sa vie et qui a été blessé à plusieurs reprises. L'ouvrage est rédigé dans les années 1950, alors que la guerre vient de s'achever ; et ça se ressent ! Le ton, parfois sec et incisif, est celui d'un patriote qui s'assume : les mots sont durs, et certains passages interpellent le lecteur.

Carius n'est pas Guderian, Manstein ou Manteuffel ; il ne s'est pas appliqué à rédiger un plaidoyer *pro domo*, pas plus qu'il n'a ravaudé l'histoire de la *Wehrmacht* ; ses souvenirs sont partiels, comme l'est sa vision du monde : celle d'un Allemand qui croyait en la victoire de son pays, et qui a tout fait pour la lui offrir. C'est aussi le caractère non aseptisé de ce texte qui fait son grand intérêt. Yannis Kadari

12 1945 BATAILLE



Le dernier sauvetage

Quand l'US Army vole au secours de chevaux

Fin avril 1945 : les armes se taisent petit-à-petit sur l'Europe. La quasi-totalité de l'Allemagne est libérée des nazis, et seuls quelques derniers fanatiques veulent un baroud d'honneur. À la frontière germano-tchèque, un mystérieux haras - toujours gardé - attire l'attention d'Américains... qui vont traverser les lignes allemandes pour aller y chercher les derniers spécimens d'une race très rare de chevaux, les Lipizzans, au nez et à la barbe des Soviétiques.

16 1945 BATAILLE



Les Panzer de la « Festung Posen »

Le dernier carré

Sur la route des Soviétiques vers Berlin en ce début 1945 se trouvent de nombreuses cités, érigées en forteresses par Hitler. Posen ne fait pas exception : cette cité centenaire, déjà amplement fortifiée à la fin du XIX^e siècle, reçoit pour mission d'enrayer la progression de l'Armée rouge. Mais la garnison est composée de troupes disparates, ainsi que de quelques *Panzer* réunis depuis des ateliers ou des écoles... qui vont être engagés dans un combat perdu d'avance.

26 1940-1945 TÉMOIGNAGE



Des Tigres dans la boue

Extrait des mémoires de guerre d'Otto Carius

Les batailles de Nevel et de Narva sont sanglantes pour la Wehrmacht qui ne parvient pas à renouer avec les victoires. Otto Carius, l'as des *Panzer* aux 150 victoires, participe à ces deux batailles sur son char Tiger et à côté de ses camarades de la *schwere Panzer-Abteilung 502*. Fraternité, camaraderie, espoir mais aussi désillusion vont rythmer cette partie de la vie de Carius. Voici un extrait de ses mémoires, pour la première fois publiées en langue française.

50 1943-1945 UNITÉ



La 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf »

Du zénith au crépuscule

Après avoir perdu son chef charismatique Theodor Eicke, la « Totenkopf » est jetée dans la fournaise dans la bataille de Kharkov puis celle de Kursk. Elle y acquiert sa réputation d'unité taillée pour l'offensive, elle qui a jusque 1942 été si peu considérée par le haut-commandement allemand. Mais les années à venir ne sont pas confortables pour le *III. Reich* : malgré ses qualités, la « Totenkopf » passe plusieurs fois à côté de l'annihilation totale, pour finir esseulée en Autriche en mai 1945.

68 1944 TÉMOIGNAGE



T-34/85 versus Tiger

En territoire ennemi

Mars 1944, la *Wehrmacht* a perdu l'initiative sur le front de l'Est face à une Armée rouge conquérante. Pourtant, si l'état-major soviétique est de plus en plus sûr de son fait, il n'en reste pas moins prudent quant au potentiel militaire allemand et, dans le secteur de Ternopol, décide de lancer une mission de reconnaissance en force. Pour maximiser les chances de succès, cette dernière est menée par le dernier-né de l'industrie russe : le T-34/85.

78 1942-1944 RÉCIT



Yankee Melody

La guerre trépidante d'un jeune tankiste américain

Avant de devenir le *Private First Class* Parkyn, tankiste émérite servant dans l'une des plus puissantes *US Armored Divisions*, le jeune Joseph avait trois passions (pas forcément dans cet ordre d'importance) : son American Austin aux chromes rutilants, sa fiancée Dorothy et les milkshakes. Un kid parmi d'autres, dont la vie allait brutalement changer.

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

RETROUVEZ BATAILLES & BLINDÉS, AÉROJOURNAL ET LOS! EN NUMÉRIQUE sur l'App Store Apple et Google Play.

Un magazine Caraktère en numérique, c'est l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.



© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Bataille & Blindés n°91 - Bimestriel // Juin - Juillet 2019

ISSN : 1765-0828 / Dépôt légal (BNF) : à parution / Commission paritaire : 0917 K 86317

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 100 000 euros
RCS de Marseille B 450 657 168
redaction@caraktere.com
Rédaction : 04 42 21 62 63

Service Commercial :
Téléphone : 04 42 21 06 76
contact@caraktere.com
www.caraktere.com

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Service commercial : E. Taurand
Direction Artistique : A. Gola
Infographie : N. Bélivier, M. Mioduszewska



Imprimé en Espagne par :
Rivadeneira, Madrid

- Origine géographique du papier : Allemagne
- Taux de fibre recyclé : sans fibre recyclées
- Certification des papiers / fibres utilisées : PEFC
- Eutrophisation : Ptot 0.021 kg/tonne

Service des ventes et réassort :
À juste Titres - 04 88 15 12 41

Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion - Avenue F. Van Kalken,
9 / 1070 Anderlecht - Belgique

L'INDE COMMANDE 464 T-90MS À LA RUSSIE

Par Loïc Becker

Les tensions en Asie du sud-est poussent les puissances locales à acquérir ou à fabriquer de plus en plus de matériels militaires. L'Inde ne fait pas exception à la règle : le premier ministre Narendra Modi incarne une « ligne dure » depuis son accession au pouvoir et il s'est avéré très attentif aux questions militaires. Au nord, un contentieux existe toujours avec la Chine et à l'ouest de nombreux heurts ont éclaté avec le voisin pakistanais, culminant avec la bataille aérienne de la fin du mois de février 2019. Au début du mois d'avril, l'Inde a annoncé qu'elle allait doter ses forces armées de 464 nouveaux T-90MS, en collaboration avec la Russie.

C'est un marché exceptionnel et les chiffres donnent le tournis : New Delhi va ainsi dépenser 1,93 milliards de dollars pour la fabrication de ces 464 nouveaux blindés. L'Inde dispose en effet de plusieurs centaines de blindés T-90S depuis le début des années 2000 dans son parc blindé, ce MBT russe ayant été considéré comme le plus performant pour les besoins de l'armée indienne. Si la version



actuelle S ne varie pas vraiment de celle déployée dans l'armée russe, la version MS est quant à elle une remise à niveau du T-90 qui, presque trente ans après sa sortie, a besoin d'être renforcé pour être en adéquation avec les nouvelles règles d'affrontement.

La version MS – qui a été développée sur ses fonds propres par la firme Ouralvagonzavod – diffère de la version de base sur plusieurs points ; tout d'abord, le blindé est remodelé

pour la guerre électronique avec une refonte totale de ses systèmes. Le contrôle de tir est entièrement numérique et l'équipage dispose d'écrans tactiles, des munitions supplémentaires sont placées dans la nuque de tourelle et le système de chargement automatique est amélioré. L'armement subit lui aussi une refonte puisque canon et mitrailleuse sont d'un nouveau modèle, et la protection du char est considérablement améliorée grâce à l'ajout d'un blindage supplémentaire modulable sur les flancs de la tourelle et de la caisse. Enfin, un nouveau moteur diesel de 1130 chevaux est choisi pour équiper le char, son avantage principal venant de sa faible consommation de carburant.

Cependant, les T-90MS ne vont pas être fabriqués en Russie mais bien en Inde, dans le cadre d'un transfert de technologie, l'Inde récupérant la licence de ce blindé. New Delhi semble vouloir accélérer l'amélioration de ses forces armées puisqu'au cours du même sommet russo-indien des 18 et 19 mars 2019, l'armée indienne a rendu public son souhait de « maintenir à la page » ses matériels militaires russes, certains risquant de devenir obsolètes dans les années à venir. Pour New Delhi, le but est d'aligner plus de 1000 T-90 sur la durée afin de se préparer à un possible conflit avec ses voisins, et l'amélioration de ses blindés est devenue une nécessité impérieuse. ■



LA BRITISH ARMY POURRAIT RÉDUIRE LE NOMBRE DE SES CHALLENGER 2 D'UN TIERS

En partenariat avec Laurent Lagneau du site Zone Militaire www.opex360.com

La fête de la Saint-Georges aura certainement un goût amer pour l'arme blindée cavalerie britannique... Déjà, dans le cadre de la revue de défense et de sécurité publiée en 2010, la *British Army* avait consenti de réduire une nouvelle fois le nombre de ses 316 chars de combat Challenger 2 (408 exemplaires lui furent livrés dans les années 1990, ndlr). Ce qui fait que, actuellement, elle n'en dispose plus que de 227...

Cependant, en 2015, le développement d'un nouveau char de combat fut évoqué, d'autant plus que les performances et les caractéristiques du Challenger 2 n'étaient pas ce qui pouvait se faire de mieux. Mais pour des raisons budgétaires, il fut décidé de moderniser les 227 exemplaires encore dans l'inventaire de la *British Army* dans le cadre du Life Extension

Program, l'objectif étant de les prolonger au moins jusqu'en 2035.

Pour cela, il était donc question de traiter les obsolescences du Challenger 2 tout en revoyant son architecture électronique et en le dotant d'une protection renforcée, de nouveaux capteurs (imagerie thermique notamment) et d'une conduite de tir modernisée. En outre, il était envisagé de remplacer son canon rayé de 120 mm, qui n'est pas compatible avec les munitions de l'Otan.

Le coût de cette modernisation était évalué à 700 millions de livres sterling. Seulement, cela serait encore trop cher pour le ministère britannique de la Défense, lequel a d'autres programmes encore plus coûteux à financer (F-35, SNLE de la classe Dreadnought, drones MALE, nouvelles frégates, etc).

Aussi, selon le quotidien *The Times*, la *British Army* envisage de réduire encore le nombre de ses Challenger 2. Et elle ne va pas y aller de main morte puisqu'il est question d'une diminution d'un tiers de la flotte actuelle. Ce qui fait qu'il ne lui resterait plus 148 exemplaires

en service. Sur les 79 chars retirés, certains seront mis en réserve tandis que d'autres seront « cannibalisés », c'est à dire qu'ils fourniront des pièces détachées à ceux qui seront encore utilisés.

« La *British Army* est la traîne par rapport à la *Royal Navy* et à la *Royal Air Force* » et elle « ne peut pas obtenir ce dont elle a besoin », a déploré un officiel.

Pour l'instant, et après une forte déflation des effectifs de la *British Army*, seulement quatre régiments sont dotés chacun de 56 Challenger 2.

Lors d'une audition à l'Assemblée nationale, en septembre 2018, le général Pascal Facon, le commandant du Centre de doctrine et d'enseignement du commandement, avait expliqué que, face au retour des conflits de haute intensité, il fallait « disposer d'une capacité à générer et à entretenir une masse, pour conserver une réserve permettant de prolonger une action ou de réagir à celle de l'adversaire. » Ce que la *British Army* risque de ne plus être capable de faire dans les années à venir. ■

► L'armée indienne dispose déjà de nombreux T-90 (surnommés « Bhishma ») qui sont considérés comme des véritables bêtes à tout-faire sur le champ de bataille. Bon marché et solide, ce blindé est constamment favorisé par New Delhi.

Wikimedia Commons Cell105

◀ Un T-90MS photographié en 2012 alors qu'il est encore en phase d'essais sur un site de production en Russie. L'engin est un des meilleurs blindés pour l'instant alignés dans le monde. Vitaly Kuzmin

► Le Challenger 2 commence à accumuler le poids des années puisqu'il a été mis en service en 1998. Cependant, sa conception pointue et élaborée nécessite un entretien qui est coûteux et qui met la *British Army* en difficulté. Les Challenger 2 ne sont plus en dotation que dans deux régiments : le *Royal Tank Regiment* et le *Queen's Royal Hussars*. MoD



LA CHINE A MIS AU POINT UN VÉHICULE ARMÉ AUTONOME POUR LES OPÉRATIONS AMPHIBIES

En partenariat avec Laurent Lagneau du site Zone Militaire www.opex360.com

Si Pékin doit user de la force pour Taïpeh revienne dans son giron, alors on suppose que l'Armée populaire de libération (APL) se prépare à mener une vaste opération amphibie... Or, Taïwan ne compte qu'une douzaine de plages où un débarquement serait possible. Et, évidemment, l'état-major taïwanais a pris toutes les dispositions défensives nécessaires pour tenter, le cas échéant, de refouler les forces chinoises.

D'où, sans doute, la mise au point du « Léopard marin », un véhicule armé autonome dédié aux opérations amphibies. Conçu par le Wuchang Shipbuilding Industry Group, filiale de China Shipbuilding Industry Corporation, cet engin est sorti d'usine le 8 avril dernier et il aurait « passé avec succès les contrôles de livraison », affirme la presse chinoise.

Ayant l'apparence d'un bateau, ce drone de 12 mètres de long est propulsé par un hydrojet qui lui permet de naviguer à la vitesse maximale de 50 nœuds. À l'approche du littoral, il déploie

quatre dispositifs de chenilles rétractables. Sur terre, il pourrait rouler à la vitesse de 20 km/h, grâce à un moteur diesel.

Ce concept n'est pas sans rappeler celui du Land-Wasser-Schlepper (LWS) imaginé en 1936 par Rheinmetall-Borsig pour les besoins de l'armée allemande... à la différence que ce véhicule était destiné à tracter des barges de débarquement et à assurer des missions de ravitaillement.

Cela étant, ce « Léopard marin » dispose de capteurs électro-optiques et d'un système radar. Côté armement, il peut être doté de deux mitrailleuses et surtout d'un système de lancement vertical lui permettant de tirer des missiles anti-navires et anti-aériens. Selon un responsable de l'entreprise qui l'a conçu, ce véhicule peut naviguer, éviter des obstacles et choisir des itinéraires de manière autonome. En outre, selon le quotidien Hubei Daily, cet engin pourrait être laissé sur une île pendant 8 mois et engager le combat s'il en a reçu l'ordre. Mais ce point reste à prouver. Tout comme sa capacité à évoluer en essaim, car, évidemment, il ne servirait à rien d'engager un tel drone en petit nombre s'il s'agit de réduire des défenses adverses.

Aussi, les caractéristiques de ce « Léopard marin » interrogent. La première est que l'on ignore son comportement dans une mer agitée... Et puis on ne sait pas non plus quel est son degré de « survivabilité », c'est à dire sa capacité à résister aux assauts adverses. Une autre question porte sur son armement : pourquoi n'emporte-t-il pas de missiles anti-char ? Et puisqu'il serait doté de capacités anti-navires et anti-aériennes, quels moyens a-t-il pour détecter ses cibles ? Reçoit-il des données communiquées par d'autres plateformes ? Et, enfin, qui contrôle ses armes ? L'homme est-il dans la boucle ?

Si c'est le cas, alors cela suppose que les liaisons de données chinoises sont fiables et robustes. Dans le cas contraire, cela voudrait dire que ce Léopard Marin serait capable d'utiliser ses armes de façon autonome, grâce à de l'intelligence artificielle... Ce qui est une autre piste à ne pas sous-estimer. ■

L'actualité de la défense
et de la sécurité, en partenariat avec :

zone militaire
opex360.com



◀ Le Type 63A est un véhicule amphibie aligné par l'Armée populaire de Libération depuis 1997. Il est, depuis quelques années, en phase de remplacement par le ZTD-05 qui offre une capacité de franchissement et amphibie plus efficaces pour les Chinois. DR

L'INTÉGRATION D'UNE ARME LASER STRYKER EST EN BONNE VOIE

En partenariat avec Laurent Lagneau du site Zone Militaire www.opex360.com

Dérivé du Piranha III du suisse Mowag et produit par General Dynamics Land Systems, le véhicule de combat d'infanterie Stryker constitue, depuis le début des années 2000, l'épine dorsale des forces médianes numérisées de l'US Army.

Doté d'un moteur de 350 chevaux lui permettant de rouler à la vitesse de 100 km/h sur route avec sa masse de 18 tonnes, ce blindé est en effet connecté au réseau numérique militaire ISTAR (Surveillance, Target Acquisition, and Reconnaissance). Pouvant transporter jusqu'à 11 soldats, le Stryker est armé d'une tourelle « Protector », laquelle peut accueillir une mitrailleuse et un lance-grenade de 40 mm.

Cependant, en 2015, l'US Army a souhaité disposer de véhicules Stryker avec une puissance de feu accrue, notamment pour ceux déployés en Europe. Ce qui a donné lieu à la version « Stryker Carrier Vehicle Dagoon », c'est à dire un blindé armé d'un canon de 30 mm capable de tirer 200 coups par minute. Depuis, d'autres développements ont été lancés.

Ainsi, il a été question d'intégrer au Stryker le système CROWS-II afin de lui permettre de tirer des missiles anti-char Javelin sans obliger les fantassins qu'il transporte à s'exposer au feu ennemi pour mettre en oeuvre leur station de tir.

Le 6 mai, l'US Army a fait le point sur les évolutions prévues pour ses Stryker.

Ainsi, rappelant des propos tenus quelques semaines

plus tôt par son chef d'état-major adjoint, le général James Pasquarrette, l'US Army a indiqué que les Stryker seraient dotés bientôt, en plus d'un canon automatique de 30 mm et d'une mitrailleuse, de deux missiles Hellfire et de quatre missiles anti-aériens Stinger.

L'intégration de missiles Stinger est motivée par les retours d'expérience des forces ukrainiennes dans le Donbass, ces dernières n'ayant pas été en mesure d'engager leur aviation d'attaque dans les conditions optimales en raison des systèmes de défense aérienne portables mis en oeuvre par leurs adversaires. Or, considérant qu'elle n'aurait pas à faire face à une menace aérienne sérieuse tant en Irak qu'en Afghanistan, l'US Army a négligé cette capacité.

Un autre projet concernant les Stryker vise à les doter de capacités anti-drones en leur intégrant une arme laser. D'où le programme MEHEL 2.0 (Mobile Expeditionary High Energy Laser 2.0), dont les premières expérimentations ont eu lieu en 2017. À l'époque, la puissance de

l'arme testée était de seulement 5 kW. Depuis, elle a significativement augmenté.

« Les soldats de Fort Still, dans l'Oklahoma, ont déjà été en mesure de détruire de petits drones à l'aide d'un laser de 10 kilowatts », indique en effet l'US Army. Et il s'agit d'aller encore plus loin. Cependant, il faudra être patient. « Les Stryker équipés de lasers de 50 kilowatts auront besoin de quelques années de plus avant de pouvoir être mis en service en 2024 », a indiqué le général Pasquarrette. ■

▼ Le Stryker est un véhicule polyvalent qui sert de base à de nombreuses versions : véhicule de transport d'infanterie, de soutien rapproché, mais aussi de reconnaissance, pour le génie ou même véhicule de commandement. Une version anti-aérienne devrait être présentée cette année par l'US Army.

US Army



SABATON

PRÉSENTE SON NOUVEL ALBUM À VERDUN

« THE GREAT WAR »

Par Loïc Becker

Le groupe de heavy metal suédois Sabaton, connu des mélomanes pour ses albums et chansons liées à l'Histoire, est sorti de son silence au début de l'année 2019 pour annoncer son nouvel album, *The Great War*. La nouvelle production du groupe va cette fois-ci traiter uniquement de la Grande Guerre, un conflit qui n'a (presque) jamais été abordé par Sabaton. Et quel endroit dans le monde est le meilleur pour faire découvrir à la presse un album sur la Première Guerre mondiale ? C'est bien sûr Verdun, qui a été pour une fin d'avril au centre des préoccupations du groupe... et de la presse.

Le dernier album de Sabaton, *The Last Stand*, remonte à 2016, et traite principalement des « derniers carrés » de l'Histoire militaire. La bataille de Shiroyama au Japon, celle du château d'Iter en 1945 ou encore l'affrontement entre troupes anglaises et zouloues à Isandhlwana de 1879... le groupe cherche à se démarquer en revenant sur des conflits méconnus. Cependant, se focaliser sur la Grande Guerre est une grande première pour les Suédois de Sabaton. « C'est un conflit dont tout le monde parle mais dont finalement peu saisissent la profondeur » fait remarquer Joakim Brodén, le chanteur du groupe. D'où la volonté de Sabaton de se plonger dans ces quatre années de guerre en les abordant dans un angle parfois différent, celui du premier conflit mondial industrialisé. L'album s'ouvre d'ailleurs sur un morceau au titre éloquent : « The future of Warfare », traitant des innovations

technologiques comme l'aviation, la guerre des gaz, le développement de l'artillerie ou de l'arme blindée. Le groupe, lui, a choisi la ville de Verdun pour s'imprégner de l'ambiance des lieux et les membres sont passés par le Mort-Homme (« C'est l'endroit qui m'a le plus marqué, jusqu'au plus profond de mon âme » confie Joakim Brodén), le fort de Douaumont ou les villages détruits. Le contenu de l'album a été de son côté présenté aux journalistes présents qui ont pu l'écouter en avant-première... et les onze morceaux brossent avec brio un tableau général de la Grande Guerre. Les petites histoires, comme celle du tireur d'élite amérindien Francis Pegahmagabow (« A Ghost in the Trenches »), y côtoient les plus grandes puisqu'un morceau est dédié au Baron Rouge ou encore à la résistance des *Marines* lors de la bataille du Bois Belleau. Mais Sabaton a cette fois-ci ajouté une dimension moins martiale à



son album en adaptant, par exemple, le poème « In Flanders Fields » ou encore en soulignant le « Plus jamais ça ! » scandé après 1918 dans leur morceau « The End of the War to end all Wars ». Le résultat est époustouflant : comme toujours, les membres du groupe emmènent l'auditeur dans la Grande Guerre, ses pires aspects mais aussi la vanité des combats, et malgré la quasi-absence remarquée de références à l'armée française – « **La France est un acteur principal de ce conflit, mais nous avons eu des difficultés à trouver des sources anglo-saxonnes complètes permettant d'écrire à son sujet** » glisse, presque gêné, le chanteur du groupe – cet album promet d'être dans la digne lignée des précédents. Sabaton signe ici une nouvelle production qui, à n'en pas douter, ravira les incondtionnels du groupe... et ceux qui le découvriront. ■



Sabaton, The Great War
Sortie le 19 juillet 2019 chez le label Nuclear Blast

Toutes les photos ci-contre

Le groupe a profité de son séjour à Verdun pour visiter de nombreux monuments, comme la nécropole de Douaumont dont les rangées de croix ont marqué l'équipe (3). Les Suédois ont été accueillis par le groupe de reconstitution historique Le Poilu de la Marne (2) en tenues d'époque : la rencontre a été des plus intéressantes pour les deux parties ! Enfin, la présentation presse s'est conclue sous une petite neige dans l'église détruite du village d'Ormes (4).



ACTUALITÉ DU LIVRE

Par Loïc Becker

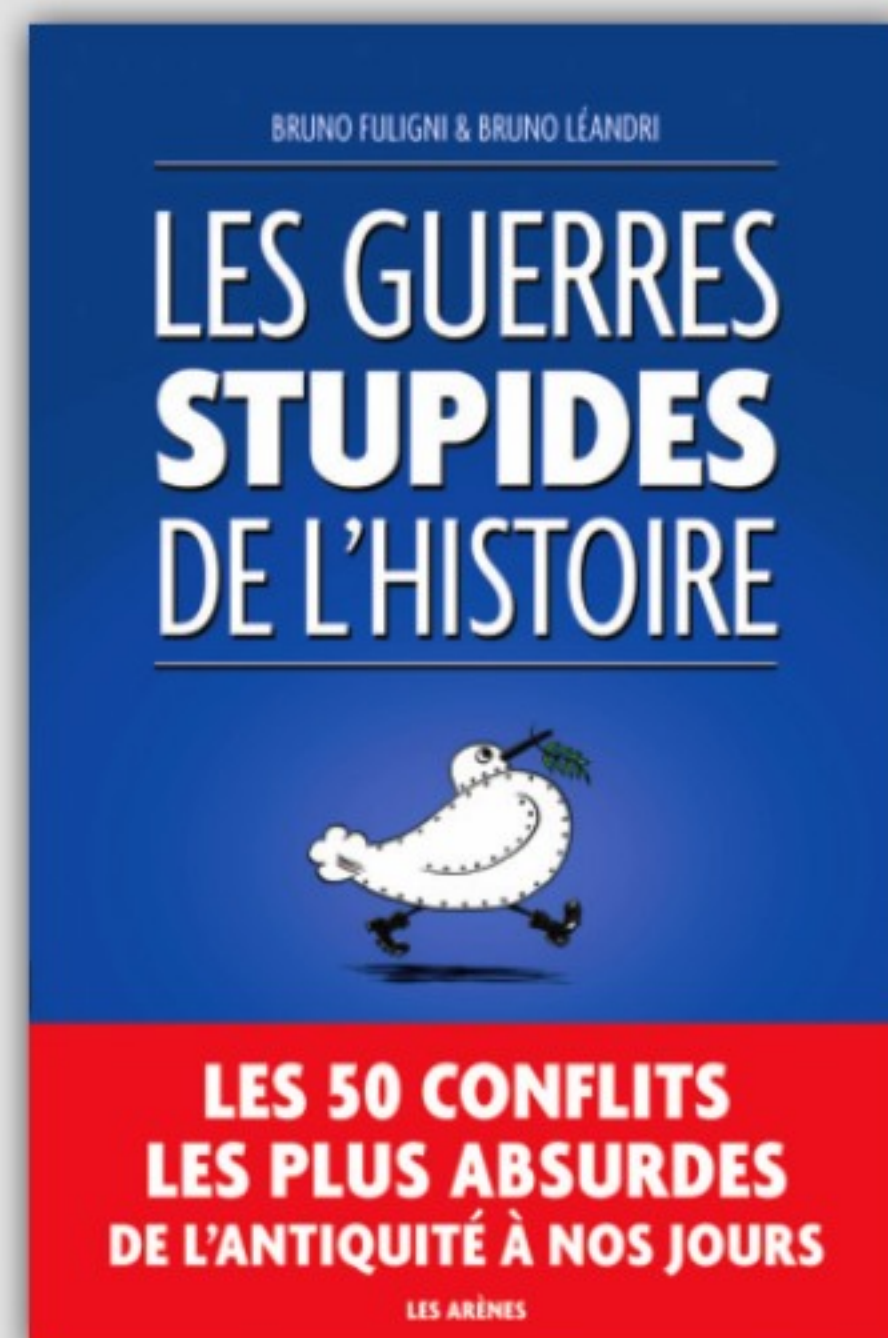
LES GUERRES STUPIDES DE L'HISTOIRE

Bruno Fuligni, Bruno Léandri

Il est de temps en temps bon de lâcher un peu prise dans le monde de l'Histoire militaire grâce à des ouvrages au ton plus « badin ». Avec son titre volontairement accrocheur, cet ouvrage peut être considéré comme une bonne occasion d'aborder des sujets tragiques – car traitant tout de même de guerres et donc de conflits sanglants – sous un angle plus léger. Le sommaire chronologique du livre est son principal atout : le lecteur peut, à sa guise, sélectionner un conflit qui l'intéresse le plus, sans avoir forcément besoin de suivre l'ouvrage de la première à la dernière page. Cependant, si on peut débiter la lecture avec un léger *a priori*, on se laisse vite prendre au jeu grâce au ton humoristique des auteurs. Entre la guerre de l'oreille de Jenkins, celle de la hottée de pommes, la guerre du Guano ou le conflit germano-iroquois... succès assuré pour

tous ces récits où l'humour permet de désamorcer le côté tragique des affrontements violents avec souvent des causes très étranges. On peut rester cependant dubitatif devant le choix des auteurs pour certains conflits ou certaines batailles : la bataille de Toulouse en 1814 (parce qu'elle s'est déroulée quelques heures après la capitulation de Napoléon I^{er} à une époque où les communications mettent du temps à traverser le pays), ou encore la guerre des Stops (qui n'en est pas une). L'ouvrage permet de prendre un peu de légèreté et se lit finalement très facilement, le tout étant rendu plus agréable par la plume experte des auteurs.

Éditions Les Arènes, 2019
267 pages, 17 €
ISBN : 978-2-7112-0023-8



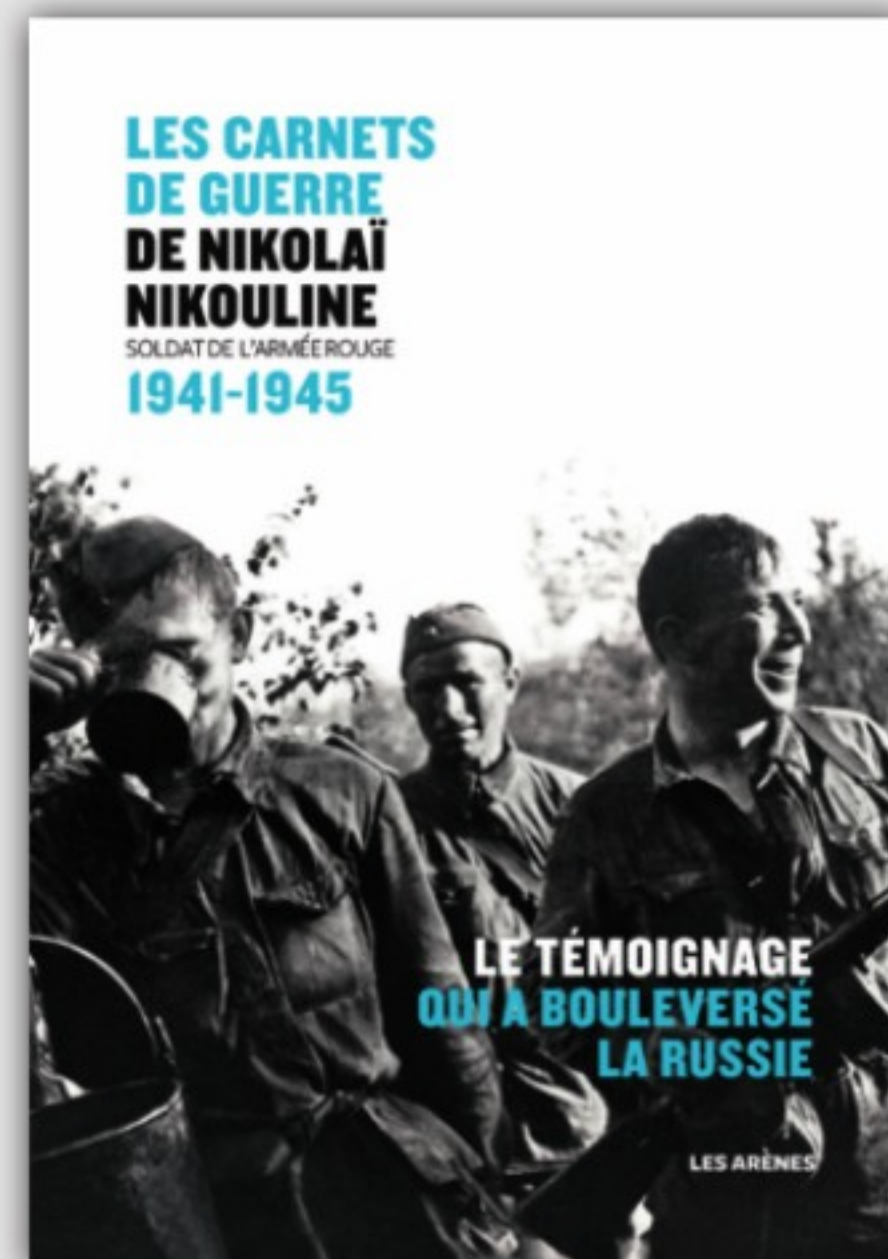
LES CARNETS DE GUERRE DE NIKOLAÏ NIKOULINE, SOLDAT DE L'ARMÉE ROUGE 1941-1945

Nikolaï Nikouline

Si l'après-guerre a été l'occasion pour de nombreux soldats de faire publier leurs mémoires (certains dans un but historique, d'autres pour faire oublier certains de leurs actes) en Europe, les publications de vétérans de l'Armée rouge ne sont pas les plus connues. Cet ouvrage en est une preuve supplémentaire : rédigé en 1975 à Leningrad, il n'a été publié qu'en 2007 en Russie où il a rencontré un succès considérable. Ces mémoires prennent à contre-pied l'image quelque peu fantasmée qui a longtemps été celle du fantassin soviétique en Occident – et qui a surtout été savamment élaborée. Nikouline, engagé dès 1941 dans l'Armée rouge, livre un récit cru mais profondément authentique de la réalité du front de l'Est durant la Seconde Guerre mondiale. De Leningrad à Berlin, le vétéran raconte son périple entre camaraderie, opportunisme de certains,

nuisance des officiers politiques, mais il exprime aussi son dégoût de la guerre, des destructions et du comportement de certains soldats avec les civils. Ce puissant témoignage apporte une vision nouvelle et très intéressante sur la conduite de la Grande Guerre patriotique et donne enfin l'occasion aux soldats de l'Armée rouge de s'exprimer. Nikouline revient sur les moments de fraternité vécus, les personnages hauts en couleur qu'il a rencontrés et finalement le retour compliqué à la vie civile des soldats. Une lecture enrichissante qui change des poncifs habituels sur la Seconde Guerre mondiale.

Éditions Les Arènes, 2019
387 pages, 24,80 €
ISBN : 978-2-7112-0017-7



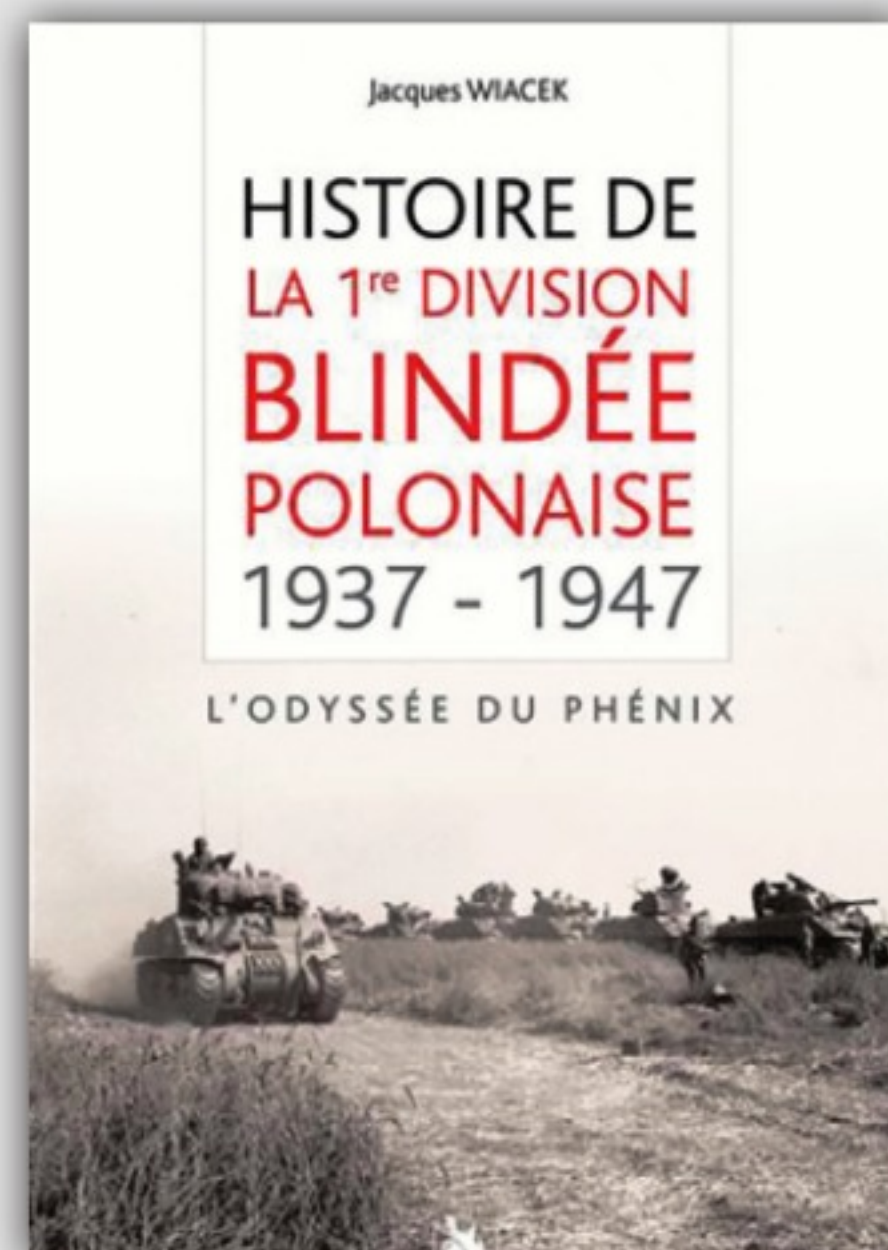
HISTOIRE DE LA 1^{RE} DIVISION BLINDÉE POLONAISE : 1939-1945

Jacques Wiacek

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'histoire de l'Armée polonaise ne s'arrête pas à la défaite subie en septembre 1939. Au travers du parcours extraordinaire de sa 1^{re} Division blindée, qui au passage tient en échec trois divisions de la *Wehrmacht* avant de passer en France, l'auteur décrit les combats acharnés menés dans les Tatras (1939) en passant par la Champagne et Bourgogne (1940), la poche de Falaise (1944) et la poursuite victorieuse des troupes allemandes

jusqu'en plein cœur du III^e Reich jusqu'au difficile retour sur le sol national après la fin du conflit. Une véritable odyssée militaire retranscrite de façon agréable et dynamique dans un ouvrage, bien illustré en photos et cartes, que nous ne pouvons que recommander.

Éditions Ysec, 2019
410 pages, 24 €
ISBN-13 : 978-2-84673-316-8



LA GRANDE GUERRE, MATRICE DU XX^e SIÈCLE

Sous la direction de Philippe Bèjot, Christian Benoit,
Jean-Pierre Lopez et Raymond Wey

Les quatre années s'étalant de 2014 à 2018 ont été riches en commémorations pour le centenaire de la Première Guerre mondiale, mais aussi en publications diverses et variées. Ce nouvel ouvrage des éditions Pierre de Taillac – qui n'ont pas épuisé toutes leurs cartouches sur la Grande Guerre – amène une réflexion intéressante, permettant de « fermer la parenthèse » et de sortir des champs de bataille pour faire le point sur ce terrible conflit. Mais les auteurs ne négligent pas l'aspect chronologique puisqu'ils présentent les innovations en fonction de leur arrivée dans la guerre : ainsi, une présentation de l'Armée française en 1914 avant les combats va ouvrir un chapitre suivant sur ses évolutions, notamment celles de l'infanterie. Les chapitres sont très thématiques (les évolutions, la nécessité du

combat interarmes...) mais bien amenés et les arguments sont convaincants. Des aspects mal connus vont permettre au passionné d'être aussi concerné par cet ouvrage, comme la qualité de première guerre des langues de la Grande Guerre, ou encore le service de santé à l'épreuve des combats. Enfin, la marine et l'aviation ne sont pas oubliées, loin de là, puisqu'elles ont contribué chacune à leur manière à la victoire des Alliés dans ce conflit. Le dernier chapitre du livre est des plus intéressants : il revient sur le devenir des Poilus devenus anciens combattants à l'orée des années 20.

Éditions Pierre de Taillac, 2019
400 pages, 26,90 €
ISBN : 978-2-36445-128-5



CHURCHILL, SEIGNEUR DE GUERRE

Carlo D'Este



1248 pages en format poche : ce n'est pas tous les jours qu'un « pavé » pareil sort en magasin. Cependant, le sujet est très alléchant : la figure de chef de guerre de Winston Churchill. Si d'excellentes biographies existent déjà sur le « Vieux Lion », peu d'ouvrages traitent exclusivement de sa carrière militaire, pourtant très prolifique. Cette dernière débute à la fin du XIX^e siècle au nord-ouest de l'Inde, alors colonie britannique, puis passe par la terrible guerre des Boers (où Winston Churchill manque d'y perdre la vie) pour enfin terminer avec les deux guerres mondiales. Mais le premier ministre britannique qui incarne la résistance du Royaume-Uni face à Hitler surprend très vite ses compagnons d'armes par sa capacité d'adaptation mais aussi son flegme tout britannique. Pendant le *Blitz* sur Londres, c'est un Churchill combattif qui donne des cheveux blancs à son officier de sécurité lorsqu'il refuse

d'utiliser sa voiture blindée lors de déplacements vers les batteries de DCA, ou quand il disparaît en pleine nuit pour une de ses fameuses « virées nocturnes ». Finalement, la lecture de cet ouvrage soulève une question : malgré le nombre d'œuvres écrites à son sujet, connaît-on réellement Winston Churchill ? La réponse est non, car chaque lecture étayée nous fait découvrir de nouveaux pans de sa personnalité. Dans cet ouvrage de Carlo D'Este, de nombreux documents inexploités comme ceux de son médecin, de ses collègues ou de ses amis viennent compléter un portrait parfois fantasmé du plus célèbre Britannique de la Seconde Guerre mondiale.

Éditions Perrin, collection Tempus, 2019
1248 pages, 16 €
ISBN : 9-782262-078836

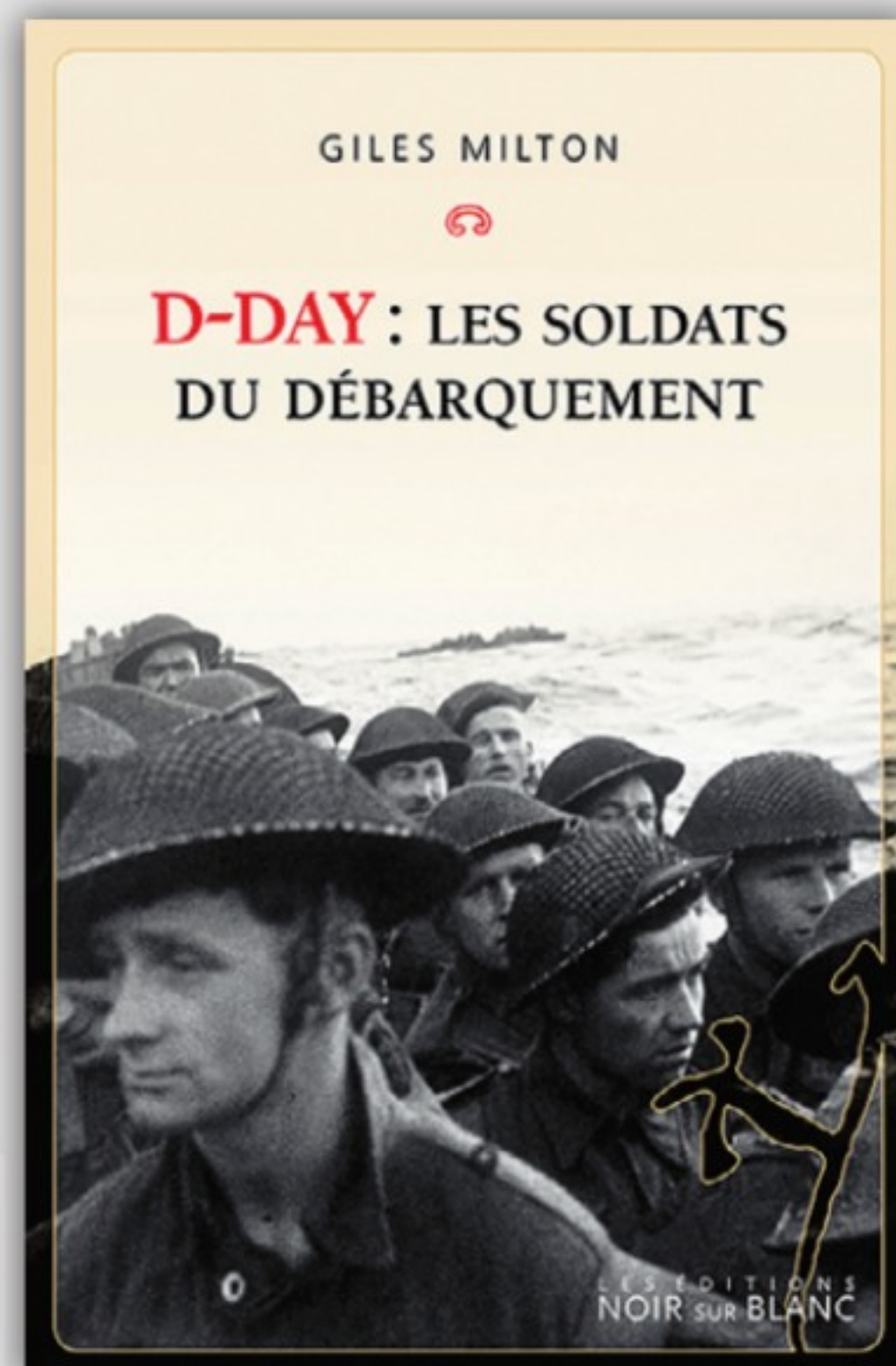
D-DAY : LES SOLDATS DU DÉBARQUEMENT

Giles Milton

Le soixante-quinzième anniversaire du Débarquement de Normandie approche... et les catalogues des différents éditeurs s'en font l'écho. Ce véritable marronnier des publications d'Histoire militaire peut encore surprendre tellement l'événement a été parcouru en long, en large et en travers. Des uchronies en passant par les retours sur le terrain, le Débarquement de Normandie est certainement le sujet bénéficiant de la plus importante couverture littéraire du second conflit mondial. C'est un ouvrage conséquent – 544 pages – qui est ici diffusé par les éditions Noir sur Blanc et dont l'auteur, Giles Milton, souhaite donner la parole à des acteurs qui n'ont pas toujours été directement sur le devant de la scène le 6 juin 1944. Les chapitres du livre couvrent plusieurs aspects de la bataille dans un ordre chronologique, tous vus à travers les yeux d'un témoin ou d'un participant. Sainte-Mère-Église, Utah, Omaha, Gold et Juno sont aussi

bien implantées dans les pages, tout comme des points plus anecdotiques (la cornemuse sur Sword Beach...) mais néanmoins bien racontés. Si le livre est vendu comme un recueil de témoignages, la réalité est un peu différente, puisque l'auteur en a fait son point de départ tout en les romançant et les adaptant. Le résultat est cependant loin d'être mauvais puisque le lecteur est entraîné dans les différents aspects du Débarquement et se trouve tour-à-tour sur les plages, dans la ville de Caen bombardée... Le ton du livre est un peu général et le passionné d'Histoire militaire qui a écumé le sujet risque de rester sur sa fin ; néanmoins, donner la parole à des acteurs qui ne sont pas forcément des militaires dynamise le livre qui reste une lecture très plaisante.

Éditions Noir sur Blanc, 2019
544 pages, 25 €
ISBN : 978-2-8825-0564-4





LE DERNIER SAUVETAGE



La route vers le haras où sont conservés les Lipizzans n'est pas la moins praticable mais le risque principal, pour les Américains, est de déclencher une réaction allemande après la traversée de leurs lignes. Une vive contre-attaque allemande aurait un résultat catastrophique, la mission n'étant pas préparée depuis plusieurs jours. Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

QUAND L'US ARMY VOLE AU SECOURS DE CHEVAUX

Voir des *GIs* combattre coude-à-coude avec des soldats de la *Wehrmacht* ne s'est déroulé que deux fois durant le second conflit mondial : la première fois au château d'Itter, la seconde fois à la frontière germano-tchèque. Mais le second épisode pourrait être un scénario de film d'action : à une troupe germano-américaine se greffent des anciens prisonniers britanniques, polonais et des cosaques... pour sauver un élevage de chevaux des griffes de la SS et de l'Armée rouge !

Nous sommes le 26 avril 1945. Les troupes soviétiques réduisent inexorablement les derniers bastions allemands dans Berlin, et les Anglo-Saxons sont maintenant l'arme au pied, certains ayant déjà atteint la frontière tchèque. L'ambiance générale est au soulagement chez les Alliés, car en plus des beaux jours qui s'installent, la guerre est maintenant quasiment terminée. À la frontière germano-tchèque, dans le petit village d'Hostau (aujourd'hui Hostouň), des soldats allemands de la *Wehrmacht* ont la garde d'un bien curieux chargement avec l'aide de vétérinaires...

DES PUR-SANG POUR LE REICH

En fait, les Allemands protègent un haras qui contient plusieurs centaines de chevaux ; parmi eux se trouvent environ 400 Lipizzans, une race exceptionnelle d'équidés qui a fait la renommée de l'École espagnole d'équitation de Vienne depuis quelques siècles. Très appréciés pour leurs capacités de dressage hors du commun, ces chevaux ont été récupérés par les Nazis lors de leur conquête de l'Europe afin de contribuer à un programme visant à développer une « race pure » de chevaux. En plus des Lipizzans, d'autres équidés ont aussi été récupérés, faisant passer le cheptel de 400 à 600 bêtes. À la fin du mois d'avril 1945, la *Third Army* du général Patton se trouve à une trentaine de kilomètres à l'ouest du haras, tandis qu'à une cinquantaine de kilomètres à l'est progresse, inarrêtable, l'Armée rouge. C'est justement la présence des Soviétiques qui terrifie les Allemands encore à Hostau : pour eux, les soldats soviétiques n'ont cure de la rareté des chevaux présents dans le haras et risquent de les employer comme chevaux de trait, ou pire, de les abattre pour leur viande. Les vétérinaires de la *Wehrmacht* qui sont encore sur place se concertent et en viennent à la conclusion qu'ils doivent se rendre aux Américains, qui pourraient ainsi mettre les chevaux en sécurité et donc pérenniser cette race. Cependant, cette crainte des vétérinaires n'est pas infondée. En effet, quelques semaines auparavant, les Soviétiques ont mis la main sur les Lipizzans de la couronne de Hongrie, qu'ils ont transformés en chevaux de traits. Ces animaux, n'y étant pas habitués et n'ayant pas les capacités physiques adéquates, ont très vite été soit abattus, soit sont morts d'épuisement.

La défense du haras est totalement hétéroclite : en plus de la garnison de la *Wehrmacht*, une unité hétéroclite de la *Luftwaffe* à court d'essence a rejoint lieux depuis peu. Le commandant de la ferme, l'*Oberst* Rudofsky, est soulagé de voir arriver les hommes de l'*Oberst* Holters ; plus il dispose d'hommes, mieux il pourra tenir tête à l'Armée rouge.

1. Plus les troupes américaines avancent en Allemagne, plus elles rencontrent des convois de réfugiés cherchant à fuir les combats - ou l'Armée rouge, la propagande nazie ayant insisté sur le soi-disant sort funeste réservé à tous les civils allemands.

2. Les troupes allemandes de la fin du mois d'avril 1945 n'ont rien à voir avec celles qui ont fait trembler l'Europe quelques années auparavant. Les vétérans sont rares et ils encadrent des formations hétéroclites d'adolescents jetés dans la fournaise, de réformés pour raisons de santé ou même d'individus relativement âgés.

3. Outre certaines unités SS, des groupements épars continuent d'opposer une résistance aux soldats américains. Mais cette dernière est totalement futile puisque Berlin est à quelques jours de tomber aux mains des Soviétiques et les grandes unités allemandes sont soit décimées soit sur la voie de la reddition.





Cependant, plus aucun de ses hommes n'a envie de tomber pour la Patrie dans les derniers jours de cette guerre qui en a déjà suffisamment emporté. Les deux hauts-gradés partagent une passion commune, celle des chevaux, mais Rudofsky ne veut rien entendre : il défendra la ferme jusqu'à la mort. L'Oberst Holters, de son côté, décide de ne pas en rester là, car pour lui, la perte de ces Lipizzans serait catastrophique ; mais il doit prévenir les Américains sans que son homologue ne s'en rende compte.

LA PRISE DE CONTACT

Un vétérinaire du haras partageant les vues de l'Oberst de la *Luftwaffe* accepte de partir à la rencontre des éléments avancés américains pour négocier la reddition du haras et surtout préparer le déplacement de plusieurs centaines d'équidés alors que la guerre n'est pas terminée. Holters force ici la main à Rudofsky, qui n'est prévenu des modalités du plan qu'après le retour de l'émissaire. Ce dernier, après quelques dizaines de kilomètres, est en



fait tombé sur des éléments de reconnaissance du *XII Corps* de la *Third Army*, des hommes du *42nd Cavalry Reconnaissance Squadron (2nd Cavalry Group)*. Tous les officiers de cette unité sont eux-mêmes des cavaliers dans le civil, et sont donc très attentifs au sort des équidés du haras d'Hostau... Le chef de l'unité, le colonel Charles H. Reed (lui aussi authentique cavalier) ne perd pas une seconde : il va en référer à Patton qui lui donne l'autorisation d'aller chercher les chevaux.

Les Américains prêts à se rendre au haras, il reste une poignée de problèmes à résoudre : les troupes de Patton sont de l'autre côté de la frontière... qui est, théoriquement, encore tenue par des troupes allemandes éparses mais qui ne sont pas prévenues de l'accord avec Holters ; il faut déplacer plusieurs centaines de chevaux, dont certaines femelles sont enceintes, et enfin, les hommes du

M24 Chaffee

42nd Cavalry Reconnaissance Squadron
2nd Cavalry Group, XII Corps, Third Army
Hostau, Tchécoslovaquie, 28 avril 1945



42nd Cavalry Reconnaissance Squadron sont éreintés car ils combattent depuis la Normandie. Mais l'autorisation de Patton les remotive, encore plus son injonction de mener cette mission à bien rapidement, et le commandant de l'unité reçoit l'ordre de mettre sur pied deux groupes avec des blindés légers. Le *Major* Andrews est placé à la tête de cette formation composée de 325 hommes, quelques Jeep et M8 Greyhound... ainsi que cinq M24 Chaffee [1] et deux obusiers automoteurs M8 Scott.

Le 28 avril au matin, la *Task Force* Andrews s'élance quelques minutes après un barrage d'artillerie brisant les défenses allemandes devant elle. Dès que l'unité s'approche du haras, le colonel Reed, de son côté, doit faire partir des camions afin de charger les animaux les plus en difficultés ou ceux qui sont encore trop jeunes. Malgré les derniers points de résistance allemands, la colonne atteint le haras en quelques heures. Là-bas, le capitaine Stewart prend les rênes de l'opération et ne dispose plus que de 180 hommes, deux blindés légers et deux automoteurs pour défendre la ferme. L'officier est devant un dilemme : avec ce faible détachement, il doit sécuriser le chemin de retour, la ferme et le village d'Hostau. Mais à la vue d'anciens prisonniers de guerres alliés (Britanniques, Français, Polonais...) libérés à côté du haras, il décide de récupérer des armes allemandes et de les confier à ces hommes. De plus, quelques Cosaques d'une unité anti-communiste dans les environs se joignent à eux... tout comme des hommes de la garnison du haras, qui peuvent récupérer leurs armes après avoir juré de ne pas se battre contre les Américains !

Car le temps presse : le bombardement américain et le passage au travers des lignes allemandes ne sont pas passés inaperçus. Les premières unités allemandes se ressaisissent et commencent à se regrouper aux alentours du haras. La troupe hétéroclite de Stewart doit tenir le plus possible afin de permettre au colonel Reed et à son adjoint de commencer l'évacuation. Mais vers midi, le 28 avril, les Allemands attaquent : plusieurs unités disparates (dont certaines, selon les vétérans, composées de SS) montent à l'assaut des positions américaines. Ces derniers, avec leurs alliés de circonstance et les quelques blindés dont ils disposent, repoussent plusieurs vagues d'assaillants. Si, selon les sources, seuls quelques Américains sont touchés à mort, les Allemands laissent une centaine d'hommes sur le terrain [2].

Pendant ce temps, les premiers camions arrivent et embarquent quelques équidés. Cependant, les Américains ne doivent pas traîner, car les Soviétiques ont repris leur avance – certains gradés s'étonnant de cette avancée américaine en un point bien particulier du secteur du front allemand. Pour accélérer l'évacuation, certains officiers américains, mais aussi des Cosaques et des anciens prisonniers décident de chevaucher les bêtes libérées et de diriger les autres comme un troupeau au XIX^e siècle ! Cet étrange convoi parvient à rejoindre les lignes alliées juste à temps, car les derniers soldats aperçoivent, en bordure d'Hostau, des blindés frappés de l'étoile rouge à l'arrêt, avec les chefs de char observant la manœuvre à la jumelle... En tout, ce sont près de 600 équidés qui ont été sauvés par les Américains, permettant de perpétuer la race des Lipizzans. Le directeur de l'école espagnole de Vienne, Alois Podhajsky, retrouve ses chevaux grâce à un avion affrété spécialement par le commandement américain pour lui. La rumeur prête à cet excellent cavalier et médaillé des jeux olympiques de 1936 (ainsi que gradé de la *Wehrmacht*) une solide amitié avec le général Patton, qui l'aurait amené à demander lui-même le sauvetage des Lipizzans... L'opération « Cowboy » a ainsi permis à l'école espagnole de Vienne de survivre après-guerre, perpétuant



une technique de dressage de cheval parmi les plus reconnues au monde. En 1982, l'ambassadeur autrichien aux États-Unis, en guise de remerciement, a même offert un Lipizzan au président Reagan. Le colonel Reed, lui, n'aura qu'une phrase pour décrire l'opération : « Nous avons vu tellement de mort et de destruction que tout ce qu'il nous importait était de faire enfin quelque chose de beau. » ■

1. Le général George S. Patton, personnage controversé, est aussi un ancien cavalier et un grand admirateur de chevaux. Il connaît les Lipizzans puisqu'il en a vu avant la guerre et cela le motive à valider une opération de cet acabit. Il n'hésitera d'ailleurs pas à rendre visite à l'école de Vienne juste après le retour des équidés fraîchement libérés.

2. L'automitrailleuse M8 Greyhound est l'épine dorsale des unités de reconnaissance américaines même si l'épaisseur de son blindage laisse à désirer et que son armement est parfois trop peu efficace pour traiter certaines cibles, notamment les plus protégées. Cependant, sa vitesse théorique de 90 km/h sur route en fait la monture la plus rapide de la cavalerie américaine.

3. Une des très rares photographies de l'opération « Cowboy » : des officiers américains et allemands conversent autour d'un Lipizzan. Impossible cependant d'affirmer que la photographie est prise à Hostau ou dans un lieu de transit. DR

4. La guerre se termine et le temps de la reconstruction approche. Les soldats américains maintenant ont pour objectif de sécuriser les villes allemandes et de traquer les derniers survivants du régime nazi. Dans quelques années, place à la reconstruction...

[1] Ces chars légers devant remplacer le M5 Stuart et armés d'un canon de 75 mm sont en dotation depuis la fin de l'année 1944 dans certaines unités. Le 42nd Cavalry Reconnaissance Squadron est d'ailleurs la première unité américaine en France à recevoir ce matériel.

[2] Aucun compte-rendu officiel n'existe à propos de cette opération. Le nombre de pertes allemandes est très certainement surestimé par les Américains.



Les Panzer de la « FESTUNG POSEN »

LE DERNIER CARRÉ

Au début de l'année 1945, plusieurs villes à l'est de l'Allemagne se retrouvent encerclées par l'Armée rouge suite au déclenchement de l'opération Vistule-Oder. Elles sont transformées en autant de forteresses – *Festungen* – sur ordre d'Hitler. Ce statut signifie qu'elles doivent résister coûte que coûte jusqu'à l'anéantissement afin de retenir le plus de troupes soviétiques le plus longtemps possible. Parmi ces villes assiégées : Posen (Poznań ^[1]) dont la défense incombe au général Ernst Mattern. En plus des 60 000 hommes de la garnison issus de toutes les composantes de la *Wehrmacht*, Mattern dispose de quelques blindés issus de différentes unités et rassemblés au sein d'un détachement de réserve.

Par Sylvain Ferreira

Profiles couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2019

LA RÉSERVE BLINDÉE HÉTÉROCLITE

La première unité allemande constituée présente dans la ville est une unité d'entraînement et de réserve de la *Sturmartillerie* : Le *Sturmgeschütz Ersatz-und-Ausbildungs Abteilung 500* et elle est commandée par le major Fritz Glossner. Elle compte 9 ou 10 *StuG* selon les sources dont certains *StuG. III Ausf. C* équipés d'un canon court de 7,5cm. Certains de ces véhicules ont une motorisation pour le moins étrange puisqu'il s'agit des générateurs *Holzgas*, à hydrogène. Étant donné

la faible puissance de ces « moteurs », ils sont dévolus au transport de munitions et de carburant. L'autre force blindée disponible tout au long du siège est issue du *Sturmgeschütz-Bataillon 500* et compte 10 ou 11 *StuG. III Ausf. G*, auxquels s'ajoutent 8 *Sturmhaubitze 42* du *Sturmgeschütz-Bataillon* de la *Panzer Grenadier-Division* « Großdeutschland ». La 20. *Sturm-Brigade* hongroise complète cet effectif, mais faute de sources, nous ne connaissons pas sa composition et son parcours au cours du siège. En marge de ces unités, plusieurs chars ou chars de chasseurs

« égarés » sont également incorporés dans cette réserve blindée. On dénombre ainsi un Tiger I, deux Panther, un Panzer IV, au moins un Jagdpanzer IV et un Jagdpanzer 38(t), dont l'origine est là encore impossible à déterminer. Par ailleurs, leur état est variable : le Tiger I ne dispose que de 90 coups et ses optiques de visée sont montées... à l'envers. Certains *StuG. III* manquent de munitions de 7,5cm et sont donc rééquipés de canons de 2cm ^[2]. Les équipages sont également dispersés comme c'est notamment le cas sur le Tiger I dont le conducteur Fred Heckmann et



le chargeur, Kurt Algnier sont les seuls ayant reçu une formation sur le fauve. L'*Obergefreiter* Richard Siergert, en transit dans la ville, a combattu sur Hornisse à Vitebsk au sein du *Panzerjäger-Abteilung 664*. D'autres, comme le *Gefreiter* Alfred Leupold, qui fait parti de l'équipage du Jagdpanzer 38(t), sortent tout juste de la formation initiale des *Panzerleute* et n'ont aucune expérience du combat [3]. Cet ensemble pour le moins improvisé est placé sous le commandement du *Hauptmann* Wolfgang von Malotki, chevalier de la Croix de Fer et instructeur à la *Fahnenjunkerschule V* de Posen. Le commandement des StuG est confié à l'*Hauptmann* Haller. L'unité doit servir de « brigade » d'intervention sur les points sensibles du périmètre de défense pour combler d'éventuelles brèches ou contre-attaquer les pénétrations soviétiques. Elle est divisée en deux groupes : l'un installé à Fort Rauch, à l'est de la ville, qui comprend les Panther, le Tiger I et les éléments de commandement, l'autre, installé dans l'impressionnante citadelle du XIX^e siècle, qui comprend les deux *Jagdpanzer* et le *Panzer IV*. La ventilation des canons d'assaut n'est pas détaillée par les sources mais la majorité des forces allemandes est déployée face à l'est sur la rive gauche de la Warthe. Enfin, pour accompagner ses blindés, von Malotki peut compter sur une compagnie d'assaut d'infanterie formée à partir de la 7. *Kompanie* de la *Fahnenjunkerschule V* et qui prend le nom de *Stosstrupp* ou *Kampfgruppe* « Malotki » [4].

LES PREMIERS COMBATS

Dès le 20 janvier, au moins deux *StuG* et une automitrailleuse improvisée accompagnés par un peloton d'infanterie et commandés par le major Schulte sont envoyés en reconnaissance vers Wrzesnia pour tenter de repérer les axes de progression de l'Armée rouge – la 1^{re} armée blindée de la Garde de Katoukov – vers la ville [5]. Aucun détail de l'affrontement avec les avant-gardes soviétiques [6] n'est connu mais ce détachement subit de lourdes pertes – en revendiquant la destruction d'un char soviétique – et peu de survivants regagnent la ville le 22 janvier au matin. Le jour même, la bataille pour Posen commence. En effet, dès l'aube, le *Hauptmann* Haller reçoit l'ordre de se porter avec six *StuG* dans les faubourgs est de la ville avant midi. Rapidement un bataillon

[1] Encerclée à partir du 24 janvier 1945.

[2] Karalus (M.) et Jerzak (J.), *Panzers in the defence of Festung Posen 1945*, Helion Company, 2018, page 32.

[3] *Ibid.*, pages 32-33.

[4] *Ibid.*, page 42.

[5] *Ibid.*, page 44.

[6] Probablement des éléments de la 40^e brigade blindée de la Garde.

[7] *Ibid.*, pages 47-48.



de fusiliers soviétique sans soutien est signalé dans ce secteur. Après les avoir laissés avancer sur environ 500 m, les *StuG* ouvrent le feu en même temps et causent des pertes sensibles dans les rangs des *Frontoviki* qui refluent rapidement. Mais ce premier revers ne décourage pas les troupes du 11^e corps blindé de la Garde qui profitent du couvert de la nuit pour franchir la Warthe près du village de Czapury et installer une solide tête de pont sans rencontrer de résistance organisée de la part des Allemands. Dans le même temps, plusieurs assauts contre les faubourgs sont repoussés par la garnison soutenue par les tirs de deux batteries de canons de 8,8cm installés sur les hauteurs d'Antonineck. Le Tiger I ainsi qu'un des deux Panther sont également engagés dans les faubourgs. Le premier subit sans dommage notable les tirs des canons antichars soviétiques tandis que le Panther est temporairement immobilisé en raison d'une chenille cassée [7], mais parvient à se retirer sans dommage. À la fin de la journée, le *StuH. 42*, à bord duquel sert le *Gefreiter* Alfred Kriehn, se retrouve nez-à-nez avec un JS-2 près de Minikowo. Le char soviétique ouvre le feu en premier et manque sa cible. L'équipage allemand tire à son tour avec des obus explosifs car il n'a pas reçu le moindre perforant et touche le char soviétique quirompt immédiatement le combat.

Amplement pilonnées par l'artillerie soviétique, les villes allemandes à l'est de Berlin ne sont souvent plus que des champs de ruines dans lesquels s'abritent les derniers défenseurs. La ville de Posen n'y échappera pas : ses fortifications sont pilonnées par les pièces soviétiques. Sauf mention contraire, toutes photos archives Caraktère

Ce cliché posé illustre pour les besoins de la propagande les durs combats urbains dans les villes de l'est de l'Allemagne. L'infanterie redevient la reine des batailles... RIA Novosti

Le T-34/85 est un des blindés soviétiques les plus efficaces et les plus produits durant le second conflit mondial. S'il a tendance à être surclassé par certains blindés allemands, sa pièce de 85 mm est redoutable.





► Les terribles « Orgues de Staline », rapides à produire, sont des pièces d'artillerie bon marché qui permettent de saturer une zone très rapidement. Le pouvoir de destruction des roquettes est tout aussi important que l'aspect psychologique qui terrifie les soldats allemands.

◄ L'Armée rouge peut compter sur ses JS-2, des blindés lourds pouvant défier sans soucis les (rares) blindés allemands encore présents sur le champ de bataille. Leur canon de 122 mm est aussi efficace contre les retranchements ou les bâtiments que contre les blindages. Mais en combat urbain, n'importe quel char est vulnérable au « simple » *Panzerfaust*, la manoeuvrabilité n'étant pas excellente.

LES SOVIÉTIQUES PERCENT AU SUD

Si la journée du 23 janvier est relativement calme, dès la nuit tombée, les Soviétiques relancent leur offensive à partir de la tête de pont installée la nuit précédente. Le génie soviétique installe un pont permettant le franchissement de la Warthe aux chars. Le 24 dans l'après-midi, leurs avant-gardes sont signalées à hauteur de la rue Pulaski à Lubon. Selon certains civils polonais témoins de leur arrivée, un blindé allemand aurait alors tenté d'intervenir dans la soirée pour les arrêter [8]. Le lendemain, l'investissement de la ville est achevé. Les Allemands ne peuvent opposer que des éléments disparates et inexpérimentés de la *Luftwaffe* pour tenter de ralentir les blindés de l'Armée rouge. Les Soviétiques s'emparent de Kotowo, Fabianowo et Junikowo après de féroces combats rues. Devant cette déferlante, von Malotki est sollicité pour soutenir une contre-attaque vers le sud entre le fort IX Brünneck et le fort IXa Witzleben. Plusieurs canons d'assaut viennent épauler la *SS-Kampfgruppe* « Lenzer » et la *Kompanie* « Fütterer ». Malgré la destruction d'au moins deux T-34 et l'arrêt momentané de l'assaut soviétique, les Allemands sont contraints d'abandonner la position et de se replier sur le terrain-plein du fort Brünneck. L'épave d'un *StuG* retrouvée dans le secteur dans les années soixante atteste de la perte d'au moins un blindé par les hommes de von Malotki au cours de cette action [9]. Au nord, alors que les Soviétiques franchissent là encore la Warthe, d'autres blindés sont engagés et notamment le Jagdpanzer 38(t) de l'*Obergefreiter* Alfred Leupold pour repousser temporairement les Frontoviki.

Le 26 janvier à 8h, après une courte préparation d'artillerie de 10 minutes sur le sud et le sud-ouest du périmètre défensif allemand, les 27^e et 74^e divisions de fusiliers de la Garde attaquent sur un front qui court de Rudnicze à

Lubon en passant par Fabianowo et Zabikowo. Si dans la matinée, les Allemands parviennent tant bien que mal à tenir leurs positions, dans l'après-midi, le front s'effondre et tous les localités visées par l'attaque soviétique tombent.

POSEN - POSITIONS AU 23 JANVIER 1945





près de notre canon d'assaut. Nous venions d'apprendre la destruction quelques minutes auparavant d'un de nos blindés à cet endroit. Sans cette information nous aurions terminé notre route sous le feu d'un T-34. Nous n'ignorons pas que les Soviétiques avaient avancé aussi loin. Je ne me souviens que du *StuG* qui a été touché par l'ennemi, mais une partie de son équipage a probablement été secourue. Grâce à notre présence, la progression des Soviétiques a été momentanément stoppée. Nous nous sommes installés en posture défensive pour prendre la rue et le carrefour en enfilade avec notre canon. Le T-34 en avait fait autant et attendait sa prochaine cible. Nous ne savions pas exactement où il était, mais son équipage était dans la même situation que nous. Quelles que furent les circonstances, ni l'un ni l'autre n'avons tenté de bouger en plein jour, car celui qui aurait bougé le premier aurait été détruit à coup sûr. [11] » Dans le secteur de Wilda, à l'est de Poznan, les fantassins soviétiques de la 74^e division de fusiliers de la Garde atteignent le marché et pénètrent dans la forêt de Debina et bordent également la voie ferrée Debiec-Staroleka. Dans l'après-midi, Malotki décide de lancer une puissante contre-attaque

Cela permet aux chars de la 11^e brigade blindée de s'infiltrer entre le fort Villa Rohr et le fort IX Brünneck. Les Soviétiques progressent alors jusqu'à la gare de Gorczyn où les Allemands parviennent enfin à les arrêter grâce à l'intervention d'un Panther qui détruit au moins deux T-34. Au même moment, la *Kompanie* « Fütterer » se retrouve encerclée dans Swierczewo et réussit à regagner les lignes allemandes grâce à l'intervention du second Panther de la réserve blindée de Malotki et d'un *StuG*. Les *Landers* en profitent pour installer un nouveau périmètre défensif au niveau de la Glogauerstraße (aujourd'hui Glogowska). Au cours des combats, il faut souligner que plusieurs civils polonais prêtent main forte aux Soviétiques et l'un d'entre eux détruit le *StuG* avec un *Panzerfaust* de prise [10].

Le lendemain, les Soviétiques poursuivent leur offensive et s'emparent du fort IX. Ils attaquent également vers le nord en direction de Lazarz ce qui contraint le commandement du secteur « ouest » de la ville à déménager précipitamment dans la clinique gynécologique de la Feldstraße. Les faubourgs est le théâtre de terribles combats de rue tout au long de la journée notamment à Gorczyn, Lazarz et Wilda. Voici le témoignage du *Gefreiter* Alfred Kriehn qui combat à bord de son *StuH. 42* et évoque le rôle de certains civils polonais prêts à piéger les tankistes allemands : « Juste avant le carrefour, un inconnu sort de l'ombre. Il nous fait signe et se rapproche de plus en plus

avec le gros du *Sturmgeschütz Ersatz-und-Ausbildungs Abteilung 500* (probablement 10 *StuG*) en soutien des 2. et 3. *Zug* de la 10. *Reserve Kompanie* du major Hahn qui commande le secteur « Warthe » de la ville. En plus des *StuG*, la présence d'un Panther est signalée ainsi que celle d'un autre blindé non-identifié. Von Malotki dirige personnellement la colonne qui progresse en direction de la voie ferrée. C'est alors que les canons antichars soviétiques camouflés dans les bois de Debina se dévoilent et ouvrent le feu sur les blindés allemands. Seul le blindé de tête peut répliquer car la formation en colonne empêche les autres véhicules de tirer à moins qu'ils ne s'aventurent dans les prairies marécageuses qui bordent la route. Un ou deux *StuG* sont

perdus. Le Panther dans lequel se trouve Malotki est mis hors de combat et l'officier est blessé, mais le fauve sera remorqué quelques heures plus tard par un *StuG* [12].

Le 28 janvier, malgré l'intervention de la réserve blindée, les Soviétiques progressent encore notamment dans le secteur de Winiary défendu par les Hongrois. Les Magyars sont bousculés et doivent se replier. Il faut l'intervention du Tiger I et de deux autres blindés pour reprendre le couvent *Suore del Divin Pastore della Providenza Divina* dans lequel les Hongrois avaient laissé leurs blessés. Mais lorsqu'ils pénètrent à nouveau dans le couvent, les soldats se rendent compte que la majorité des blessés a été achevée par les *Frontoviki*.

[8] *Ibid.* page 52.

[9] *Ibid.*, page 53.

[10] *Ibid.*, page 55.

[11] Cité dans Karalus (M.) et Jerzak (J.), *Panzer in the defence of Festung Posen 1945*, Helion Company, 2018, pages 56-57.

[12] *Ibid.*, pages 63-64.

Jagdpanzer IV L70

Unité inconnue
Posen, février 1945





Au cœur de Poznan, les combats font rage et les Allemands continuent de lancer des contre-attaques locales pour reprendre le terrain perdu le plus vite possible. Une fois de plus, la *SS-Kampfgruppe* « Lenzer » est en pointe avec le soutien de deux *StuG* pour reprendre un pâté de maisons sur une des artères principales de la ville. Mais la résistance soviétique est acharnée et il faut un assaut à la nuit tombée pour s'emparer de l'objectif. Au cours des combats, les *StuG* revendiquent la destruction d'un T-34. Dans le secteur de Wilda, malgré l'embuscade de la veille, les Allemands organisent une nouvelle contre-attaque qui, malgré des

▲ Les deux photos ci-dessus L'Armée rouge a su se préparer aux combats urbains qu'elle va mener en Allemagne. Forte de blindés efficaces mais aussi d'un parc d'artillerie homogène et versatile, elle est prête à se jeter dans la bataille pour les villes du Reich.

pertes importantes, parvient à repousser les Soviétiques au-delà de la voie ferrée. Pendant ce temps, dans les rues de Wilda, les Allemands sont accrochés par des JS-2 du 34^e régiment de chars lourds de la Garde. Le Panther de Malotki endommagé la veille est de nouveau touché devant l'église Rynek Wildecki, et selon les témoignages des civils polonais, il est abandonné par son équipage alors que le coup au but n'a pas transpercé sa cuirasse. Une ultime contre-attaque allemande dans la soirée n'obtient aucun résultat. La journée est également marquée par la nomination du général Ernst Gonell, un nazi convaincu qui jusqu'alors dirigeait le secteur « est », à la tête de la *Festung* pour remplacer Mattern [13].

LES COMBATS AU CŒUR DE LA VILLE

Dans la matinée du 29 janvier, les Allemands repartent une nouvelle fois à l'assaut. Cette fois, c'est au tour du *Polizei-Regiment* « Schallert » de monter au feu, mais les Soviétiques ne cèdent pas un pouce du terrain conquis. Une autre *Kampfgruppe* qui attaque depuis l'ouest rencontre plus de succès et parvient aux abords de la gare de Wilda mais ne peut en chasser les défenseurs soviétiques. Au cours de la journée le second Panther de la réserve blindée est endommagé à l'angle de rues Krolowej Jadwigi et Garbary. Le Tigre est donc envoyé sur place pour récupérer l'équipage et tracter le Panther endommagé pour le ramener au Fort Rauch [14]. Sur le trajet, les deux blindés tombent dans une embuscade tendue par des fusiliers soviétiques du 1081^e régiment de fusiliers armés de *Panzerfaust* de prise. Malgré un coup au but contre le Tiger qui tue un sous-officier de la *Luftwaffe* guidant le blindé, les *Panzer Männer* réussissent à s'extraire de ce mauvais pas. Il faut souligner que pour éviter les tirs fratricides, l'équipage du Tiger a disposé un drapeau nazi sur le devant de la caisse. À la fin de la journée les deux blindés parviennent à rallier le Fort Rauch. Le 31 janvier, les Soviétiques atteignent la caserne Kuhndorff et tentent de franchir la voie ferrée en direction de Solacz. Les Allemands ne peuvent lancer leur contre-attaque avant 21h. Ils tentent de progresser vers le Parc Solacki. De très violents combats éclatent dans l'obscurité à hauteur du petit port fluvial. Le Tiger offre une fois encore un soutien précieux aux *Landsers* et détruit au moins un canon automoteur soviétique. Par ailleurs, l'intervention du blindé permet l'évacuation de plusieurs blessés comme le rappelle le *Leutnant*

Jagdpanzer 38(t)

Unité inconnue
Posen, février 1945





► Des *Landser* se réjouissent alors qu'un de leurs camarades observe la silhouette menaçante d'un blindé soviétique apparemment détruit. Le *Panzerfaust* est encore disponible en grandes quantités et son emploi facile en fait une arme très dangereuse pour les équipages des blindés soviétiques.

▲ Les durs combats dans Posen nécessitent d'avancer rue par rue, quartier par quartier, et de dépasser les barricades ou autres obstacles disséminés. Certains défenseurs s'accrochent plus que d'autres aux tas de gravats qu'ont été les immeubles auparavant... RIA Novosti



Harald Grieser : « Le 31 janvier, nous avons lancé une contre-attaque depuis la Citadelle en direction du Parc Solacki. Au bout d'un petit pont qui enjambait une marre, j'ai été touché par un éclat à la cheville droite. Les Soviétiques nous ont débordés sur la droite et sur la gauche, mais soudain, tel un *deus ex machina*, le Tiger est apparu. L'équipage m'a trouvé étendu sur le pont qui, très certainement, n'aurait pas supporté le poids du char. Le chargeur, aussi grand que moi, a sauté pour me tirer de là. Il a été formidable car je ne pouvais plus bouger seul. [15] » Dans le quartier de Grolman Lock, les combats éclatent également le 31 janvier.

[13] Duffy (C.), *Red Storm on the Reich*, Castle Books, 2002, page 249.

[14] *Ibid.*, pages 79-80.

[15] Cité dans Karalus (M.) et Jerzak (J.), *Panzer in the defence of Festung Posen 1945*, Helion Company, 2018, page 83.

Ils se concentrent autour de l'Izba Rzemieslnicza et de la Maison du Soldat. Les Allemands y engagent une partie de la *SS-Kampfgruppe* « Lenzer », des éléments du *Polizei-Regiment* « Schallert », des interprètes de l'unité XXI et le bataillon de la *Luftwaffe* « Rogalsky ». Bien sûr, la réserve blindée met à disposition des fantassins plusieurs blindés pour les soutenir. Le 1^{er} février au matin, le Tiger de Siegert est ainsi engagé dans l'assaut qui vise à reprendre le contrôle de l'Izba Rzemieslnicza qui ne cesse de changer de mains. Lors de cette action, le Tigre est pris à parti par un canon antichar soviétique de 76 mm installé dans le parc qui borde la rue Towarowa.





Panzer VI Ausf E. Tiger

Unité inconnue
Posen, février 1945



Celui-ci parvient à toucher le fauve à quatre reprises à hauteur du mantelet du canon mais aucun des coups ne transperce le blindage. Les *Panzermänner* répliquent mais manquent leur cible. Le fauve secoué poursuit alors sa route et se trouve rapidement face à deux blindés soviétiques. Ils sont identifiés comme un T-34 et un canon d'assaut – probablement un JSU-152. Le Tiger fait feu sur le T-34 et l'incendie tandis que le canon d'assaut manœuvre et tente de se dérober à la vue des Allemands pour occuper une position plus favorable. Mais l'équipage allemand est plus rapide et devance son adversaire qu'il touche sur le flanc, ce qui provoque l'explosion du canon d'assaut soviétique. Dans l'après-midi, le Tiger est de nouveau sollicité par les *Waffen-SS*, mais cette fois il s'agit de dégager les abords du pont [16] situé près du château impérial où des blindés soviétiques ont été signalés. Le Tiger qui progresse avec sa tourelle à 9h débouche de la rue Kosciuszki et surprend les équipages soviétiques qui fument à l'extérieur de leurs blindés à l'autre extrémité de l'avenue Pilsudski [17]. Le combat dure moins de deux minutes, le temps pour l'équipage d'ajuster ces cibles au nombre de 4 dont deux sont identifiées comme des JS-2. Elles sont toutes détruites ou sérieusement endommagées. Le lendemain après-midi, le Tiger doit encore intervenir dans le secteur mais cette fois pour mettre hors de combat une paire de chars lance-flammes OT-34 qui soutiennent l'infanterie soviétique dans un énième assaut contre l'Izba Rzemieslnicza. Le Tiger engage donc ces deux cibles à quatre reprises mais sans mettre un seul coup au but, ce qui contraint

l'équipage à se replier honteusement. Siegert, surpris par cette mésaventure, prend le temps de vérifier les optiques de visée. Après un examen minutieux, il s'avère qu'elles sont endommagées vraisemblablement suite aux coups encaissés dans le mantelet la veille, ce qui explique la déconvenue du jour. Le Tiger retourne donc à la citadelle pour réparer cet instrument essentiel.

LES DERNIÈRES CARTOUCHES

Malgré les exploits du Tiger, les journées du 2 et 3 février sont marquées par la conquête de la majorité des quartiers sud et sud-ouest du centre ville par l'Armée rouge. L'Izba Rzemieslnicza, l'ancien fort Grolman et le château impérial sont ainsi définitivement aux mains des Soviétiques. Le 5 février, l'*Hauptmann* von Malotki, toujours blessé, profite du dernier JU-52 qui décolle du terrain d'aviation

improvisé de *Zeppelinwiese* [18]. Les blindés encore en état de marche sont rassemblés autour de la Citadelle. Dans le rapport de la 9. Armee en date du 8 février, 11 *StuG* ou *StuH* sont encore considérés comme opérationnels. Le 12 février, de violents combats se déroulent autour du cimetière de Szelag. Un cinquantaine de *Landser* appuyés par deux *StuG* et le *Jagdpanzer* tentent de repousser les Soviétiques solidement retranchés au milieu des tombes. Le *Jagdpanzer* est perdu et son épave sera mise à jour en 2009 lors de travaux entrepris dans la zone de rue Vinogrady. Le 14 février, trois *StuG* aux ordres de l'*Oberleutnant* Lohse sont engagés dans une contre-attaque contre la 74^e division de fusiliers de la Garde qui progresse le long de la rue Gabory en direction de la Citadelle. Malgré une dotation en obus réduite [19], les Allemands s'acquittent de leur mission et arrêtent momentanément la progression soviétique, mais Lohse et ses hommes ne se font plus aucune illusion sur leur sort.



[16] Aujourd'hui pont Kaponiera.

[17] *Ibid.*, page 88.

[18] *Ibid.*, page 97.

[19] *Ibid.*, page 92.



► Sans l'aide anglo-américaine, (ici un M3A1 Scout Car), l'URSS aurait rencontré des difficultés à percer si vite vers Berlin. Ses unités mécanisées reposent sur l'utilisation à outrance de matériels permettant un apport rapide de troupes au front, et les livraisons de semi-chenillés ou de véhicules américains se trouvent très vite assignées à ces unités.



► Tchouïkov (au centre) est un officier talentueux à la tête de la 8^e armée de la Garde soviétique. Depuis son succès à Stalingrad, l'homme est en bonne place pour la marche sur Berlin, même si l'ambiance de rivalité instaurée par Staline entre les têtes pensantes de l'Armée rouge fait rage. RIA Novosti

JS-2

11^e brigade blindée de la Garde
8^e armée de la Garde
Posen, février 1945



JSU-152

8^e armée de la Garde
Posen, février 1945





Deux jours plus tard, le 16 février, les unités allemandes qui défendaient encore la partie est de la ville tentent de percer vers le nord pour échapper à la capture.

Le lendemain, les troupes soviétiques atteignent le sud de la Citadelle, dernier point de résistance de la *Festung Posen*. Dans l'intervalle, le Tiger de Siegert est définitivement immobilisé – boîte de vitesses endommagée suite à l'incendie partiel du char – lors d'un des nombreux bombardements de l'artillerie soviétique sur la Citadelle. Malgré tout, son armement reste fonctionnel d'autant que ses optiques ont pu être réparées. Il est donc remorqué par trois *StuG* vers l'entrée nord de la Citadelle pour en garder les accès. De cet emplacement, le Tiger parviendra à détruire un JS-2 imprudemment avancé sur le *Zeppelinwiese* à près de 1 200 mètres. L'équipage s'installe alors dans une maison de la Stauben Allee [20]. D'autres maisons alentours sont transformées en points d'appui défensifs par les fantassins mais aussi par des équipages de chars ou de canons d'assaut dont certains sont devenus « orphelins » de leurs montures. En tout cas, un *StuH. 42* de la « Großdeutschland » et le Jagdpanzer 38(t) sont déployés à côté du Tiger et roulent encore. À noter enfin qu'une partie de la Citadelle est transformée en hôpital pour accueillir les

▲ La progression des troupes soviétiques est jalonnée de troupes allemandes qui préfèrent se rendre plutôt que de continuer le combat. Les hommes, pour la plupart du temps exténués, vont alors affronter une terrible captivité pour la plupart.

▼ Les Soviétiques n'hésitent pas à utiliser leurs pièces d'artillerie au plus près de la ligne de front, comme cet obusier de 152 mm. De nos jours, un exemplaire est toujours conservé dans la citadelle de Poznań.

[20] Aujourd'hui rue Za Cytadela.

[21] Cité dans Karalus (M.) et Jerzak (J.), *Panzer in the defence of Festung Posen 1945*, Helion Company, 2018, page 113.



blessés toujours plus nombreux. Si l'artillerie soviétique se déchaîne le jour, la nuit est le théâtre de bombardement permanent des VVS qui n'hésitent à utiliser des bombes au phosphore pour venir à bout des derniers défenseurs de la Citadelle. Entre le 15 et le 18 février, les Soviétiques disloquent méthodiquement le périmètre défensif allemand. Le 17, le Tiger s'illustre une dernière fois en détruisant quatre T-34 qui tentaient d'aborder l'entrée nord de la Citadelle. Le lendemain, l'assaut final sur la Citadelle démarre mais aucune source ne nous permet d'établir le déroulement des combats des derniers blindés encore opérationnels. Le 19, il n'y a plus un seul *StuG* opérationnel, tous ayant été victimes des différentes pièces antichars installées par les Soviétiques sur les axes menant à la Citadelle. Pourtant, l'historien polonais Zbigniew Szumowski évoque une contre-attaque menée par quatre *StuG* le 20 février contre les fusiliers du 244^e régiment de fusiliers de la Garde [21]. Le 21, les Soviétiques équipés de lance-flammes viennent à bout des redoutes n°1 et 2. À 3h du matin le 22 février, des chars et des canons d'assaut soviétiques franchissent les fossés de la Citadelle grâce un pont jeté par le génie. Dans le même temps, les derniers véhicules allemands sont sabotés, y compris le Tiger dont le canon fonctionne encore. La réserve blindée de la *Festung Posen* et le *Sturmgeschütz Ersatz-und-Ausbildungs Abteilung 500* ont cessé d'exister. Un mois après le début des combats pour défendre la ville, les équipages survivants peuvent s'enorgueillir d'avoir accompli leur mission en détruisant plus de 150 chars et canons soviétiques. Parmi ceux qui tombent entre les mains des *Frontoviki* lors de cette ultime journée, peu survivront, car leurs uniformes noirs les désignent, à tort, comme des *Waffen-SS*, ce qui leur vaut bien souvent d'être exécutés sommairement. ■

BIBLIOGRAPHIE

- Karalus (M.) et Jerzak, J., *Panzer in the defence of Festung Posen 1945*, Helion Company, 2018.
- Duffy (C.), *Red Storm on the Reich*, Castle Books, 2002.



▲ L'obusier B4 de 203 mm est un des matériels soviétiques d'artillerie les plus réussis. Monté sur chenilles, cette pièce expédie des projectiles de 100 kg sur 18 km maximum. Sa cadence de tir n'est que d'un coup par minute, mais la puissance de la munition en fait un canon très redouté par les soldats allemands qui le surnomment « la masse de Staline ». La pièce peut être utilisée en tir courbe comme en tir direct, notamment utile lors des combats urbains.



DES TIGRES DANS LA BOUE

OTTO CARIUS



EXTRAIT DES MÉMOIRES DE GUERRE

Dans un style alerte et martial, mais toujours précis et foisonnant d'anecdotes, l'as de la *Panzerwaffe* Otto Carius, crédité par la *Wehrmacht* de la destruction de plus de 150 chars, nous livre pour la première fois en français ses mémoires de guerre : « Des Tigres dans la boue ».

Par Otto Carius (traduction *Overlord Press*)

Sauf mention contraire, toutes photos : Archives Caraktère.



Depuis la tourelle de son *Panzer* lourd dans le nord de l'URSS, la casemate de son Jagdtiger face aux Américains dans une Allemagne en ruines, ou derrière le volant de sa Kübelwagen, l'officier nous raconte sa guerre, offrant un récit passionnant, émaillé de combats épiques mais aussi de souvenirs personnels et émouvants. Attaché à ses équipages, Carius ne nous épargne rien, nous conduisant au front, dans des circonstances parfois atrocement difficiles. On se surprend à retenir son souffle, à suivre le destin de ses Tiger, mastodontes d'acier de presque 60 tonnes, tantôt prédateurs, tantôt proies. On conçoit des plans de bataille avec lui, on s'inquiète d'un dispositif trop faible, on se surprend à espérer le succès ou à redouter l'échec ! En exclusivité, « Batailles & Blindés » vous propose un extrait de ce *best-seller* de l'histoire militaire, paru à la fin des années 1950, en Allemagne, traduit en de nombreuses langues, sauf la nôtre ; lacune qui sera corrigée d'ici peu !

Pour Otto Carius et les siens, pris dans la tourmente du repli face à des Soviétiques passés maîtres dans l'art opératif, il va ici s'agir de freiner les pointes blindées ennemies dans les pays baltes, puis de tenir coûte que coûte le secteur de Narva, face à des concentrations de troupes numériquement supérieures, rompues au combat interarmes et à la manœuvre.

Ces pages (traduction non définitive), représentent moins de 10 % du volume de texte que vous trouverez dans cet ouvrage ; des mémoires de guerre lues et étudiées par de nombreux passionnés et historiens à travers le monde depuis 60 ans, et qui seront disponibles d'ici peu auprès d'*Overlord Press* : une jeune maison d'édition qui vous réserve de belles surprises ! Les photographies utilisées en illustration proviennent, pour la plupart, des archives des éditions Caraktère.

Mais pour l'instant, place à l'action. Otto Carius à la parole : *Panzer Marsch* !



▼ La boue - la fameuse *raspoutitsa* - va considérablement marquer les souvenirs des vétérans de l'Ostfront. Carius lui-même pendant toute sa carrière militaire va se plaindre de la boue et des fondrières se créant par centaines avec le dégel.

LA DÉFENSE DE NEVEL

Dans une certaine mesure, le front s'est calmé sur le lac Ladoga. Mais avant de pouvoir reprendre nos forces, voilà que nous recevons un nouvel ordre de marche. Zone d'opération : Nevel. Les Russes ont attaqué brusquement, et la ville est tombée. L'offensive était tellement inattendue que certains de nos hommes ont été capturés lors d'une séance de cinéma ! La panique saisit tout le monde. Le commandant de Nevel passera plus tard – très justement – en cour martiale, pour négligence aggravée dans l'établissement de son dispositif de sécurité.

Notre mission est de tenir la *Rollbahn* [1] Velikié Louki – Nevel – Vitebsk à tout prix, afin de permettre à l'infanterie d'occuper les meilleures positions à l'est de la route. Après tout, « Ivan » devrait être repoussé, comme à chaque fois. Mais très vite, nous nous rendons compte que nous sommes en face d'un nouvel ennemi, plus coriace.

[1] NdT - Voie rapide, généralement en terre battue et qui se transforme en marigot aux premières pluies !

► Les Tiger, ces mastodontes du champ de bataille, sont alors relativement nouveaux pour la *Wehrmacht* à leur mise en service. Ils sont en effet les premiers chars lourds fonctionnels allemands à être opposés à l'adversaire dans les steppes de l'URSS. Carius va démarrer sa carrière sur un blindé tchèque de prise pour passer directement au Tiger ! Bundesarchiv Bild-1011-277-0846-13 (Jacob)





► Ce n'est pas au cœur du III. Reich qu'Otto Carius va apprendre à se familiariser avec les Tiger mais en France, à Ploërmel (Bretagne, à mi-chemin entre Vannes et Rennes). Les blindés seront acheminés par voie ferrée, puis ils repartiront par le même moyen de locomotion vers le front de l'Est. Coll. Carius

▲ La longue file de véhicules allemands sur le front de l'Est est assez homogène, ce qui est différent de la réalité. Entre réquisitions et butins chez les anciens ennemis vaincus, la Wehrmacht va entrer en guerre avec plus d'une centaine de véhicules de marques différentes... et Carius, lui, préférera toujours une petite Kübelwagen.



Depuis l'hiver 1941-1942, notre front au sud de Nevel comportait une brèche. Consistant en une série de marécages profonds, l'endroit était considéré comme un obstacle naturel infranchissable. Après la chute de Nevel, nous avons été surpris d'apprendre que les Russes avaient réussi à y infiltrer de petites unités, pour harceler les convois circulant sur la *Rollbahn*. Je suis envoyé, seul avec mon char, pour fournir une couverture dans cette zone ; le reste de la compagnie est censé me suivre. De son côté, l'ennemi demeure invisible.

La portion de la *Rollbahn* que nous devons garder ouverte s'étire devant nous, de la gauche vers la droite, où elle s'élève légèrement et disparaît derrière les collines à environ deux kilomètres. Le reste de notre bataillon doit nous rejoindre sur cette position et renforcer nos lignes entre Lovez et Nevel. Nous sommes le 4 novembre 1943.

Nous avons quitté notre *Panzer*. Mon pilote, l'*Unteroffizier* Köstler, est en train de travailler sur notre chenille gauche endommagée. Nous nous tenons à découvert, lorsque nous apercevons nos chars rouler dans notre direction, depuis la colline. Mon opérateur-radio ne signale d'anormal. Pourtant, l'identification des premiers blindés me laisse perplexe. Des soldats sont installés en grappes sur les engins. Je sors mes jumelles : Oui ! En effet, ce sont bien des Russes ! Aussi vite que l'éclair, nous sommes tous à nos postes de combat. Mais personne ne semble encore nous avoir remarqués. Les Russes pensent probablement que notre véhicule est détruit, ou alors ils ne s'attendent pas à un contact ennemi.

Köstler ruine pratiquement l'effet de surprise : à chaque fois qu'il aperçoit des chars adverses, il voit rouge. Les obus ne partent jamais assez vite selon lui ! Si on le lui avait demandé, il aurait préféré entrer en collision avec les chars adverses. À ce moment, le moteur est déjà démarré, et le pilote n'arrête pas de demander



à partir de quand nous allons commencer à tirer. Il ne réagit pas à mon injonction de rester calme. Mon tireur, l'*Unteroffizier* Clajus, est un ancien étudiant qui ne refuse jamais quelques verres d'alcool. Étrangement, je m'entends bien avec lui, mais hélas nous devons bientôt nous séparer, car sa demande de reprise des études a été acceptée. J'espère qu'il a pu accrocher un diplôme chez lui – malgré sa vénération de Bacchus – et qu'aujourd'hui, il occupe une place d'ingénieur en chef quelque part. Alors que je me prépare à ordonner l'ouverture du feu, Köstler craque et lance le char en avant, plein gaz. Les premiers Russes ne sont qu'à 60 mètres devant nous. En un clin d'œil, Clajus leur règle leur compte avec un obus placé entre la tourelle et la caisse. Le blindé termine sa course dans un fossé et commence à se consumer. L'équipage ne donne aucun signe de vie. L'infanterie ennemie gicle et se disperse dans la campagne, autour de la *Rollbahn*.

Clajus s'occupe des autres chars soviétiques. Paniqués, ils se percutent ou font demi-tour, mais personne ne pense à riposter. Seulement deux T-34 sur douze ont pu échapper à notre tireur.

Dans la soirée, on requiert nos services plus au nord. Nous devons mener une petite opération près de Schelkunicha. Des personnels de la *Flak* nous remplacent sur notre ancienne position. Pour m'aider, on m'envoie un char de la 3. *Kompanie*, commandé par le *Feldwebel* Dittmar. Nous sommes de retour deux jours plus tard.

Personne ne s'attend plus à revoir de sitôt des chars russes, après la raclée qu'ils ont reçue. Cependant, nous sous-estimons l'entêtement des Soviétiques : ils sont arrivés à midi, au même endroit qu'auparavant ; cette fois, les trappes sont verrouillées en vue du combat, et les tourelles sont déjà orientées vers la droite. Mais « Ivan » ne semble avoir repéré que la



◀ Premiers tours de chenille en URSS pour le Tiger d'Otto Carius, codé 213, dans le village de Tschernivo. À noter que le premier galet de chenilles a été retiré par son équipage : l'accumulation de boue ou de neige pouvant amener à un blocage de la chenille. Coll. Carius

▼ Un chasseur de chars soviétique SU-76 qui a été mis hors de combat en URSS. Premier engin de ce type développé à grande échelle par l'Armée rouge, sa silhouette basse le rend difficilement détectable. Ce sera un des adversaires les plus coriaces pour les tankistes allemands dans les premières années succédant à l'opération « Barbarossa ».

pièce de *Flak*, alors que nous représentons le principal danger pour lui. Cinq blindés adverses contournent difficilement les carcasses qui constellent le terrain. C'est alors qu'ils commettent une erreur fatale : ils progressent de concert et n'observent que la colline.

Leurs premiers tirs – très imprécis – font réagir les servants du canon antiaérien, qui avaient l'air de compter entièrement sur nous pour régler le problème. Trois chars sont neutralisés par nos tirs ; la pièce de *Flak*, sortie de sa torpeur, s'occupe du reste. Juste après, nous menons une rapide reconnaissance jusqu'en haut de la colline. En fait, les Russes avaient amené de nombreux matériels à travers les marécages difficilement praticables.

Le soir venu, nous retournons sur notre ancienne position. De là, on nous ordonne d'occuper le village derrière cette colline pour le lendemain. Nous sommes supposés ouvrir la voie à un régiment d'infanterie. Deux *Panzer* supplémentaires et trois pièces quadruples de 20 mm *Flak* me rejoignent à la tombée de la nuit. Ces dernières vont nous rendre de fiers services contre les cibles au sol.

C'est une nuit de pleine lune. Je décide d'attaquer le plus tôt possible. Je pars du principe que la surprise va compenser notre infériorité numérique. J'organise la colonne, afin que mon Tiger ouvre la route. Les autres chars et les quadruples suivent en échelon. En utilisant nos feux opaques, nous réussissons à nous approcher assez près du village.

Étonnamment, personne ne nous tire dessus. « Ivan » pense probablement que nous sommes l'une de ses colonnes mécanisées. Notre groupe s'arrête à la lisière du bourg, puis les quadruples lancent le bal. Malgré mon interdiction, un tireur ouvre le feu sur les maisons à gauche de la *Rollbahn*, avec pour résultat de permettre au vent d'est de pousser une fumée dense et acre dans la rue, et donc de bloquer notre champ de tir. Dans le village,



nous écrasons sous nos chenilles trois canons antichars russes postés à côté de maisons. J'ordonne à ma formation de se disperser pour ne pas constituer une cible trop facile, et pour établir le contact avec le régiment. Les hommes progressent et atteignent les isbas qu'ils nettoient ; au petit matin, les combats se poursuivent vers le nord. Le raid est une réussite totale : aucune perte n'est à déplorer de notre côté. Seuls deux chars russes sont parvenus à s'enfuir. Si nous avions attendu le jour pour attaquer, l'ennemi aurait bénéficié de sa puissance de feu bien supérieure, ce que confirme le butin du matériel capturé.

Toutefois, malgré les précautions prises, les Russes sont parvenus à infiltrer notre front à travers la brèche des marigots. Ils ont même construit un long « pipeline » grâce auquel ils amènent encore plus d'hommes et de matériels. Avec le peu de forces dont nous disposons, il est impossible d'arrêter l'hémorragie,

de couper l'ennemi de ses arrières et de réduire la poche. Et plus les jours passeront, plus le danger grandira, avec le risque de finir encerclés. C'est une question récurrente durant la campagne de Russie : « **Qui encercle qui ?** » En conséquence, on nous envoie plus à l'ouest. Le terrain n'est vraiment pas fait pour les *Panzer*. Malgré le gel et la neige, il y a encore beaucoup d'étendues marécageuses dans lesquelles nous pouvons nous embourber. De même, les surfaces boisées ne sont pas très praticables. Mais par rapport au secteur nord du front de l'Est, nous sommes quand même bien mieux lotis.

Le 10 novembre 1943, nous participons à une contre-attaque à Pugatschina, afin de résorber une attaque russe provenant du « pipeline ». Pour y arriver, nous devons traverser une forêt sur cinq kilomètres. Les Russes l'avaient capturée, mettant la main sur deux canons de 88. Nous les retrouvons intacts et inutilisés.



◀ Un des premiers Tiger arrivés sur le front de l'Est est photographié et inspecté sous toutes les coutures. La forme du tourelleau et la présence des lance-pots fumigènes sont des éléments caractéristiques d'un véhicule de la première série. Malgré la largeur des chenilles (adaptée pour la progression dans la boue), l'équipage a jugé bon de placer un rondin de bois sur le flanc du blindé pour aider au dépannage.

Il ne nous reste plus qu'à saboter ces deux pièces antichars. Hors de question de donner aux Russes une autre chance de les essayer à notre détriment !

L'insouciance nous gagne lors de la suite de la mission, mais nous apercevons – trop tard – la flamme d'un coup de départ, non loin. Un de nos véhicules s'embrase immédiatement. Heureusement, l'équipage parvient à évacuer et à se réfugier dans un autre *Panzer*. Nous nous dépêchons de regagner la route principale. Contre toute attente, il semble que l'ennemi n'ait pas entassé de matériels lourds dans cette zone, mais la situation reste ambiguë. Même dans les hautes sphères, personne parmi les huiles n'est capable de nous donner exactement la localisation de la ligne de front.

Au front, le calme ne dure pas. Quelques jours plus tard, nous surveillons l'horizon près du village de Ssergeizewo. La localité est à nous, mais les Russes sont installés juste derrière les isbas. Nous sommes là, en écran, pour aider à repousser une attaque plus que probable. Au milieu de la soirée, en effet, « Ivan » sort du bois avec quatre chars et de l'infanterie. Depuis notre position surélevée, nous n'avons aucun mal à repousser cet assaut. Les chefs de char se paient même le luxe de diriger leurs tirs avec leur trappe de tourelle ouverte. Les quatre T-34 finissent en flammes, alors que les Russes tournent les talons et se replient dans la forêt.

Les combats s'enchaînent ainsi jusqu'à la fin de l'année. Le 25 novembre, nous devons appuyer un bataillon de l'*Infanterie-Regiment 503* qui doit attaquer ces mêmes bois à l'ouest de Ssergeizewo. Classiquement, l'affaire débute un peu avant l'aube. Nos quatre *Panzer* sont postés à l'endroit prévu, depuis lequel on aperçoit nos camarades s'élancer

vers la forêt. Nous admirons leur abnégation, tout en étant très surpris de constater que les Russes ne ripostent pas. Circonspects, nous avançons de 70 mètres et la raison nous saute alors aux yeux : les soldats qui se précipitent dans les bois ne sont pas nos hommes... mais des Russes, qui s'étaient avancés pendant la nuit ! Ils se replient avant notre attaque, alors que nos fantassins sont en train de nous attendre. « Ivan » est vraiment chanceux de nous avoir repérés !

Nous avons donc dû les déloger des bois, alors que nous aurions pu le faire facilement en terrain découvert. Le chef de bataillon, le *Hauptmann* Johannmeyer, est gravement blessé dans la soirée par un sniper soviétique caché dans un arbre. Touché aux poumons, nous craignons que l'homme ne survive jusqu'au poste de secours. Ce n'est qu'en 1944 que je recevrai de ses nouvelles à l'hôpital, ce qui me rendra très heureux. Juste avant sa blessure, il était devenu le 329^{ème} soldat à recevoir la croix de chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne.

Le 2 décembre 1943, je suis à Goruschka avec l'*Oberfeldwebel* Zwetti afin de réduire un peu plus le « pipeline » grâce à une attaque d'infanterie. Les Russes se sont fortifiés dans une petite position surélevée. Ils ont toujours été des experts là-dedans. Au-delà de la colline et sur chaque flanc se trouvent des armes lourdes – antichars ou mortiers. Hors de question de les attaquer ainsi. Nous devons donc avancer sur une piste menant à un pont... impraticable ! Les Russes disposent alors d'une vue implacable sur nous et commencent à nous bombarder à coups de mortiers. J'aurais pu tuer de mes propres mains le commandant des pionniers qui m'avait assuré que nous pouvions traverser le fossé par la droite. L'homme ne

voulait pas – et je le comprends – renforcer le pont sous le feu de l'ennemi. Mais, de mon côté, je n'ai aucune envie de rester coincé dans le fossé et d'offrir aux Russes une démonstration de dépannage. Le *Hauptmann* apparaît alors comme par magie et m'ordonne de me lancer à l'assaut. Je refuse, et « Ivan » se joint à la discussion avec un tir « amical ».

Quand l'officier commence à parler de lâcheté et de couardise, j'arrache ma croix de fer fixée sur ma vareuse et je la jette à ses pieds. Je rentre ensuite dans mon char et je me lance vers l'avant... pour finir embourbé, à tel point que je peux sortir de ma tourelle en posant directement le pied sur le « sol » ! C'est une bonne leçon pour le *Hauptmann*, qui disparaît aussi sec ! Je ne peux pas l'en blâmer, néanmoins, car « Ivan » a observé notre manège et il aurait pu placer des obus jusque dans la tourelle de mon char.

Je dois faire signe à Zwetti qui accroche un câble à mon Tiger. J'ai alors beaucoup de chance, car seul un petit morceau de shrapnel vient heurter ma tempe. Bêtement, je laisse mon tireur le retirer après que notre véhicule ait été désembourbé. La blessure commence à saigner en abondance ; apparemment, une grosse veine a été tranchée et Zwetti doit me panser. Notre formation aux premiers soins aura finalement été utile. J'arbore maintenant un turban blanc sur la tête, qui est du meilleur effet dans les paysages couverts de neige. Nous avons déjà badigeonné le char en blanc, comme de coutume en hiver. Je suis moi-même moins repérable – à quelque chose malheur est bon !

Le soir même, le *Hauptmann* me renvoie ma croix de fer accompagnée d'une lettre, dans laquelle il s'excuse patement, me signalant aussi que le pont sera praticable le lendemain matin.



Et en effet, nous traverserons sans problème. Certes, l'ouvrage d'art trembla un peu, mais il tint bon.

Grâce à notre talent – et à beaucoup de chance ! – nous nous fauflons sans encombre à travers un champ de mines. Zwetti roule dans mes traces. Nous sommes en plein devant les Russes ; nous pouvons voir leurs trous d'homme. Avec quelques obus, notre infanterie parvient à avancer, et Zwetti réduit au silence les deux antichars qui battaient de leur feu le champ de mines.

Soudain, nos épiscopes et fentes de vision sont temporairement mis hors d'état par des tirs de fusils antichars provenant de notre droite. Zwetti tente en vain de localiser l'origine des coups, mais les servants changent tout le temps de position, aussi rapides que

l'éclair. Nous décidons d'arroser la ligne de défense russe sur toute sa longueur, mais les Russes sont si hardis qu'ils n'hésitent pas à faire pleuvoir des grenades sur nous depuis leurs trous de combat. Quelques secondes après m'être avancé, un obus antichar passe tout juste au-dessus de moi. Je décide de ne pas progresser davantage sans le soutien de l'infanterie. Mais les heures passent, et nos fantassins brillent par leur absence ! Nos camarades n'ont pas quitté leurs positions, car les Soviétiques contrôlent les environs depuis la lisière de la forêt. Je finis par me replier aussi : inutile de risquer mon Tiger.

C'est alors que Zwetti me signale qu'une flaque se forme à l'arrière de mon char. J'ai un mauvais pressentiment. Le conducteur démarre le *Panzer*, et très vite l'aiguille de la

jaugue de température du moteur bondit à 250 degrés. Les Russes ont percé mon radiateur avec leurs fusils antichars ou un éclat d'obus de mortier. Que faire ? Quitter le char ou se faire remorquer est impossible. Nous devons rallier le pont par nos propres moyens, sans que les pistons ne lâchent.

Pour ne rien arranger, Zwetti a oublié de repasser son poste radio sur « Réception ». Il me fait donc profiter de toutes les conversations dans son char, ce dont je me serais bien passé. Ces quelques misères soulignent combien l'entraînement de combat, si détesté soit-il, est indispensable... Pourtant, on y rabâche à l'opérateur-radio qu'il est nécessaire de repasser sa radio en « Réception » après l'émission d'un message. Et même avec ça, l'oubli est fréquent !



▶ Avec ses plus de 57 tonnes en ordre de combat, le Tiger est alors le char le plus lourd mis en service par la Wehrmacht. Quand un de ces véhicules tombe en panne, le dépannage n'est bien sûr pas aussi aisé que pour un *Panzer III*... nécessitant parfois l'ajout de plusieurs véhicules tracteurs pour sortir le blindé de sa situation !

◀ Ici encore, le cliché nous présente des Tiger de la première version, en URSS. Le combat semble être cependant lointain car l'engin de droite dispose de sa protection de canon. Bundesarchiv Bild-1011-461-0212-12 (Zwirner)



Je dois sortir de ma tourelle et agiter mes écouteurs vers Zwetti pour lui faire comprendre que je cherche à communiquer avec lui. Il ne faut pas perdre de temps avec ce satané radiateur qui fuit ! Mon camarade remarque enfin mon geste puis rudoie son radio – je peux l’entendre depuis mon char. Je guide ensuite le pilote de mon camarade à travers les mines. Il doit manœuvrer à l’aveugle – en marche-arrière – mais il parvient à nous sortir de là. À notre arrivée au pont, impossible de ne pas appréhender le franchissement. Notre premier passage l’a considérablement affaibli. En son centre, l’ouvrage d’art est branlant.

En croisant les doigts, nous parvenons à traverser. Après environ 100 mètres de progression, nous sommes enfin invisibles des Russes, grâce aux sous-bois marécageux. Aucune attaque n’a été réitérée contre cette position. C’était tout simplement impossible pour l’infanterie. Personne ne peut atteindre le haut de la colline en vie, même si cette dernière paraît si proche.

Le 12 décembre 1943, on nous envoie vers Lowez en utilisant la *Rollbahn* Vitebsk - Nevel. Les Russes y appliquent une pression phénoménale sur nos lignes, depuis l’est. Les premiers jours, nous n’avons qu’une seule mission : effectuer une boucle de quelques kilomètres sur la *Rollbahn* afin de faire croire aux Russes que de grandes formations blindées s’y déplacent.

Le 16, l’ennemi, appuyé par des chars, lance une offensive depuis la colline où nous avions détruit un canon antichar il y a quelques semaines. Nous contre-attaquons immédiatement et parvenons à repousser les assaillants. Beaucoup de chars ennemis gisent sur le terrain à la fin de notre assaut. « Ivan » aurait pu éviter d’en perdre autant, s’il s’était déplacé en nombre sur le haut de la colline avec ses blindés. Au lieu de ça, ils se sont lancés à l’assaut l’un après l’autre, nous rendant la tâche très facile.

Cependant, les chasseurs soviétiques, eux, nous rendent la vie difficile. Ils sont quasiment tout le temps au-dessus de nous, volant de manière erratique. Mon tireur, l’*Unterroffizier* Kramer, se fait remarquer d’une façon impressionnante sur le front de l’Est, en parvenant à abattre un avion russe... avec le canon de notre char ! Bien sûr, la chance l’a aidé... Kramer, poussé à bout par la présence infernale de ces appareils, décide de mettre son tube à

▲ Une équipe de tireurs de câbles téléphoniques passe près d’un Tiger en URSS. La communication entre ces engins est très importante face aux « essaims » blindés soviétiques qui vont tout tenter pour contourner le Tiger et lui infliger un coup sur les parties vulnérables de sa caisse.

▼ Ce cliché ne présente pas Otto Carius mais il aurait tout à fait pu être à la place de ce soldat ! Carius passe le plus clair de son temps dans sa Kübelwagen quand il n’est pas dans son Tiger ; elle lui offre une mobilité et une vitesse à toute épreuve, très utile pour remonter les colonnes blindées.

élévation maximum le long de leur axe d’approche. Je le prévient ; il fait partir l’obus. À la seconde tentative, l’un de ses projectiles touche l’aile d’une « abeille » : coup au but ! Le Russe s’écrase derrière nous. Le même jour, deux autres avions se rentrent dedans et tombent, nous donnant un peu plus d’air.

Dans la soirée, je dois me rendre à un briefing de situation avec le commandant de l’infanterie régimentaire. La réunion s’éternise. Je ne peux repartir qu’aux environs de 2h00 du matin. En chemin, je tombe sur notre infanterie devant la *Rollbahn*. Les hommes sont en train de s’installer. De temps en temps, les Russes ouvrent le feu sur la route, à l’aveugle, au fusil ou à la mitrailleuse. Juste avant l’endroit où mes chars sont postés, je décide de marcher le long de la route vers le sud, en direction de la lointaine Patrie. Il n’y a plus que deux hommes par *Panzer*. En fait, ils sont en train de me chercher. Ma longue absence les a interpellés. Nos retrouvailles sont chaleureuses. Zwetti me précise que la ligne de contact a reculé jusqu’à la *Rollbahn* que je viens d’emprunter. En fait, la route fait maintenant partie du *no man’s land*. J’ai eu de la chance. Beaucoup de chance.

Dans le même temps, l’ennemi ne cesse de rameuter



des renforts. Notre position ne pourra pas être tenue plus longtemps, sauf avec de grosses difficultés et des pertes. Des troupes et du matériel soviétiques arrivent en masse depuis l'est, dans des camions roulant tous phares éclairés. Ils se fichent de nos contre-mesures. Notre artillerie tire trop parcimonieusement et seulement après la dispersion des colonnes adverses.

Le lendemain, nous attaquons vers le nord, le long de la *Rollbahn* allant. Le but est de permettre à notre infanterie de récupérer les positions perdues la veille. Les Russes, eux, sont déjà positionnés à droite de la route. Un orgue de Staline vomit ses projectiles sur nous. Une roquette touche l'avant de mon char. À travers la radio, Zwetti me demande ce qu'il s'est passé, car il ne peut rien voir à cause de la fumée. Mais nous avons été chanceux. Très rapidement, nous nous déplaçons pour nous soustraire à la vue de l'ennemi.

Malgré des tentatives répétées, aucune attaque de notre infanterie ne parvient à déboucher à l'est de la *Rollbahn*. Les Russes, eux, commencent à traverser depuis l'autre côté. Nous avons pu admirer le sang-froid d'un commissaire politique soviétique qui s'est tenu debout au milieu des balles et des explosions pour faire avancer ses hommes. Les mitrailleuses semblaient ne pas pouvoir le toucher. Nous étions en rage ; Kramer lui a finalement réglé son compte avec un obus de 88. Les Russes tentent quand même de se faufiler de l'autre côté de la *Rollbahn* ; notre attaque est annulée. La nouvelle ligne de résistance est déplacée plus à l'ouest.

À mon retour au PC du régiment, je trouve le commandant plongé dans une rage folle. Deux « Alsaciens » [2] se sont volatilisés. Pourtant, à cette période, ils n'étaient plus supposés se trouver au front. On avait fait une exception avec ces deux-là, car toutes les mains étaient bonnes à prendre dans les circonstances qui étaient les nôtres ; maintenant, notre plus grande crainte est qu'ils aient rejoint les Soviétiques, en leur fournissant des renseignements importants.

Un autre incident grave, impliquant des T-34 capturés, a lieu un peu plus tard. Les deux chars « allemands » revenaient de patrouille au crépuscule. Malheureusement, nos servants de *Pak*, aucunement prévenus de leur nationalité réelle, les ont réduits en miettes en un éclair. La *Balkenkreuz* peinte sur les tourelles n'était pas visible de nuit... À la suite de ce drame, plus aucun de nos hommes n'acceptera une affectation sur un char saisi à l'ennemi. Bien qu'il ne soit pas stabilisé, nos jours dans le secteur de Nevel sont comptés, et d'autres missions – compliquées – nous attendent au sud de Léninegrad. On nous ordonne de nous replier jusqu'à la première gare de chemin de fer. Notre présence est requise pour accompagner le desserrement du dispositif ami autour de Léninegrad. Objectif : le goulet d'étranglement de Gatchina, sur la route reliant Narva à l'ancienne capitale des tsars. À peine notre convoi va s'ébrouer, que déjà les voies de chemin de fer seront sabotées à l'explosif juste derrière nous... À ce point de mon récit, je me dois de signaler le professionnalisme du peloton de dépannage de notre compagnie de maintenance. Ces hommes réussissent l'impossible. Leur chef de peloton, le *Leutnant* Ruwiedel, aurait préféré rester avec ses amis dans la compagnie de chars, mais il est irremplaçable. Un tel poste ne saurait être confié qu'à une personne exceptionnelle. Aucun de nous n'envie ses obligations. Un petit rappel de sa mission s'impose. Les gars du peloton de dépannage doivent remorquer les *Panzer* immobilisés avec leurs tracteurs semi-chenillés de 18 tonnes – le plus souvent sous le feu ennemi. En de nombreuses occasions, ces véhicules lourds doivent aller jusqu'à la ligne de contact, à la faveur de l'obscurité,



▲ Ci-dessus : Autre problème inhérent au poids du Tiger : très peu de ponts sont suffisamment solides pour supporter ce blindé. Ce Tiger de la 3. *Kompanie* de la *schwere Panzer-Abteilung* 502 en a fait les frais... son commandant étant décédé dans l'accident. Coll. Carius

▲▲ En haut : Camouflage hivernal et gros plan sur cette tourelle de Tiger fin de production : les lance-pots fumigènes ont disparu et le tourelleau a été remplacé par un modèle plus apte à faire dévier les coups.

en pleine nuit. À l'aide de treuils puissants, ils dégagent l'engin embourbé, fixent leurs câbles de remorquage puis tirent le char de son piège. Dans des conditions normales, le processus fonctionne bien, enfin, aussi longtemps que l'ennemi n'est pas alerté.

Nos hommes doivent aussi travailler dans la neige et la glace. Déplacer un Tiger de 60 tonnes avec deux tracteurs opérant en tandem, au front, demande beaucoup d'expérience et un immense sang-froid. Si l'ennemi est sur nos talons – ce qui est commun lors des replis défensifs – une simple erreur signifie la perte d'un véhicule important. Nous atteignons donc la gare juste avant sa démolition. Nous chargeons illico les Tiger et partons plein gaz vers Gatchina, en application des ordres. Mais cette hâte à nous voir arriver n'augure rien de bon. Il doit se passer de vilaines choses là-bas, et encore une fois nous allons devoir jouer les « pompiers du front ».

[2] NdT - Depuis 1942, Alsaciens et Mosellans (caractérisés par les nazis comme *Volksdeutsche*, c'est-à-dire peuples germaniques) sont soumis à une incorporation de force dans la *Wehrmacht*. Ils ne sont employés que sur le front de l'Est afin d'éviter les désertions.



◀ Le PaK 40 est l'arme antichar allemande la plus efficace après le fameux 8,8cm dont est équipé le Tiger de Carius. Sa capacité à percer les blindages des chars soviétiques est excellente.

▼▼ En bas : Des hommes posent devant leur Sd. Kfz. 251, le transport de troupes bon à tout faire de la Wehrmacht. À noter le bariolage blanc faisant office de camouflage hivernal et la tenue chaude des hommes.

▼ Ci-dessous : Nous sommes à n'en pas douter face à un membre d'équipage d'un Tiger qui inscrit sur le canon une nouvelle marque de victoire. Ce blindé allemand va se tailler une part non-négligeable des pertes blindées soviétiques.

Nos craintes se révèlent fondées. Les installations ferroviaires de Gatchina sont déjà sous le feu de l'artillerie russe à notre arrivée, nous empêchant d'y décharger nos chars. En plus, on nous apprend que notre 1. Kompanie, déjà engagée, a essuyé des pertes considérables. Elle a été envoyée au carton, directement après avoir été déchargée de son train.

Les Russes ont percé le front entre Léningrad et Gatchina grâce à des forces bien supérieures, et ils se dirigent vers l'ouest. Un de leurs axes de pénétration débouche sur la route bordant le rivage ; un autre passe par Pouchkine, à l'est de Gatchina. On risque l'encerclement. Une fois encore, la même histoire va se répéter...

Tous les ponts entre Gatchina et Léningrad avaient été inspectés pour savoir lesquels pourraient être rendus praticables pour nos chars lourds, quitte à les renforcer. La plupart l'avaient été, mais nos camarades sont arrivés trop tard pour les saboter. Nous avons donc mâché le travail à « Ivan », qui peut avancer à toute vitesse.

À notre arrivée, nous apprenons les détails de la catastrophe qui a frappé la 1. Kompanie. L'unité a été surprise et encerclée sur la Rollbahn par des tankistes russes. Le peloton du Leutnant Meyer a presque été complètement anéanti. Meyer lui-même a dû se suicider lorsque les Russes ont tenté de le capturer. Ces nouvelles font chuter le moral des équipages. Je me sens responsable de ce massacre, car je n'avais pas interdit au commandant de se déployer sans attendre le regroupement de toutes les compagnies.

Plus tard, je réalise qu'il n'y avait pas le choix : dans une certaine limite, toutes les unités marchent à l'aveugle, et personne ne sait exactement se repérer sur le champ de bataille. De plus, nous ne pouvions avoir meilleur commandant à la schwere Panzer-Abteilung 502 que le Major Jähde : l'homme est un exemple pour nous tous, car il soutient ses soldats sans exception et gère les situations critiques d'une main de maître. Nous ne l'oublierons jamais.

RETRAITE VERS LA NARVA

Gatchina a dû être abandonnée et le Groupe d'Armées « Nord » s'est replié le long de la Rollbahn Gatchina - Volossovo - Narva.

Le bruit court que des positions défensives très solides ont été établies le long du fleuve Narva [3]. La ligne « Panther » devait être occupée après un repli ordonné. En tant que vétérans de l'Ostfront, nous sommes très sceptiques au sujet de fortifications de campagne si puissantes. Pour nos camarades de l'infanterie, trouver un bon bunker aurait été parfait, car il est compliqué de creuser à cette période de l'année. Finalement, nos doutes se confirment : la ligne « Panther » n'existe que sur le papier. Après coup,



chacun a regretté que les responsables de cette pseudo position d'arrêt n'aient pas eu de comptes à rendre ! Toutefois, la situation n'est pas si funeste, et une bonne nouvelle nous tire de notre morosité. Nous formerons l'arrière-garde avec les hommes de Wengler, un régiment avec lequel nos relations sont excellentes. Notre mission – couvrir la retraite de l'infanterie et de l'artillerie de la zone de Gatchina-Léningrad – promet vraiment de ne pas être simple.

Quasiment toutes les unités amies doivent transiter par la Rollbahn. En même temps, les Russes nous devancent

[3] NdT - Le cours d'eau traverse une ville estonienne éponyme.



et pincent souvent la route en se faufilant par la zone côtière, nous obligeant à nous lancer à l'assaut... pendant que « Ivan » attaque l'arrière-garde ! Parfois, on nous demande donc de nous porter plus au nord pour empêcher un futur assaut. C'est inextricable.

Nous voici donc nous dirigeant vers le nord, près de la côte, où nous prenons position dans un village abandonné. L'orée de la forêt est visible à environ un kilomètre derrière le bourg, à peu près à mi-chemin entre la *Rollbahn* et la côte.

Une position défensive est établie en lisière du village. Au cours de la soirée, quelques soldats nous rejoignent, ce qui nous rassure, car jusque-là nous n'avions aucun soutien d'infanterie. À la nuit tombée, une patrouille russe quitte les sous-bois, probablement afin de sonder les lieux et de voir si le village est occupé. L'ennemi s'approche audacieusement. À environ 500 mètres devant nos positions, les Soviétiques se jettent soudainement dans le fossé près de la route. Aussitôt, nous faisons tonner nos tubes ; mais d'aucuns parviennent à rejoindre l'abri des bois. Je me rends compte que les Russes ont l'avantage numérique sur nous.

La nuit semble durer des années lorsqu'on est en état d'alerte dans un char. Les minutes deviennent des heures – plus spécialement en hiver – quand le jour baisse à 3 heures de l'après-midi et qu'il ne se lève que le lendemain, à 9 heures. Je mets un point d'honneur à rester à mon poste, sans être relevé. Je sais ô combien il est difficile de rester éveillé lorsqu'on est épuisé, et je ne souhaite pas en demander trop à mes hommes. De plus, l'équipage doit se reposer au cas où des problèmes pointerait le bout de leur nez.

Bien sûr, il m'arrive parfois de m'assoupir, et de me cogner le crane sur la tourelle... ce qui a un effet revigorant ! En fumant, je me rends compte de mon endormissement quand le bout incandescent de ma cigarette me brûle les doigts. Dans de telles situations, il m'arrive même d'avoir des hallucinations.

Elles ressemblent à des camions, à des chars et à toutes sortes de choses qui sont en fait inoffensives au lever du jour. Parfois, je tire une fusée éclairante afin d'illuminer les alentours, mais lorsqu'elle s'éteint, la nuit semble encore plus épaisse et sombre. Après avoir compris que cela

nous pénalise plus qu'autre chose – on nous repère plus facilement – nous décidons de ne le faire qu'en cas d'urgence. Bien sûr, lors d'un combat, tout est différent. Le tireur doit avoir la vue dégagée, ce qui est impossible si la lune n'illumine pas le champ de bataille.

On nous a livré depuis peu des fusées éclairantes à parachute, qui brûlent plus longtemps. Un accident, qui aurait pu être grave, s'est produit à cause de l'une d'elles dans mon *Panzer*. On m'avait passé le pistolet lance-fusées et je voulais l'armer ; cependant, je n'avais pas suffisamment tiré en arrière le chien, qui était allé percuter la fusée. Cette dernière avait tourbillonné à l'intérieur du char pendant un moment semblant interminable ! Par chance, personne n'avait été blessé.

Pendant de longues heures, la quiétude du village n'est troublée par aucun bruit. Mais, soudain, aux alentours de 2h00 du matin, j'entends des tirs de mortier. Les projectiles tombent « court », mais le doute n'est pas permis : ils nous sont destinés.

Peu de temps après, le village est submergé par un orage de feu. Les Russes ont compris que nous y sommes retranchés et ils veulent le nettoyer avant d'avancer plus à l'ouest. Cependant, leur méthode prouve qu'ils ne s'attendent pas à y trouver une compagnie de Tiger.

On ne détruit pas des chars lourds avec des mortiers. J'aperçois des départs de tirs dans les sous-bois. Les lueurs se déplacent vers la droite, ce qui me fait instantanément penser à des chars qui veulent atteindre le côté opposé du village. L'*Oberfeldwebel* Zwetti y est en position.

Derrière lui se trouve le *Panzer* de von Schiller. Je décide de contacter Zwetti par radio. À l'aide d'une fusée éclairante, je me rends compte qu'un T-34 est en train de progresser à moins de 50 mètres de mon camarade. À cause du vacarme des combats, il est impossible d'entendre les bruits des moteurs, et l'ennemi en a profité pour s'approcher du bourg. Zwetti parvient à mettre hors d'état de nuire le T-34, mais un autre apparaît déjà au milieu du village, juste à côté de von Schiller !

Souvent, les Russes avancent avec une telle précipitation qu'ils n'ont pas la possibilité de voir grand-chose, plus particulièrement de nuit. Des fantassins sont massés sur ce blindé, mais même eux ne se rendent compte de la situation que trop tard.

▼ Le Tiger codé 212, entre les mains du *Feldwebel* Herrmann, est dans une situation précaire, l'engin étant embourbé. À gauche du cliché se tient hilare le commandant de l'engin de dépannage, le *Leutnant* Ruwiedel. Coll. Carius





Schiller veut faire pivoter sa tourelle, mais la longue volée de son 88 heurte le char russe et le tube reste bloqué. Il doit reculer pour tirer ; de mon côté, j'ai peur de le toucher si j'engage le blindé soviétique à si courte portée. C'est l'une des pires situations dans lesquelles je me suis retrouvé !

Après que Zwetti a aligné trois nouveaux chars, « Ivan » ne demande pas son reste et se replie. Apparemment, les pertes subies par l'ennemi sont élevées. Nous restons toute la nuit en contact radio ; des voix russes sont présentes sur un canal voisin, ce qui signifie qu'ils ne se sont pas loin.

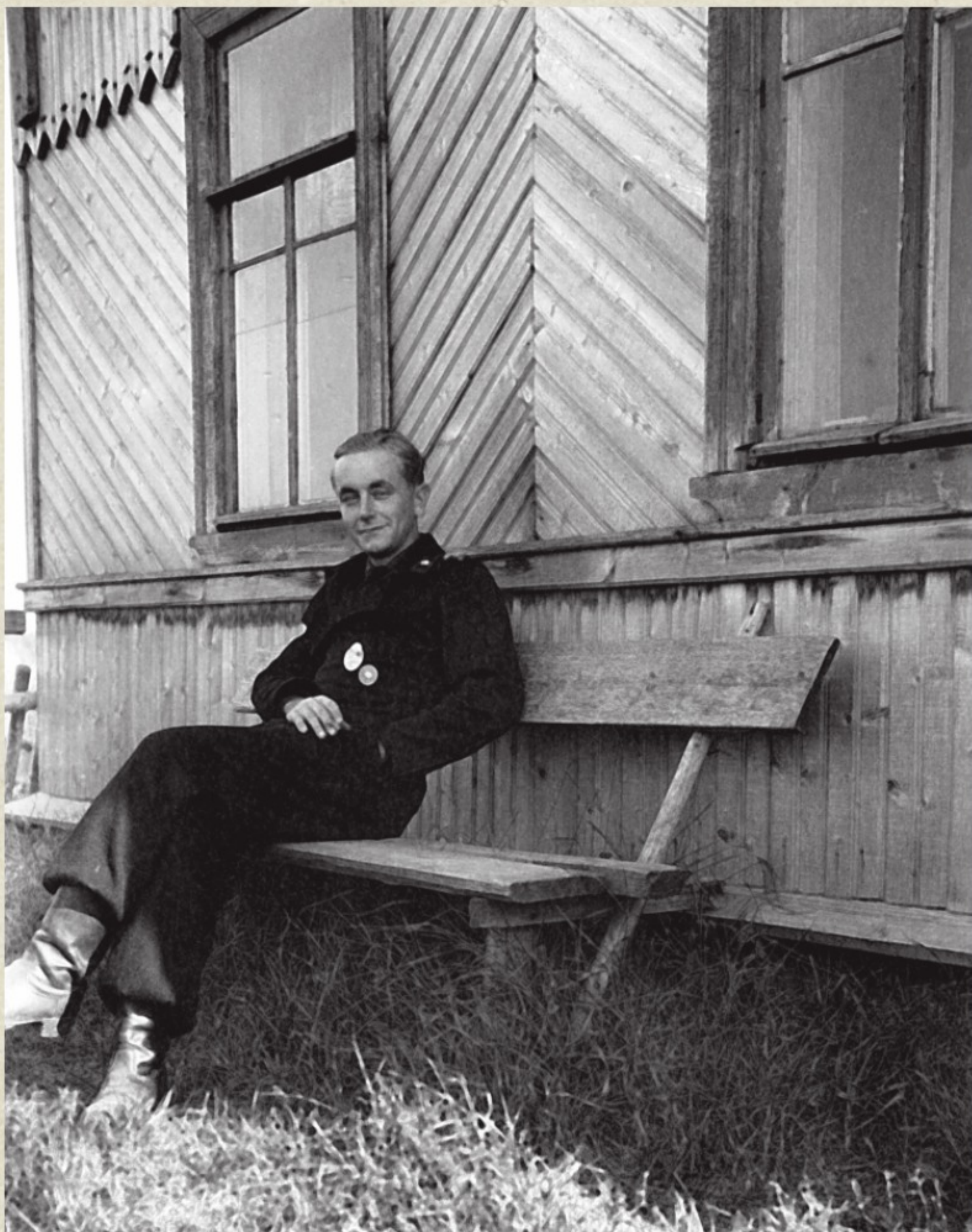
Au lever du jour, nos fantassins s'approchent du T-34 sans prendre de précautions. Le char est toujours collé à celui de von Schiller. Excepté un trou dans la caisse, il semble en excellent état. Mais dès que nos hommes tentent d'ouvrir la trappe de la tourelle, elle se renferme illico, en laissant échapper une grenade qui blesse gravement trois des nôtres !

Schiller allume l'ennemi à bout portant. Ce n'est qu'au bout du troisième tir que le chef de char russe évacue son engin ; il titube puis s'écroule, lourdement blessé. Les autres membres d'équipages sont morts. Nous évacuons le lieutenant soviétique au QG de la division, mais il ne pourra pas être interrogé, car il succombera à ses blessures en chemin.

Cet incident nous a démontré à quel point il nous faut être très attentifs. Ce Russe a transmis de nombreux détails sur notre dispositif à ses camarades. Il n'avait qu'à tourner doucement sa tourelle pour détruire le blindé de von Schiller à bout portant, mais il a préféré faire du renseignement. Je me souviens à quel point nous avons maudit l'entêtement de ce lieutenant soviétique après coup. De nos jours, j'ai changé d'avis à son sujet...

Le repli du Groupe d'Armées « Nord » est considérablement gêné par les manœuvres de débordement des Russes. La route est embouteillée par des unités se pressant les unes contre les autres, et c'est un effort énorme de tenter de la garder ouverte.

Pendant nos actions, nous avons souvent eu l'opportunité d'admirer l'extraordinaire discipline au combat de nos adversaires. Une fois, nous avons même repoussé un assaut qui semblait avoir été exécuté comme à l'entraînement. Les Russes avaient lancé une attaque à quelques kilomètres avec un régiment d'infanterie bien équipé et appuyé par des blindés. Ils se déplaçaient du nord vers le sud, en coupant notre itinéraire de repli. Nous nous sommes approchés d'eux depuis l'est, le long de leur flanc gauche. Fait rare dans une guerre, nous avons alors



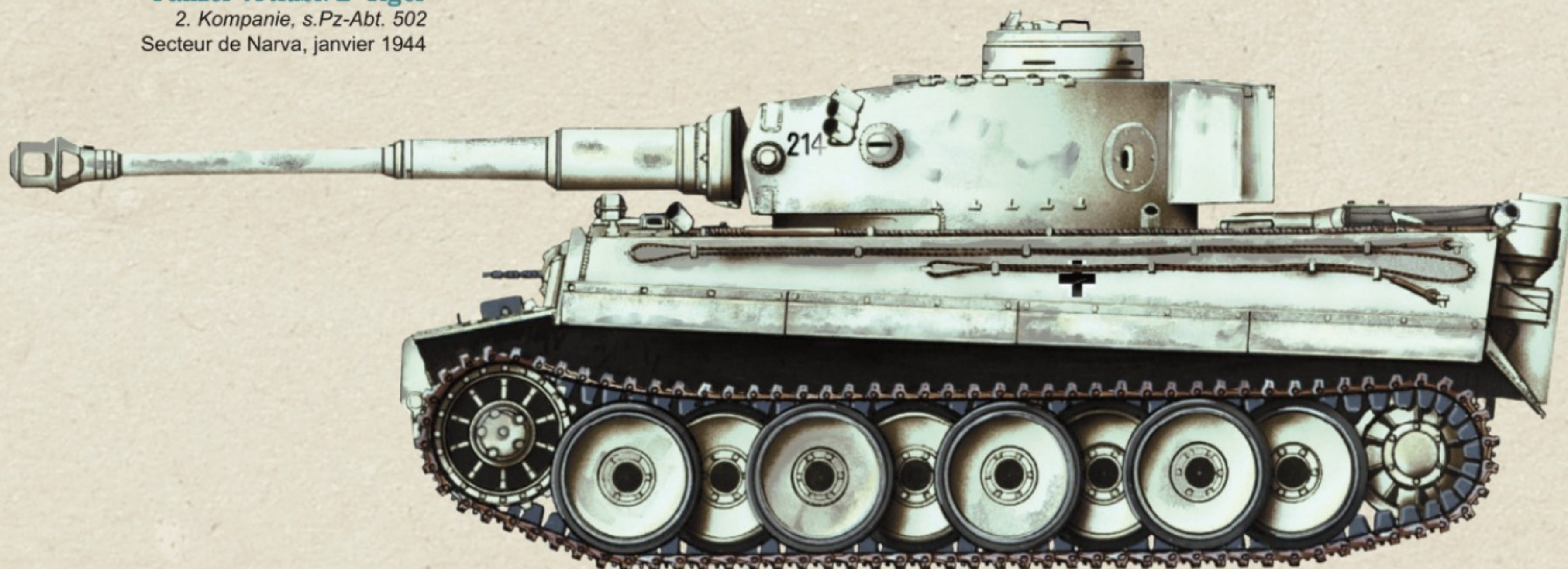
▲ Otto Carius prend la pose pour le photographe entre deux opérations. L'homme conserve son uniforme noir des *Panzer* et porte déjà plusieurs insignes côté coeur. Il n'a alors que tout juste 20 ans. Coll. Carius

assisté à un véritable spectacle. « Ivan » ne s'était pas flanc-gardé – comme il le fait souvent – et manœuvrait face à nous, comme s'il se trouvait sur un champ de manœuvres. Embossés à la lisière d'un village, nous avons aussitôt ouvert le feu.

Sur le coup, de nombreux chars ennemis s'embrasèrent. Mais ces pertes ne semblaient pas perturber l'infanterie soviétique qui continuait à progresser inexorablement. Pas un seul de ces hommes ne s'est replié ou n'a quitté le champ de bataille. Après trois ou quatre pas, ils se jetaient au sol, roulaient sur le côté, puis ils repartaient de l'avant !

Panzer VI Ausf. E Tiger

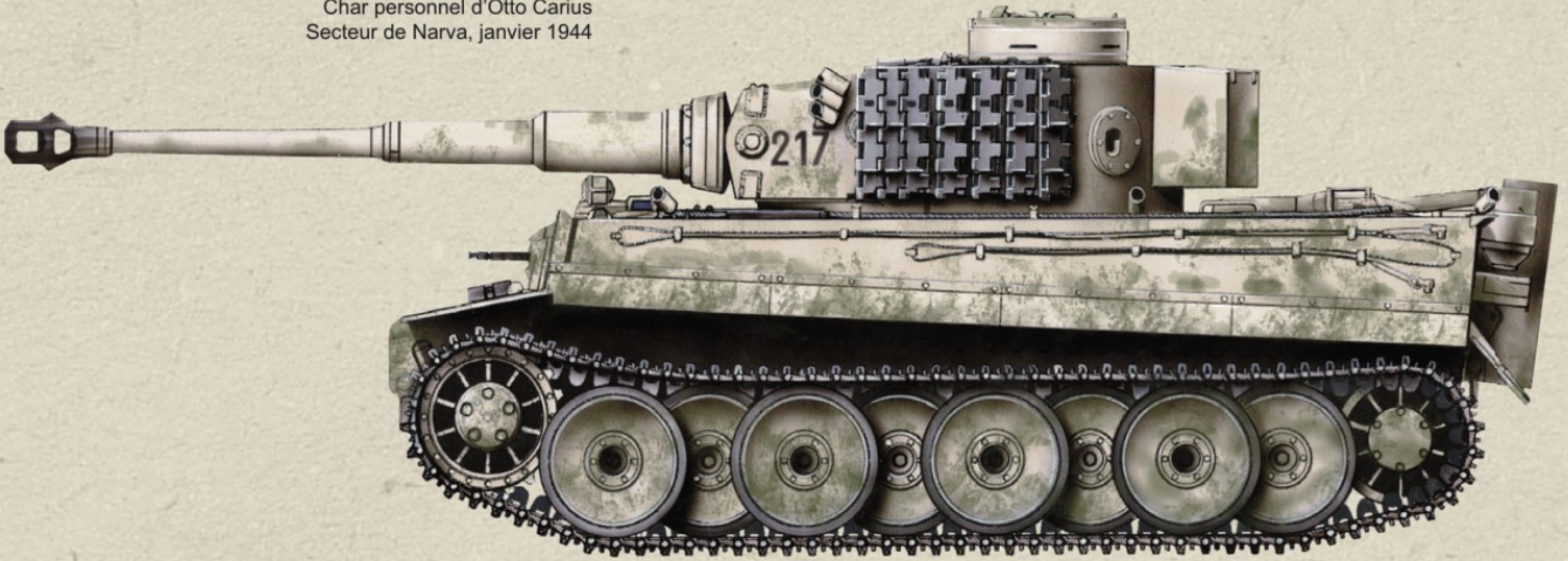
2. Kompanie, s.Pz-Abt. 502
Secteur de Narva, janvier 1944





Panzer VI Ausf. E Tiger

2. Kompanie, s.Pz-Abt. 502
Char personnel d'Otto Carius
Secteur de Narva, janvier 1944



Ils atteignent ainsi la *Rollbahn* sans appui blindé. À nous alors de nettoyer la route, encore une fois. Cette opération nous démontra à nouveau combien un entraînement sérieux était important et à quel point les pertes sont légères si chacun sait progresser selon les règles.

Juste après avoir dégagé la route, on nous demande déjà en urgence à l'arrière-garde. Ces allers-retours vont ainsi se prolonger jusqu'à l'arrivée sur les berges de la Narva. Une nuit, les Russes parviennent même à encercler un PC divisionnaire. Les repousser n'est pas trop compliqué, car l'ennemi ne déploie que des unités rapides : de l'infanterie portée sur des blindés légers. Au petit matin, le personnel du PC peut reprendre la route, le général étant le dernier à quitter la position à bord de mon *Panzer*.

Arrivés à Volossovo, nous sommes confrontés à une situation plus compliquée. Notre mission est de tenir à tout prix une position défensive en dehors du village d'Opole, jusqu'à ce qu'on nous autorise à l'évacuer. À cet instant, nous sommes sur la partie sud de la *Rollbahn*. Le village est à 100 mètres environ, de l'autre côté de la route. Au petit jour, l'ennemi est encore invisible et nos

troupes avancent normalement. Un bataillon d'infanterie couvre l'arrière de nos quatre Tiger. Comme beaucoup d'unités ne sont plus motorisées, le repli se passe tant bien que mal. Hormis quelques traînards, la *Rollbahn* est totalement vide dans l'après-midi. Soudain, le village en face de nous s'éveille.

Apercevant des silhouettes s'agiter près des maisons, nous sommes sur nos gardes, très attentifs. Encore une fois, la nuit s'annonce longue et agitée. Avec l'obscurité, le bataillon d'infanterie plie bagages et décroche progressivement. Sur-place, il ne reste plus que mes quatre Tiger. Heureusement, les Russes ne sont pas au courant de notre situation précaire. Peut-être qu'ils nous estiment trop forts pour attaquer. Par deux fois, ils essaient de déployer des canons antichars, mais nous ne les laissons pas tirer plus d'un seul obus. Les Soviétiques ne feront pas de troisième tentative...

Le commandant russe semble considérer que nous nous apprêtons à quitter notre position au petit matin et que de l'infanterie nous accompagne. Dans le cas contraire, il aurait probablement décidé d'attaquer nos chars avec des fantassins.

▼ Le Tiger d'Otto Carius n° 217 en action dans les environs de Narva, en janvier 1944. L'engin est recouvert d'un camouflage blanc uniforme mais a déjà subi de nombreux impacts, tous visibles sur l'avant de la caisse.





Peu avant minuit, des véhicules apparaissent à l'ouest. Juste à temps, nous les reconnaissons comme des amis. C'est un bataillon de fusiliers qui a loupé son rendez-vous, et qui a commencé sa progression sur la *Rollbahn* bien après les autres. J'apprendrai plus tard que le chef de ce bataillon se tenait dans le seul blindé, avançant en tête de la colonne, et qu'il était ivre mort. Mais pour l'instant, je vois surtout venir le désastre, horrifié...

L'unité entière se déplace à découvert, défilant sans méfiance en plein dans la ligne de mire des Russes ! Une terrible panique s'empare des hommes, quand les mortiers et les mitrailleuses adverses entament leur sinistre besogne. Beaucoup de soldats s'effondrent. Comme leur chef n'est pas en mesure de leur donner des ordres, ils cherchent à se réfugier sur la *Rollbahn*, au lieu de se jeter à couvert. Il n'y a plus aucune once de camaraderie parmi eux. « Chacun pour soi ». Les véhicules avancent sans se soucier des blessés allongés sur la route, nous offrant une vision d'horreur. Si le commandant de cette unité avait fait correctement son travail, au lieu de cuver son vin, tout cela aurait pu être évité.

Après les tirs russes, des opérateurs-radio et des chefs de char de mon unité se ruent sur la *Rollbahn*, afin d'essayer de sauver les plus gravement atteints. Nous nous occupons d'eux du mieux que nous le pouvons, les installant sur nos chars. Mais l'éclat de la lune nous pénalise. « Ivan » peut observer nos mouvements depuis les maisons, alors que, de notre côté, nous ne nous repérons que grâce aux lueurs des coups de départ. Notre position devient dangereuse. Je suis en contact toutes les quinze minutes avec le

▲ Durant la bataille de Narva, les Tiger de l'unité de Carius vont pouvoir développer tout leur potentiel : le champ de bataille est très ouvert et composé de plaines sur lesquelles les chars soviétiques vont devoir se lancer, sans aucun abri, face aux défenseurs allemands.

bataillon, mais aucun ordre ne nous est donné. Les Russes commencent à établir des barrages de mortiers à intervalles réguliers, sans s'approcher, pour le moment. Mais même ainsi, le risque est énorme.

Au cours de la matinée, le *Felwebel* Wesely me rapporte que son radiateur est percé. Un peu plus tard, un second char m'adresse un compte-rendu identique. Cela signifie que nous avons deux véhicules à tracter... avec nos deux *Panzer*. Nous ne pouvons pas nous permettre d'abandonner les Tiger, car en obtenir d'autres est quasiment impossible. Les équipages sont aussi très mal à l'aise à l'idée d'abandonner leur blindé, comme jadis les cavaliers avec leur monture.

Je prends contact avec le bataillon pour leur décrire ma situation. Après environ 20 minutes, l'ordre de repli tant attendu nous est donné. Nous accrochons les deux chars endommagés le mieux que nous pouvons puis nous les tractons sur deux kilomètres, jusqu'à un dépôt de nourriture de l'armée, qui est déjà en train de brûler.

Naturellement, nos soldats qui n'ont pas pu emporter davantage de victuailles avec eux, ne souhaitent pas que « Ivan » en profite. Des renseignements nous indiquent que les Russes ont déjà coupé la *Rollbahn* plus à l'ouest ; nous nous orientons vers le sud. Mais traverser s'avère vite impossible. Les flammes éclairent nos chars, les rendant bien trop visibles. Il nous faut aussi descendre et raccrocher les câbles de traction proprement.

Soudain ! Une énorme explosion fait trembler les environs. Nous sommes projetés à terre par la puissance du souffle, alors que la nourriture attendue depuis si longtemps vole dans tous les sens. L'explosion projette aussi des poutres



et des morceaux de bois, mais heureusement, personne n'est blessé !

Les pionniers ont incontestablement bien fait leur boulot. Mais le faire un peu plus tard ne nous aurait pas dérangés outre mesure ! L'opportunité – plutôt rare – de mourir en héros à cause d'une boîte de conserve ne nous enthousiasme pas plus que ça ; nous nous dépêchons donc de sortir de là. Grâce au gel, la route vers le sud est praticable.

Dans la grisaille du petit matin, je repère une Kübelwagen se dirigeant vers nous. La présence de notre commandant à son bord nous réjouit. Il n'a pas hésité un instant à venir à notre rencontre, même si aucun soldat allemand n'est visible aux alentours et que « Ivan » peut apparaître à tout moment. Le *Major* Jähde me gratifie d'une accolade, tout en me confessant qu'il ne comptait pas nous retrouver en vie. L'homme est content de voir que nous avons replié nos véhicules endommagés.

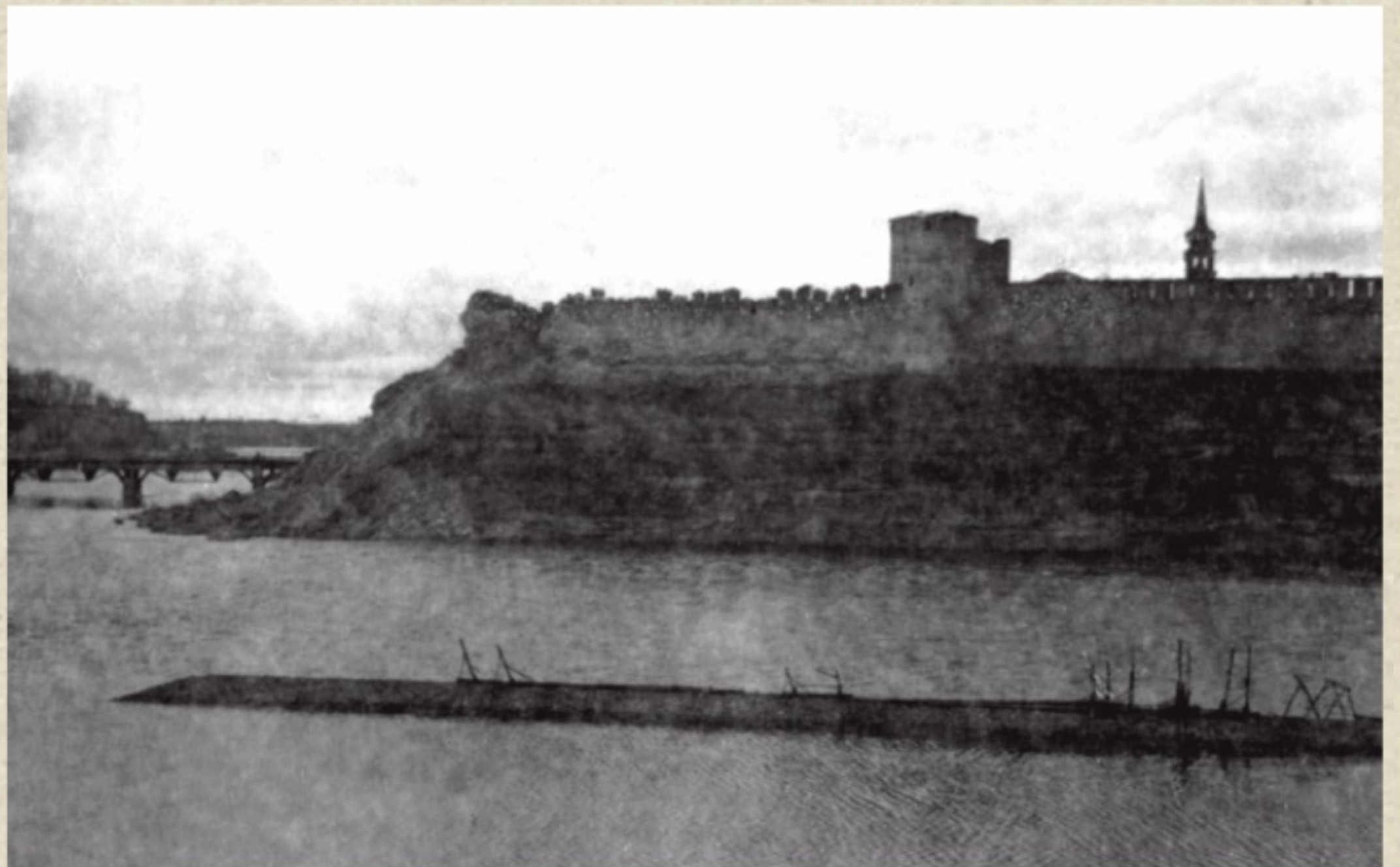
Malheureusement, dans le même temps, un incident a eu lieu avec les quelques fantassins que nous avons recueillis en chemin. Morts de fatigue et incapables de faire un pas de plus, ils s'étaient écroulés sur la plage arrière du char, près des grilles d'aération, d'où sort l'air chaud du moteur. S'étant endormis, ils ont absorbé de grandes quantités de monoxyde de carbone, car l'air évacué contient aussi des gaz d'échappement. Malgré nos soins immédiats, trois d'entre eux ne pourront être réanimés...

Le carrefour de Volossovo doit être tenu à n'importe quel prix, afin de garantir le repli de tous les éléments vers Narva. L'*Oberst* Wengler y a installé une position d'arrêt sur une élévation, à l'est de Volossovo, avec ses hommes. Le reste de notre bataillon est disséminé parmi ses lignes, en plus de toutes les unités antichars.

Mais traverser Volossovo facilement n'est pas au programme. Le *Major* Jähde nous explique que nous devons contourner un large marécage. Pour ce faire, il faut se diriger à nouveau vers le nord. Il ajoute que, de leur côté, les Russes ont déjà atteint la *Rollbahn* juste avant Volossovo. Encore une situation inextricable !

Nous devons commencer par nous frayer un chemin vers l'ouest. Cela semble impossible de jour, nous attendons donc la nuit. Avant de démarrer, le *Major* Jähde se gratifie d'une vigoureuse lampée d'alcool et se place aux pieds de mon chargeur. Que pourrait-il faire de toute façon, à part croiser les doigts ?

Afin d'optimiser la puissance de feu des deux véhicules tractés, leurs tourelles sont orientées à 6 heures, vers l'arrière. À ces équipages de nous couvrir. Nous sommes à peu près sur la route, marchant vers l'ouest, quand un projectile antichar s'écrase sur l'arrière de ma tourelle. Le *Panzer* pris en remorque derrière moi parvient à museler la pièce ennemie avec un obus de 88. Malgré cela, nous voici contraints de quitter notre Tiger, car les Russes ont réussi à briser le câble de traction ; heureusement, l'opération se déroule bien. Seuls trois kilomètres nous séparent de la prochaine ligne. Bien sûr, les Russes des deux côtés de la *Rollbahn* n'ont qu'une envie : nous anéantir. Certains vont même jusqu'à essayer de sauter sur nos *Panzer*, sans réussite... car auquel cas nos grenades résolvent le problème. Les jurons ou bien l'audace de mon pilote, Köstler, parviennent à tenir « Ivan » à distance. Peu après avoir atteint notre objectif, les *Pak* nous tirent dessus. Nos camarades nous confondent avec l'ennemi ! Il faut que nous répliquions pour avoir la paix. Le canonier d'en face aurait probablement dit qu'il aurait fallu nous identifier grâce à des fusées éclairantes. Bien sûr, nous l'avons fait : mais dans une retraite, comment reconnaître nos fusées de celles de l'ennemi ?



▲ Ci-dessus : La forteresse d'Ivangorod, située sur la rive droite de la Narva ; le cliché permet d'apercevoir un pont et surtout de se rendre compte de la largeur du fleuve.

▲▲ Au milieu : Des fantassins en tenues hivernales progressent à côté d'un T-34 détruit. Au vu de l'état du blindé et de la tourelle, il semblerait que les munitions ont pris feu pour finalement exploser à l'intérieur, projetant la tourelle sur le côté. ©ECPAD/1944/Photographe inconnu

▲▲▲ En haut : La Narva est un fleuve impétueux (mesurant plus de 77 kilomètres) sur lequel peu de ponts sont jetés. Parmi eux, très peu sont adaptés au poids des Tiger, ce qui est un obstacle majeur pour les blindés de Carius. Ici, un soldat de la « Nordland » se prépare à faire sauter un des derniers ponts afin de freiner la progression soviétique.



À Volossovo, nous retrouvons le reste de notre compagnie. Un gros contingent s'occupe de la défense. Les soldats de l'*Oberst* Wengler sont déjà en train de construire une ligne défensive jusqu'à l'ouest de la route qui mène à Narva. Je dois leur prêter main-forte, avec mes quatre chars. Le reste du bataillon est reparti vers la gare, où toutes les armes lourdes sont en train d'être chargées sur des wagons pour éviter d'autres pertes. Plus tard, l'appui des batteries d'artillerie super-lourdes nous sera très utile. L'*Oberst* est responsable de la défense de Volossovo. En honneur de ses soldats, le village sera renommé « Wenglerovo ». Wengler est un exemple de meneur d'hommes. Réserviste et directeur de banque avant la guerre, sa personnalité inspire à ses hommes une confiance inégalée. Ils traverseraient l'enfer pour lui. Son sang-froid est admirable, une caractéristique essentielle dans des situations dangereuses. Je me souviens encore d'un briefing, dans une petite maison en bois, à environ cent mètres derrière la ligne de front, avec les Russes nous



▲ Ci-dessus : Ce Tiger arborant un camouflage hivernal fait partie de la *schwere Panzer-Abteilung* 502. Cette dernière ne dispose au 21 janvier 1944 que de presque la moitié de ses Tiger (22 sur 41) opérationnels, et ce nombre ne cessera de se réduire tout au long de la bataille.

▲▲ En haut : Un T-34 détruit parmi tant d'autres... Carius s'adjugera de nombreuses victoires durant la bataille de Narva. Certaines sources estiment à plusieurs centaines le nombre de blindés soviétiques perdus dans ce secteur alors que les Allemands peinent à aligner des blindés. ©ECPAD/1944/Photographe inconnu

tirant dessus depuis trois directions. Wenger nous expliquait la situation quand un éclat de mortier brisa la fenêtre, blessant un officier au bras ; l'homme se jeta sous la table, mais notre *Oberst*, le regardant avec nonchalance, s'adressa à nous tous : « **Messieurs, gardons notre sang-froid. Restons concentrés sur notre sujet, afin d'être de retour le plus vite possible à nos postes.** » Cela nous a donné confiance. Seul un chef ayant un grand contrôle de soi peut tout exiger de ses soldats.

À Volossovo, nous tombons pour la première fois sur des membres du *III. SS-Panzer-Korps*. Leur plus grand fait d'armes est d'avoir tenu la position de Narva. Je ne peux pas cacher le fait que les rencontrer est un grand honneur pour nous. Ils nous ont toujours fait envie avec leurs équipements flambants neufs. Nous sommes agréablement surpris. Leur attitude désinvolte nous inspire, mais leur façon injuste de traiter hommes et matériels est révoltante. Engager les *Waffen-SS* à un endroit équivalait à une victoire, mais les pertes étaient si grandes que les unités devaient souvent être renvoyées à l'arrière pour être reconstituées et réorganisées. C'est quelque chose que nous ne pouvions pas nous permettre : nous devons gérer adéquatement nos hommes et notre matériel. Mon but a toujours été d'assurer le plus grand succès avec le moins de pertes possible.

Les Russes ont ensuite commencé à exercer une forte pression avec toutes leurs forces disponibles contre « Wenglerovo ». C'est donc avec soulagement que l'ordre de repli est accueilli par tous. Grâce à leurs forces motorisées, les SS couvrent la retraite. Nos wagons spéciaux nous attendent à la gare. Nous mettons alors plein gaz vers l'ouest, à travers Narva. Pendant le chargement de nos chars, une mauvaise nouvelle nous parvient : le commandant de la *1. Kompanie*, l'*Oberleutnant* Diels, a trouvé la mort. Un blindé russe a pris la *Rollbahn* sous son feu et un morceau de shrapnel l'a touché au cœur alors qu'il était dans sa *Kübelwagen*.

TENIR LE FRONT À NARVA

Afin de rendre l'opération suivante compréhensible, je me dois d'expliquer la structure défensive des positions le long de la Narva, au point où elles sont connues par l'état-major du bataillon, le 24 février 1944.

Le fleuve en lui-même est une position défensive. Si on le remonte, il coule sur une dizaine de kilomètres vers le sud-est depuis son embouchure du golfe de Finlande. Il traverse Riigi et Siivertsi puis passe par la ville de Narva avant d'obliquer vers le sud. Après un ou deux kilomètres, il coule vers l'ouest. Ce bras – dans lequel la Narva glisse sur dix kilomètres de l'est vers l'ouest – est très important pour ce qui suit. En suivant cette partie du cours d'eau, on atteint le coin nord-est du lac Peïpous, après environ 45 kilomètres en direction du sud – sud-est.

À notre départ de Riigi, le front courait depuis la baie de Narva – depuis Hungerburg [4] pour être précis – le long de la rive ouest du fleuve. Il partait de Riigi jusqu'à Narva. Il passait ensuite sur la rive est, où la tête de pont avait été formée en face de la ville. La ligne de contact rencontrait à nouveau la Narva au niveau de son coude. Au début, il était prévu de continuer la défense sur la rive est. Mais comme souvent, les Russes ont rendu obsolètes ces planifications.

La voie de chemin de fer Narva-Vaivara-Rakvere se déploie parallèlement à l'axe est-ouest de la Narva, à environ 8 kilomètres vers le nord. 800 mètres plus loin se trouve la *Rollbahn*. De là, il faut encore faire 5 ou 6 kilomètres supplémentaires pour atteindre la côte balte. La zone entre le fleuve et la *Rollbahn* est entièrement marécageuse ; la voie de chemin de fer est établie sur un remblai. Problème : les unités d'infanterie supposées occuper l'axe est-ouest, afin de former la tête de pont prévue au sud, ne sont pas arrivées à temps.

On aurait pu penser que les Soviétiques n'étaient pas encore trop avancés dans cette zone. À cause de la nature même du terrain, certains considéraient qu'il leur avait été impossible de s'établir au nord du fleuve. Ce point de vue était partagé au sein du haut commandement : les marigots empêcheraient l'ennemi de jeter son dispositif. Mais bien sûr, lorsque nos hommes ont voulu occuper leurs emplacements, ils ont fait une bien désagréable découverte : comme il fallait s'y attendre, « Ivan » s'était solidement installé entre la rive nord du fleuve et la *Rollbahn*. Une tête de pont y avait été aménagée, à partir de laquelle il menaçait nos troupes à Narva. Et nos unités étaient trop faibles pour le repousser sur la rive sud du fleuve.

En conséquence, notre ligne de front prit alors un tracé assez étrange. Elle courait vers le nord depuis la voie de chemin de fer, parsemée de redoutes. À peu près au milieu de cette portion, elle s'infiltrait dans la tête de pont ennemi des deux côtés d'une piste. Elle avait la forme d'une botte. Le secteur nord du terrain occupé par les Russes était lui-même coupé en deux, le « sac est » et le « sac ouest ». Ce terme de « sac » était fréquemment utilisé dans les rapports de la *Wehrmacht*.

La piste sortant de la botte au nord traversait le village de Lembitu, juste après la voie de chemin de fer. Après environ 800 mètres, elle atteignait une élévation de terrain qui surplombait une petite plaine. Au-delà, la piste rejoignait la *Rollbahn* principale. Une autre coupait la piste à Lembitu.

Elle débouchait de l'ouest, parallèle à la voie de chemin de fer, et se perdait derrière une ferme à la lisière du village. Depuis ce bâtiment, la voie arrivait à la diagonale du quai de chemin de fer et elle atteignait un second passage à niveau à environ 130 mètres plus loin. Sur la



▲ Les deux photos ci-dessus : Les « vieilles pierres » sont l'occasion de réaliser des clichés particuliers, et surtout posés dans l'attente des soviétiques. Les ponts seront au cœur de la bataille et il y a fort à parier que celui qui figure sur ces deux photographies est déjà amplement miné.

section menant de la ferme à ce passage se trouvaient deux autres maisons à équidistance.

J'ai voulu préparer mon récit avec cette description détaillée du terrain afin que le lecteur puisse se faire une idée de nos opérations dans la zone.

À notre retour de Riigi, je me rends immédiatement au PC du bataillon afin de faire mon rapport. Le commandant me charge de relever notre chef de compagnie à Lembitu, le jour même. L'homme n'est pas au meilleur de sa forme.

Notre compagnie est ventilée entre tous les régiments d'infanterie. Le chef de compagnie doit se placer à Lembitu avec deux Tiger ; quatre autres se trouvent dans le « sac ouest ». Grâce à une Kübelwagen, je me dirige rapidement vers Lembitu. En conduisant sur la route depuis « Kinderheim » – nom donné à l'élévation de terrain au nord du village – je remarque que la ligne de front s'embrase un peu partout. Très heureux de me voir arriver, le commandant disparaît aussitôt avec ma voiture tout-terrain !

Le *Feldwebel* Kerscher se tient dans le second *Panzer* ; il fait office de *Bordführer* [5]. Nous nous sommes toujours bien entendus. Sa présence à mes côtés me rassure. Mes camarades m'expliquent la situation : selon eux, les Russes, qui sont positionnés à l'arrière du quai de chemin de fer, commenceraient à s'y installer en masse. Le quai est si élevé qu'on peut facilement y creuser des tunnels... faisant office de bunkers.

[4] NdT : Aujourd'hui Narva-Jõesuu.

[5] Chef de char.



◀ Portant une chapka qui n'a rien d'un effet vestimentaire officiel, ce tankiste allemand est en fait aux commandes d'un Marder III de la *Panzer-Grenadier-Division* « *Feldherrnhalle* ». C'est cette division que Carius va côtoyer à Narva et qui va devoir tenir un front de plus en plus étendu.
©ECPAD/1944/Photographe inconnu

[6] NdT - Une compagnie à plein effectif compte 4 officiers, 26 sous-officiers et 160 militaires du rang.

▼ Les deux photographies ci-dessous : La bataille de Narva est aussi celle des SS européens puisque de nombreuses nationalités se battent contre les Soviétiques. Sur le cliché du bas se tient un *SS-Untersturmführer* danois de la *11. SS-Panzer-Grenadier-Division* « *Nordland* »... mais à ses côtés se battront aussi des volontaires estoniens, suédois ou même norvégiens.

Nos hommes sont dans la ferme, ainsi que les deux bâtiments situés entre elle et le passage à niveau « russe ». Quant aux Tiger, ils sont postés derrière la ferme. La nuit, deux sentinelles gardent le contact entre les « redoutes ». C'est ce système, plutôt qu'une tranchée, qui a été choisi par le chef de régiment, car, anticipant que le front bougera d'ici peu, il veut un dispositif mobile et souple. Son PC est localisé sur le versant du « *Kinderheim* ». Cette élévation est si abrupte sur son versant oriental qu'il a fallu creuser à l'intérieur, ce qui offre une protection non négligeable.

Après la première nuit, je parviens à un accord avec le commandant des fantassins : nous les protégerons de jour, et ses hommes veilleront sur nous la nuit. Mes soldats ont aussi besoin de quelques heures de repos, tant que c'est possible.

Je fais tirer un câble téléphonique depuis la ferme vers la maison, à l'est de la route traversant le village. Je peux ainsi facilement savoir où se déroule l'action. Le premier soir, personne parmi mes hommes ne se repose, car je veux qu'on prenne le temps d'examiner les positions à tenir, ce qui n'est possible qu'à la faveur de l'obscurité. Les fantassins affichent une mine surprise quand je leur demande de me présenter leurs emplacements. Apparemment, je suis le premier à le faire ; au moins, aurai-je les idées claires à ce sujet. Comment pourrions-nous aider ces soldats sans arpenter et reconnaître le terrain ? Comment collaborer efficacement sans connaissance mutuelle ? Pour nous, tankistes, la guerre de position n'est pas notre tasse de thé. Nous ne sommes pas destinés à faire figure de grosses cibles à l'arrêt, dans des champs. Notre but est d'attaquer et de contre-attaquer, de pratiquer la guerre de mouvement. Mais ces pauvres gars ne peuvent tenir leurs positions que grâce à nos chars, alors autant mettre toutes les chances de notre côté, et du leur !

Je décide de partir vers la maison la plus proche, qui se trouve à environ 70 mètres, avec les deux sentinelles. De nuit, les petits arbres et la végétation disséminés entre nous et le quai de chemin de fer faisant écran, les Russes n'ont aucune vue sur nos positions.

La redoute est occupée par une compagnie d'infanterie, comme la ferme. Il ne faut cependant pas se leurrer



quant à ce terme de « compagnie » : en vérité, il y a entre 25 et 30 fantassins [6]. Cet effectif « impressionnant » n'a été rendu possible que grâce à des renforts venus d'Allemagne, il y a peu. Des recrues sans aucune expérience du front se tiennent devant moi, mais elles sont étonnamment volontaires et ont soif d'action. Je reprends la route avec les deux sentinelles jusqu'à la prochaine redoute, qui se trouve à seulement une quarantaine de mètres du quai de chemin de fer. Notre flanc droit est totalement à découvert, mais les Russes semblent occupés à autre chose.



De temps en temps, un tir part de chez eux et nous force à nous jeter dans la boue. « Ivan » veut probablement montrer qu'il est présent. Le point le plus avancé de la redoute est à quelques mètres de l'ennemi. En général, cette partie du front est calme. Parfois, un obus venant de chez nous passe au-dessus de nos têtes pour aller s'écraser derrière la voie ferrée.

Parfois, nous entendons les Russes s'interpeller, ainsi que des bruits de travaux, qui nous font penser à de la construction. Ils doivent fortifier leurs positions – comme nous – et renforcer leurs routes, afin d'amener du matériel lourd.

La compagnie suivante se trouve à 150 ou 200 mètres à la lisière qui court entre le quai et la *Rollbahn*. Elle a donc la plus grande portion du « front » à couvrir. Nous nous rendons ensuite au prochain point, tenu par des hommes de la *Panzer-Grenadier-Division* « *Feldherrnhalle* » ; c'est là que, cachée dans les bois, commence une véritable ligne de front. Cette dernière longe le quai de chemin de fer et se dirige vers l'est. Les Russes ont, de leur côté, établi leurs avant-postes à la lisière se trouvant à 200 mètres au sud.

Aucun soldat n'est désireux d'avoir un terrain plat et découvert dans son dos. Impossible d'amener des renforts sans que l'ennemi ne soit au courant. Or notre infanterie est précisément dans cette situation, ce qui justifie pleinement notre présence. Si les Russes avaient l'idée folle d'attaquer plus au nord, alors nos camarades ne seraient pas en mesure de les stopper sans un appui blindé.

Nos hommes mettent du cœur à l'ouvrage, transformant les redoutes en bunkers. Les fondations sont renforcées grâce à des troncs, on creuse des meurtrières, et un brasero apporte un peu de réconfort et de chaleur aux gardes. En comparaison, notre situation dans les *Panzer* est plutôt mauvaise, surtout en hiver et peu importe où l'on se trouve. Nous aurions tellement été heureux d'avoir un tout petit peu de chaleur dans le char. En hiver, c'est comme s'asseoir dans une glacière.

Afin de nous réchauffer, de temps en temps, on utilise une grosse lampe à pétrole. Pendant l'entraînement,



▲ La « *Feldherrnhalle* » dispose de nombreux véhicules automoteurs au moment de la bataille de Narva, comme cet obusier Wespe. L'artillerie manquera cruellement aux défenseurs allemands comme le regrette souvent Carius dans son ouvrage. ©ECPAD/1944/Photographe inconnu

▼ Les Soviétiques vont vite devenir les spécialistes dans la création de chasseurs de chars à silhouette basse, et Carius va plusieurs fois se frotter aux SU-85, SU-100 et même SU-122, tous très dangereux pour les Tiger.

on nous a toujours interdit de fumer à bord de notre machine. Et maintenant, nous sommes là, dans le char, avec une lampe à pétrole fonctionnant à plein rendement, juste en face de l'ennemi ! Heureusement, aucun accident malheureux ne s'est produit à cause de cette entorse au règlement. Mais il y a parfois des effets secondaires, comme, par exemple, quand nous nous sommes tous assoupis alors que la lampe fumait comme une vieille locomotive... Au réveil, nous avions l'air de ramoneurs de cheminée. À cause de la suie, l'intérieur de notre Tiger n'était plus tout à fait blanc et l'air était de mauvaise qualité. Aujourd'hui encore, je me demande comment personne ne s'est empoisonné à cause de la fumée. Notre devise était alors : « Personne n'est jamais mort de puanteur, mais beaucoup ont péri à cause du gel. »

Même les rations embarquées dans le char sentent l'essence. Les gens finissent par s'y habituer. Cette odeur de vieille huile et de carburant – « l'odeur du char » – nous est même devenue agréable au fil du temps.





▲ Afin de dissimuler les blindés allemands aux yeux des observateurs soviétiques mais aussi des chasseurs-bombardiers, les Allemands n'hésitent pas à camoufler abondamment leurs Tiger, comme ici le n° 231 de la *schwere Panzer-Abteilung* 502 à Tschernovo. Coll. Carius

Dans la grisaille du petit matin, un jeune soldat se jette sur mon véhicule. Ses camarades ont aperçu les Russes mettre en batterie un canon antichar sur le quai de chemin de fer. Bien sûr, je promets tout de suite que nous allons le neutraliser. C'est impératif : il faut montrer à nos amis que nous sommes dignes de leur confiance.

Deux Tiger s'avancent vers la seconde redoute, tubes pointés vers le quai de chemin de fer. La pièce russe, admirablement camouflée, est presque impossible à repérer. Seul son frein de bouche est visible. « Ivan » commet une erreur en ne tirant pas le premier. Après quelques obus, le canon pointe vers le ciel, comme une pièce de DCA.

Même si nous étions à une cinquantaine de mètres de l'adversaire, un seul obus de 88 n'a pas suffi, car « Ivan » avait très adroitement embossé et fortifié son canon en utilisant le quai. Il a donc été nécessaire d'attaquer le remblai en premier. Les Russes ont l'avantage tactique sur nous, c'est certain.

Derrière le remblai de chemin de fer se trouvent quelques rangées de sapins. Les Soviétiques y ont déployé des tireurs d'élite, permettant de contrôler la totalité du terrain. Au-delà, une grande plaine est visible à travers les arbres, qui se termine avec des sous-bois marécageux. La végétation s'arrête au passage à niveau. Les Russes ont reculé leur ligne de défense après cet endroit, car le remblai est plus bas vers l'est et il n'offre que peu de couverture.

Après notre petite « excursion matinale », nous retournons à la ferme. À cet instant, nous ne nous doutons pas que nous allons devoir continuer cette tâche monotone qu'est le soutien à l'infanterie pendant des semaines. Les moteurs sont à peine coupés qu'une Kübelwagen approche à toute vitesse depuis le « Kinderheim ». « Ivan », qui a une vue imprenable sur toute la route, repère le véhicule léger et commence instantanément à nous « marmiter » copieusement au mortier.

Heureusement, la Kübel s'en sort. Le « vieux Biermann », un sous-officier de carrière, s'en extirpe. L'homme gère le ravitaillement des postes avancés et il se sent obligé de nous ramener des rations, même dans les cas les plus extrêmes. Nous pouvons enfin bénéficier d'un repas. Je l'accueille chaleureusement : « **Tu as risqué ta vie pour cette bouffe pleine de grumeaux ! Es-tu devenu fou ?** » Biermann me répond laconiquement : « **N'oublie pas que**



► Un Tiger dans la boue ! Les conditions météorologiques lors de la bataille de Narva sont catastrophiques et à un redoux succède une période de neige. Le terrain est composé de fondrières et ces SS ont bien du mal à progresser malgré l'appui des Tiger devant eux.



je veux aussi ma bouffe chaude et mon café. Mais ici vous n'avez rien, alors comment profiter de notre repas ? »

Ce ne sont pas des mots en l'air. Biermann parle avec son cœur. Quand les balles sifflent, chacun parle honnêtement. C'est ce sens de la camaraderie désintéressée et l'implication de chacun qui ne nous fera jamais oublier toutes ces dures années au front. Même aujourd'hui cela nous lie toujours. C'est seulement quand tout le monde a montré son vrai visage – pas son uniforme ou son masque – qu'on connaît chacun d'entre nous.

Enfin, une guerre n'est pas vraiment nécessaire pour apprendre à connaître quelqu'un. Mais connaître la camaraderie, ce lien partagé avec d'autres sans avoir une pensée pour soi-même, m'a toujours convaincu que le temps passé au front n'était pas vain. Cela nous a même aidés dans nos vies personnelles. D'expérience, je sais que les personnes qui se plaignent de leur temps à l'armée

▼▼ En bas : L'automoteur SU-152 est pour sa part un véritable danger pour les blindés allemands, quelque soit leur blindage. Ces mastodontes soviétiques seront la hantise des tankistes allemands. ©ECPAD/1943/ Photographe inconnu

▼ Ci-dessous : Les orgues de Staline sont des véhicules d'artillerie très craints par les soldats allemands. Carius lui-même sera bombardé à plusieurs reprises par ces engins, mais restera à l'abri de son Tiger.



et d'années « volées » étaient en fait des camarades peu fiables et des égoïstes.

Bien sûr, le « vieux Biermann » était seulement « vieux » pour nous. Il était probablement au milieu de la trentaine. Père de famille et ancien membre des sociaux-démocrates, il se vantait encore d'y appartenir. Il n'a jamais caché ses opinions politiques, mais cela ne l'a pas empêché de devenir sous-officier. C'était un soldat hors pair. Aucun d'entre nous n'a jamais demandé à personne sa carte d'adhésion au Parti ! Personne, à part le sergent qui a la charge des papiers de chacun, ne savait qui appartenait à quel parti.

Peu importe qu'un soldat vienne de Saxe ou du Palatinat, de Berlin ou d'Autriche ! Ce qui compte, c'est qu'il fasse son devoir pour le groupe et que chacun puisse compter sur lui. Pour l'ennemi, tout le monde est identique ; les Russes ne faisaient pas de distinction. Mais d'un autre côté, celui qui nous laisse tomber au front et qui refuse de faire sa part est irrémédiablement mis au ban du groupe par ses camarades. Se faire accepter à nouveau est alors une vraie gageure.

C'est avec Biermann que j'appréciais le plus de parler de nos options après la guerre. Parfois, nous parlions de la défaite. Chacun a ses lubies. La vie après la guerre serait si sympathique si chacun respectait son prochain, comme nous le faisons dans la compagnie, peu importe l'appartenance politique, la religion ou le métier. L'essentiel était que chacun fasse son boulot du mieux possible.

À l'époque, nous pensions que de tels idéaux n'étaient applicables qu'en démocratie. Mais nous avions des doutes sur l'existence de cette éventualité dans le monde. Plus tard, la réalité montra combien nos doutes étaient justifiés. Le « vieux Biermann » aimait claironner une chose : « Celui qui s'assied à table doit s'empiffrer. Et s'il est le seul à le faire, alors tous les autres peuvent quand même être satisfaits. » Il n'a sûrement jamais dit quelque chose d'aussi véridique.





Mais repartons au front, sur la Narva. Curieusement, « Ivan » est toujours calme. C'est seulement 15 minutes après le démarrage de nos moteurs qu'il commence à nous bombarder. Il pense sûrement que nous voulons partir pour lui coller une raclée. Dès que nous entendons les premiers « bam... bam... bam... » signalant les coups de départ, nous verrouillons nos trappes. Quelques secondes plus tard, les obus de mortiers tombent tout autour de nous. Comme les détonateurs sont sensibles, ils ne pénètrent pas le sol gelé. Les projectiles laissent simplement des marques noirâtres dans la neige après leur impact. Plus tard, avec les mortiers de 150, les choses deviendront nettement moins sympathiques. Les jours suivants sont dédiés au repos, malgré le froid ambiant. Dans une vie confortable

[7] NdT : Poudre insecticide contre les poux, très utilisée à partir des années 1930.

de civil, les gens auraient du mal à imaginer à quel point nous nous sommes habitués au froid permanent. Malgré le temps, nous retirons nos habits deux fois par jour afin de nous épouiller. Nous regrettons amèrement l'absence de DDT [7] ! Nos sous-vêtements ne sont quasiment jamais changés : chacun sait que nos « locataires » sont plus à l'aise dans du linge propre. Nos sous-vêtements sont tellement sales, que même la vermine ne s'y réfugie pas. C'est quand on en arrive là qu'il faut songer à les nettoyer...

Mais l'eau est une denrée rare, et se laver et se raser n'ont jamais été en haut de la liste de nos priorités. Bien sûr, les quelques puits des alentours sont gelés. Les fantassins sont dans le même cas que nous. Mais ils savent prendre soin d'eux, y compris dans les pires situations. Quand des boulettes de viande en sauce arrivent avec les rations, à la nuit tombée, on les mange directement avec les

maines. Notre peau réapparaît alors, sous la saie et la saleté.

Un soir, on retourne à la lisière orientale du village. Là, dans une maison, se trouve un bunker souterrain. Même sans poêle, nous pouvons dormir « au chaud », emmitouflés dans nos vêtements d'hiver. De toute façon, notre état d'épuisement est tel que le froid ne nous fait plus rien. À minuit, le camion avec les munitions et l'essence arrive. Il faut décharger.

Pendant la journée, la nourriture est avalée par dépit. Souvent, je ne mange pas, et mon équipage doit me forcer à ingérer quelque chose. On ne me laisse tout simplement pas allumer une cigarette si je n'ai pas fini mon pain. Mon tireur, l'*Unteroffizier* Heinz Kramer, s'occupe de cette tâche avec détermination ; il est impitoyable. Il faut préciser que malgré les circonstances, nous sommes bien nourris. Le sergent responsable de notre mess, l'*Unteroffizier* Pseidl – qui occupe aussi *de facto* le poste de barbier – est originaire de Vienne. Il ne ménage pas ses efforts pour nous nourrir, même s'il aurait préféré être dans un char. La plupart du temps, il évite de nous servir du « ragoût », utilisant le plus possible des légumes et des boulettes.

Les hommes qui amènent au front les rations, le carburant et les munitions méritent des éloges. Leur mission est l'une des plus compliquées et des plus importantes. Ces soldats doivent nous trouver près de la ligne de contact et surtout arriver jusqu'à nous en un seul morceau. Ils se déplacent toujours de nuit, sans lumière et souvent sur des routes qu'ils ne connaissent pas, défigurées chaque jour par de nouveaux cratères de bombes ou d'obus. Aucune de nos missions au front n'est aussi difficile que la leur ; au moins, nous, nous avons le temps d'explorer et de quadriller le terrain. Eux doivent toujours s'attendre à des surprises, et faire preuve de solides capacités d'adaptation et d'initiative. Malgré toutes les difficultés, nous avons toujours été approvisionnés.

▲ Les T-34 ne sont pas de taille à affronter le Tiger en duel. C'est pourquoi la tactique soviétique est de concentrer les blindés pour déborder les Tiger, qui sont alors dépassés et réduits un à un.

► Les ponts sont essentiels à l'avancée allemande au même titre que la fameuse Rollbahn qui permet l'arrivée rapide de ravitaillement au front. Cependant, sa taille est aussi un inconvénient puisqu'il n'est pas rare que des embuscades y soient tendues par les partisans.





Notre « base nocturne » nous plaît assez bien. Les fantassins sont rassurés par la ligne de téléphone de campagne que nous avons tiré depuis chez eux. Peu avant le lever du jour, quelqu'un viendra certainement se jeter sur nous pour nous raconter ce que « Ivan » a encore bricolé, la nuit dernière, derrière le remblai ferroviaire.

Parfois, nous vivons des épisodes amusants. Un jour, nous « arrosions » les cimes des arbres, de l'autre côté de la voie de chemin de fer, car elles nous paraissent « douteuses ». « Ivan » y place souvent des snipers, qui harcèlent nos troupes et éventent nos actions. Durant ces tirs, un jeune fantassin, visiblement arrivé au front depuis peu de temps, s'approche de mon *Panzer*, hors d'haleine.

Excité comme une puce, il m'explique que selon lui les Russes ont posté dans les arbres des tireurs d'élite disposant de plaques pare-balles... car il a vu comment nos balles de mitrailleuse ont ricoché dessus. Le jeune pense que notre devoir est donc de tirer sur les arbres avec nos obus de 88 !

Et encore ? Qu'a pu réellement distinguer ce fantassin dans sa bonne volonté ? Les traçantes de nos mitrailleuses partent dans tous les sens après avoir touché une branche ; cependant, la trajectoire d'une munition est parfois différente de la précédente. J'explique tout cela à notre jeune camarade, qui repart alors, rassuré. Mais avait-il réellement tort ?

Car après être entrés dans le « sac est », plus tard... nous découvrirons ces fameuses plaques pare-balles ! D'abord destinées aux commissaires politiques soviétiques, puis aux snipers, elles offrent une belle protection contre le shrapnel et les balles. Les mouvements devaient être bien compliqués avec un tel équipement.

Mes hommes se sont habitués à beaucoup de choses, et ils l'ont toujours fait sans se plaindre. La seule chose qui



▲ Le T-34/85 pourrait être le seul blindé de cette série à pouvoir sérieusement menacer le Tiger grâce à son canon de 85 mm. Mais le problème du blindage demeure face à un tir de 8,8cm...

▼ Otto Carius (en bas à gauche avec le rabat blanc) pose devant le Tiger de son camarade l'Oberfeldwebel Zwetti, qui est à sa gauche. Une solide amitié liera les deux hommes tout au long de leur carrière militaire. Coll. Carius

a toujours provoqué des grognements est l'interdiction de se soulager lors des opérations ou pendant les patrouilles. Passer aux feuilles n'est autorisé qu'au lever du jour et au coucher. En cas de besoin urgent, il faut faire dans le char. Avec le temps, chacun s'est habitué à cette méthode plus ou moins facilement. Cette consigne est motivée par une statistique imparable : la majorité des tankistes tués ou blessés le sont en dehors de leur blindé. Toujours attentifs à la sortie d'un membre d'équipage, les Russes ne perdent pas de temps pour ouvrir le feu au fusil ou au mortier. En plus des blessures bêtement reçues, il est aussi très compliqué d'obtenir du renfort depuis l'Allemagne. Grâce à mes ordres stricts, seuls deux hommes seront blessés en dehors d'un char, et encore ceux-ci font partie d'un autre *Einsatzgruppe*.





En tant que *Bordführer*, les choses sont différentes, car il est notre devoir de sortir de temps en temps du char pour aller voir les fantassins ; mais l'équipage n'apprécie généralement pas cela. À chaque fois que je cherche à sortir de ma tourelle, Kramer me retient par la jambe. Il craint qu'une balle de sniper ne me touche.

Le 27 février 1944, les bombardiers russes nous rendent visite. À partir de cette date, ils reviendront chaque nuit, parfois même deux fois de suite. Les Russes préparent sûrement un assaut. Dès que les ténèbres s'étendent sur le terrain, les premiers « éclaireurs » arrivent depuis le sud et lâchent leurs « arbres de Noël [8] » juste sur nos lignes. Peu après, les bimoteurs apparaissent et larguent leur chargement mortel derrière nous, des deux côtés de la *Rollbahn*. Pendant toute la durée de l'attaque, « Ivan » tire des fusées éclairantes rouges et roses au-dessus de nos positions, afin d'aider les pilotes à ne pas bombarder leurs propres lignes. Comble de l'ironie, les Russes ont aussi l'habitude d'enflammer des étoiles soviétiques en bois derrière leurs postes, pour se signaler... mais cela n'empêche pas les tirs fratricides. En général, nous n'avons pas à nous en faire. Mais dans les semaines qui vont suivre, les aviateurs russes vont transformer le terrain en paysage lunaire, et défoncer la *Rollbahn*.

Parce que le secteur est marécageux, les bombes s'enfoncent souvent profondément dans le sol avant d'exploser. De gigantesques murs de terre s'élèvent alors. Les cratères ont, pour certains, la taille d'une maison pouvant abriter une famille entière. Le matin, on nous recommande chaudement de bien observer le terrain afin d'éviter de rouler sur une bombe non explosée.

▲ Carte en main et jumelles autour du cou, le Major Willy Jähde se tient sur un Tiger de l'unité de Carius. Il est très respecté par ses hommes pour qui il incarne une figure paternelle... Chacun ayant aux alentours de la vingtaine ! Coll. Carius

Notre *Flak* n'ouvre le feu que sur « l'éclaireur », car il y a des pénuries de munitions. Malheureusement, l'appareil russe n'est pas toujours touché. Même si nous nous sentons en sécurité, ces attaques nous inquiètent. Dès que ces gars lâchent leurs bombes, nous avons l'impression qu'elles se dirigent droit sur nous. Ce sentiment ne s'évapore qu'au moment où les projectiles font trembler le sol à une distance respectable de notre *Panzer*. À l'intérieur, c'est comme si on était monté sur des ressorts. Bien sûr, très vite nous déployons des contre-mesures.



[8] NdT : Surnom donné aux fusées éclairantes lâchées depuis un avion.



◀ Cliché d'Otto Carius pris à Posen lors de sa formation. Le futur as des *Panzer* vient alors de s'engager après un premier refus... et ne s'imaginer pas qu'il finira la guerre à la tête d'un chasseur de chars. Coll. Carius

▶ Page de gauche, en bas : Comment parler de la bataille de Narva sans évoquer le SS-Oberführer Léon Degrelle ici photographié ? En réalité, il n'arrive lui-même qu'en août 1944 au front, bien après son unité.

Dès que « l'éclaireur » se détache dans le ciel, chaque soir – nous le surnommons « l'officier de garde » pour sa ponctualité – chacun se jette à l'intérieur de notre maison de Lembitu. Ainsi, quand « l'arbre de Noël » tombe dans notre secteur, nous sommes invisibles. Nous sommes ainsi dans la « tige » de la botte et « Ivan » est juste à côté de nous. Impossible pour les bombardiers de nous toucher, dans un espace si étroit.

Lors de l'une de ces soirées, après que nos invités ont débarrassé le ciel, le chirurgien de la division arrive avec le ravitaillement. Il souhaite vérifier la santé des hommes et leur installation. Personne n'est malade, mais quasiment tout le monde a les pieds enflés, à tel point que certains ont déjà coupé leurs bottes afin de se soulager.

Impossible d'enlever nos chaussures, car personne ne parviendrait à les remettre. C'est à ce moment que le chirurgien, examinant nos jambes, déclenche l'hilarité générale après nous avoir très sérieusement recommandé de prendre des bains de pieds tièdes chaque soir. Nous n'avons même pas d'eau pour nous laver le visage ou un endroit sûr où allumer un feu ! Cela nous vendrait aux Russes. Deux de mes hommes doivent absolument être envoyés à l'arrière, selon le médecin, car leurs pieds sont dans un sale état. Mais rien ni personne n'arrive à les convaincre de nous quitter.

C'est cela l'esprit de camaraderie au front. Seuls les plus naïfs ont pu croire au conte de fées selon lequel nous avons dû parfois pointer nos armes sur des soldats pour qu'ils aillent au combat. ■

Pour Carius et ses tankistes, l'enfer de Narva est loin d'être terminé, et déjà les signes de l'imminence d'une attaque russe s'intensifient. « Ivan » se prépare à frapper, sauf si les Allemands le prennent de vitesse, et s'élancent les premiers pour

entraver les préparatifs ennemis. Ont-ils seulement une chance de vaincre ? Vous le saurez en découvrant les mémoires de l'un des plus célèbres *Bordführer* et officier allemand, as sur Tiger comme Wittmann et quelques-autres ; « Des Tigres

dans la boue » sera disponible dans le courant de l'été. Il est d'ores et déjà possible (et fortement recommandé) de réserver votre exemplaire auprès d'*Overlord Press* en profitant d'un tarif promotionnel (voir le bulletin dans nos pages).

COMMANDEZ DÈS À PRÉSENT LE LIVRE D'OTTO CARIUS EN FRANÇAIS

TARIF DE PRÉ-RÉSERVATION

20 €*

AU LIEU DE 24 €

- FORMAT 23x15 cm
- 240 PAGES
- UN CAHIER PHOTO 16 PAGES
- COUVERTURE SOUPLE

*Tarif hors frais de port, valable jusqu'au 15 août 2019



BON DE COMMANDE DANS LE MAGAZINE À RETOURNER À :

Overlord Press

Villa Célon
1175 Montée d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
FRANCE

PLUS D'INFORMATIONS SUR : WWW.OVERLORD-PRESS.COM

La 3. SS-Panzer-Division «TOTENKOPF»

PARTIE 2



▼ La bataille de Kharkov marque le premier engagement des chars Tiger de la « Totenkopf ». Celui-ci arbore un camouflage trois tons assez réussi, mais, fait assez inhabituel, ne dispose d'aucun numéro d'identification peint habituellement sur le côté gauche de la tourelle. Sauf mention contraire, toutes photos archives Caraktère

DU ZÉNITH AU CRÉPUSCULE

Theodor Eicke n'aura pas profité longtemps de la transformation de « sa » division, la « Totenkopf », en *Panzer-Division*. À sa mort le 26 février 1943, la toute nouvelle *SS-Panzergranadier-Division* « Totenkopf », constituée de membres des *SS-Totenkopfverbände* [1] est jetée dans la fournaise de la bataille de Kharkov. Jusqu'à là mal équipée et mal considérée, l'unité commence à être véritablement reconnue pour son ardeur au combat et va disparaître dans les flammes et le fracas de la fin du *III. Reich*.

Par Loïc Becker

Profil couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2019

La disparition de Theodor Eicke, chef mais aussi « père » de la « Totenkopf », touche fortement la troupe ; malgré ses mauvaises habitudes et ses manières particulières, c'est Eicke qui a « ferrailé » pour que la division obtienne du matériel adéquat – elle qui a fait toute la campagne de France avec de l'armement tchécoslovaque. C'est le *SS-Brigadeführer* Max Simon, dans la division depuis le déclenchement du conflit, qui le remplace. Mais la bataille ne doit pas s'arrêter et le lendemain, le 27 février 1943, les positions soviétiques de Panjutina sont enlevées par la *Kampfgruppe* « Leiner » après avoir, non sans mal, percé les

lignes de défense soviétiques à Zaredarowka. La « Totenkopf » présente alors un visage totalement différent de celui à son baptême du feu : elle dispose enfin de blindés, notamment des Tiger, et a de quoi briser une ligne de défense adverse plus facilement qu'auparavant. Le 25 février, une nouvelle opération est montée : les nouveaux Tiger doivent s'élancer de Vjasowok et foncer vers Alexejewka en passant par Kondragewka. Les *Panzer* parviennent à progresser, cependant, le lendemain, l'adversaire tente de reprendre la main le long de la ligne de chemin de fer reliant Orelka à Losowaja. Un *Panzerschütze*, Schäfer, et ses compagnons parviennent toutefois à contenir l'assaut : « Plusieurs T-34 veulent nous barrer

la route. Calmement, j'ordonne au chargeur d'approvisionner le canon en obus perforants. Comme à l'exercice, je donne les consignes grâce à des directives tactiles sur les épaules du chargeur et par le laryngophone, et, déjà, quatre T-34 flambent sur le terrain. Quelques 76,2 mm antichars tentent bien d'endiguer notre avance, mais ils sont détruits eux aussi. Notre monture encaisse encore des coups, néanmoins son épais blindage résiste sans problème aux projectiles russes. Seules quelques traces plus ou moins profondes sur nos blindés témoignent des combats que nous avons victorieusement menés. » Le 27 février au soir, la division aligne ainsi neuf Tiger et 18 *StuG. III* sur 112 blindés [2] – sans compter ceux qui



sont alors en réparation – et continue sa progression vers le nord-ouest... où se trouve le village de Jeremejewka. Cette bourgade sans histoire est maintenant au centre du dispositif de la 6^e armée soviétique qui a été encerclée par la progression rapide des forces allemandes. Dans un mode d'action maintenant habituel sur l'*Ostfront*, les Allemands ont choisi de percer les lignes soviétiques puis de contourner les défenseurs pour ensuite réduire ces poches une à une. L'avancée vers Jeremejewka se fait à un rythme assez lent, les troupes allemandes prenant le temps de « nettoyer » les approches mais aussi de retrouver une certaine cohésion dans leur organisation. Deux *Kampfgruppen* sont constitués pour mener l'assaut le 1^{er} mars : « Becker » à droite et « Baum » à gauche. Face à elles, les troupes soviétiques sont désarmées, le commandement n'étant plus totalement assuré et le moral est tombé au plus bas niveau pour certaines unités. Ainsi, les colonnes plus ou moins organisées qui tentent d'échapper à l'encerclement sont surprises sur leurs arrières par les *Kampfgruppen* à la tête de mort qui détruisent les formations soviétiques sur leur passage. La débâcle est telle que les routes sont encombrées de camions, de voitures et même de blindés soviétiques, dont certains sont toujours en état de marche ! Accompagnée de la « Das Reich » et de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », la « Totenkopf » semble inarrêtable et ce n'est qu'à partir du 3 mars que les Soviétiques semblent retrouver leur pugnacité. Leur défense de Jeremejewka est acharnée, et les SS perdent de nombreux hommes lors de la réduction de cette « forteresse ». Le bilan est éloquent : le *SS-Panzerkorps* revendique la destruction de 36 blindés, 11 automitrailleuses et de plus de 800 véhicules légers soviétiques [3]. Autour de Jeremejewka, la « Totenkopf », de son côté, passe encore les trois jours suivants à réduire les dernières poches de résistance soviétiques pour ensuite se regrouper au nord-ouest de Krasnograd. Après avoir soutenu la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », l'unité glisse doucement vers Kharkov afin de participer à la capture de la ville. Il faut cependant signaler que depuis le 2 mars, le *SS-Panzer Grenadier Regiment 3* se voit désormais accoler « Theodor Eicke » en l'honneur de l'officier décédé au combat. Le *Generaloberst* Hoth, de son côté, cherche à éviter une attaque frontale sur Kharkov qui va, selon lui (et à raison), être transformée en bastion par les Soviétiques. La « Totenkopf » et la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » sont ainsi chargées de progresser au nord de la ville ukrainienne vers Dergatschi. Étrangement, la présence soviétique n'est pas très forte, et certains villages sont même enlevés sans combats !



[1] Composés de personnels affectés à la garde des camps de concentration, notamment celui de Dachau dans le cadre de la « Totenkopf ».

[2] Trang (C.), Dictionnaire de la *Waffen-SS*, volume 1, p.254, Heimdal, Bayeux, 2011.

[3] *Ibid.*

1. À côté des nouveaux mastodontes alignés par la « Totenkopf », d'autres blindés plus conventionnels - et surtout plus anciens - sont alignés par les Allemands. Ainsi, des *Panzer III* (comme celui sur ce cliché) sont encore utilisés, et même si leur blindage offre de moins en moins de résistance face aux pièces soviétiques, ces blindés restent le cheval de bataille des forces blindées allemandes.

2 & 3. Avec ses chenilles adaptées à un terrain meuble ainsi que son canon développant tout son potentiel dans les tirs à longue distance, le Tiger est le résultat des retours d'expérience de la *Wehrmacht* depuis son entrée en Union Soviétique le 22 juin 1941. Ce nouveau « roi des champs de bataille » va en effet être une mauvaise surprise pour les équipages soviétiques confrontés à ce blindé.

En fait, ce n'est pas la « Totenkopf » qui va entrer dans Kharkov ; son rôle va être de protéger le flanc nord du *SS-Panzerkorps*, soit 45 kilomètres de front. Pendant que la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » et la « Das Reich » nettoient la cité ukrainienne, les hommes de Simon se portent vers le sud-est de l'agglomération afin de couper de leur retraite éventuelle les défenseurs. Le 13 mars, les Soviétiques attaquent durement dans le secteur de Zirkuny, et la *Kampfgruppe* « Baum » parvient à s'emparer de Rogan... pour que le lendemain, Kharkov tombe aux mains des Allemands. C'est donc la « Totenkopf » qui scelle l'encerclement puisque le 15 mars au soir, des éléments de pointe de la 6. *Panzer-Division* en provenance du sud-ouest font leur jonction avec ceux de la division. Si tous se réjouissent de la chute de la ville, la situation reste dangereuse pour la « Totenkopf » qui a beaucoup trop étiré ses lignes en pourchassant les Soviétiques...

KOURSCH À L'HORIZON

Mais aucune attaque soviétique n'arrive, les troupes étant en train de se replier de l'autre côté du Donets. De plus, la météo est peu clémente, car des pluies torrentielles commencent à s'abattre sur le terrain, empêchant la reprise de l'offensive allemande. La « Totenkopf » reprend sa progression à partir du 17 mars, notamment vers Saroschnje, et pendant trois jours l'unité va être occupée à réduire les dernières têtes de pont soviétiques à l'ouest du Donets. Schäfer assiste à l'une d'entre elle près d'Ivanovka : « Suite à un manque d'attention, nos blindés sont entrés dans un champ de mines. Brusquement, le Tiger du *SS-Oberscharführer* Wunsch saute sur l'une d'elles. Immédiatement, nous appelons les pionniers à la rescousse. Un autre char y laisse également une chenille. J'aperçois alors, à 1 200 mètres, trois T-34. Sans attendre, je dirige mes hommes sur la menace. En très peu de temps, ce ne sont plus que trois épaves flambantes et fumantes qui jalonnent notre chemin. Soudain, les événements s'enchaînent. Un éclair à gauche à l'orée d'un petit bois attire notre attention. Un canon antichar vient d'ouvrir le feu ! L'obus ricoche sur le blindage frontal de mon Tiger et fuse vers le ciel, laissant une traînée sinistre. - Obus explosif ! 800 mètres !

Le pointeur a déjà pris la menace dans son objectif, et le projectile s'envole sans attendre. Sous l'impact, des morceaux de ferraille disloqués s'envolent dans les airs et retombent éparpillés. Les Russkofs des antichars ont eu une fin tragique. D'autres batteries se débusquent, mais nous parvenons à sécuriser le secteur, non sans que quelques-uns de nos chars n'encaissent des perforants ennemis, heureusement sans dommage. »

Les effectifs ont été durement touchés par les combats et le nombre de blindés disponibles a été considérablement réduit, à tel point qu'il n'y a plus qu'un Tiger en bon état. Le 29 mars, c'est au tour de la « Das Reich » de céder le secteur de Belgorod à la « Totenkopf », qui s'y installe pour quelques temps afin de regarnir ses rangs : depuis le 25 janvier, l'unité de Simon a perdu 2719 hommes [4]. Jusqu'au début du mois de juillet 1943, la « Totenkopf » réorganise ses effectifs (le régiment « Thule » est dissous, ses hommes étant transférés vers les autres unités en manque de personnel) et reçoit du matériel plus récent, dont plusieurs Tiger mais aussi douze Wespe et six Hummel pour son unité d'artillerie.

[4] Le pourcentage pour le *SS-Panzerkorps* dans la même période est de 44%, notamment à cause des terribles combats de rues dans Kharkov.



1. Un SS épaulant sa mitrailleuse légère MG 34 dans une plaine d'URSS. Maintenant que la division « Totenkopf » a rendu tout son matériel tchèque dont elle disposait en 1940, elle peut avoir accès à de nombreux matériels (notamment collectifs) plus modernes et qui ne posent aucun problème d'approvisionnement. Là encore, la MG 34 excelle dans les grands espaces comme ceux aux alentours de Koursk ou de Kharkov.

2. Montage très original pour ce *Sd. Kfz. 251* de la *Pz.Abt. 3* de la division « Totenkopf » qui s'est vu installer une *DShK* soviétique de calibre 12,7 mm avec son bouclier. L'arme est prise par les soldats allemands pour son fort pouvoir de pénétration et sa fiabilité... qui est d'ailleurs toujours un atout pour la *DShK*, amplement fabriquée et toujours utilisée à travers le monde de nos jours. Coll. Tiquet

3. Juillet 1943, Koursk. Cliché du poste de commandement du *Panzer-Regiment 3*, avec, en arrière-plan, un *Panzer III* amplement camouflé. Au premier plan se distingue une *Schwimmwagen* ; l'engin est, avec la *Kübelwagen*, un véhicule de liaison apprécié des membres des échelons de commandement. Coll. Tiquet



Panzer VI Ausf. E Tiger

SS-Panzergrenadier-Division « Totenkopf »
Secteur de Koursk, URSS, juillet 1943



À la fin du mois de juin, la *SS-Panzergrenadier-Division* « Totenkopf » reçoit ses ordres pour le lancement de la prochaine opération contre le saillant de Koursk et va se positionner sur les hauteurs entre Blischny et Orlovka. Plus tard, Simon apprend que sa division va devoir attaquer la cote 216,5, à droite de la « Das Reich » pour couper la route Belgorod – Koursk non loin de Chopino. Finalement, le 4 juillet, l'unité est prête à s'élancer à l'assaut du saillant : elle dispose de 59 *Panzer III*, 47 *Panzer IV*, 11 Tiger et plus d'une trentaine de canons automoteurs. Le 4 juillet au soir, les Soviétiques ouvrent le feu sur les positions de la « Totenkopf » alors que l'offensive doit démarrer le lendemain. Aux premières lueurs du 5 juillet, les *Grenadiere* s'élancent et enlèvent de haute lutte un obstacle antichar à l'est de Beresoff vers midi, mais plus les SS avancent, plus l'inextricabilité du système défensif soviétique leur apparaît. Le *Panzerschütze* Schäfer, sur Tiger, raconte : « Dans la nuit du 3 au 4 juillet, nos chefs nous indiquent les nouveaux objectifs qui nous sont assignés. Le 5 au matin, toute ma *Kompanie* se met en marche. Nous sommes vite arrêtés par des fils de fer barbelés et un balisage sommaire à l'aide de chiffons de couleur. Un énorme champ de mines nous barre la route. Apparemment, les pionniers ont dû faire vite, et ils ont négligé de nous ouvrir un passage.



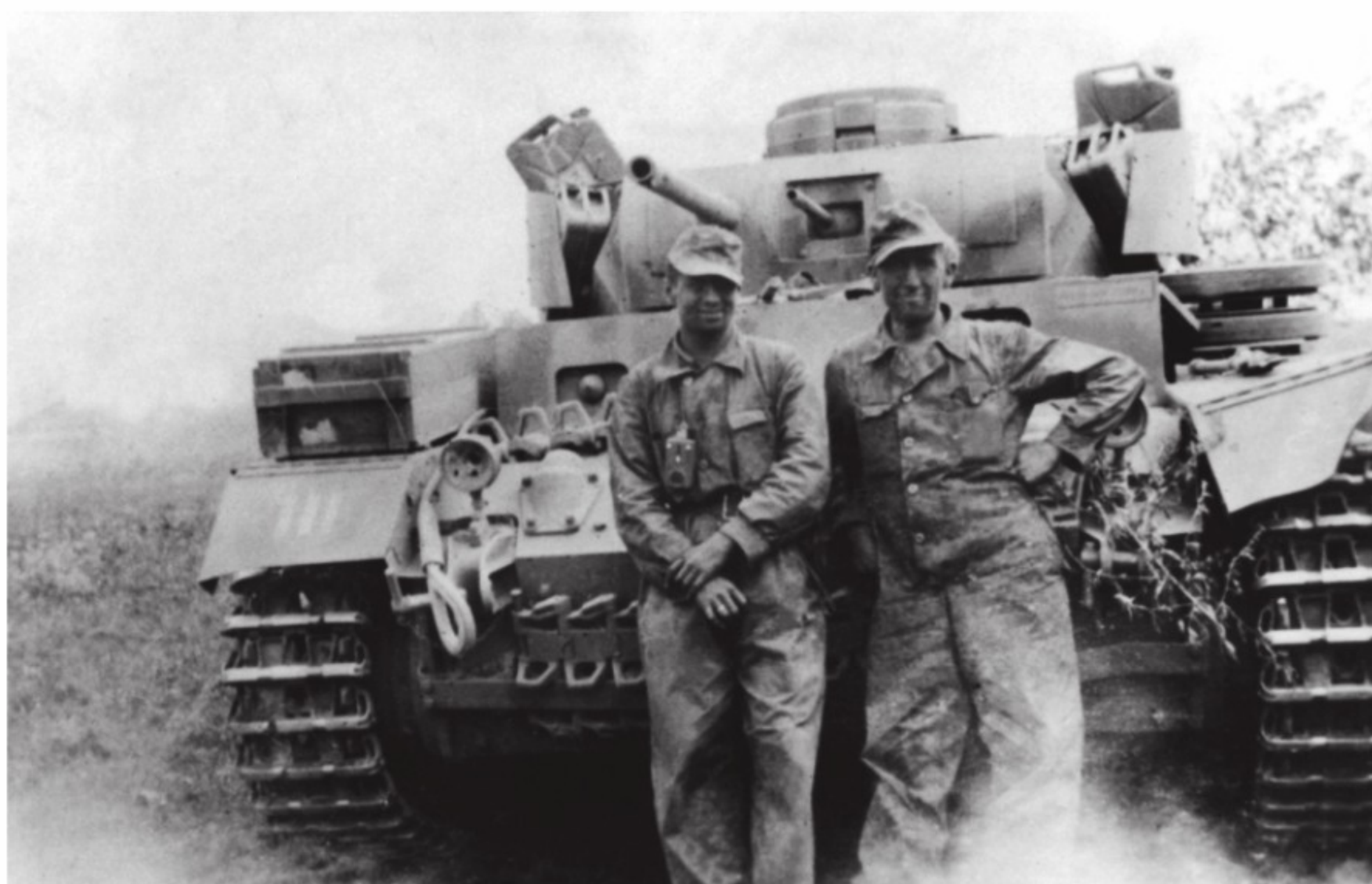
▲ Un Tiger de la « Totenkopf » à Koursk, peu après la bataille (l'insigne spécifique est visible à gauche). Les Soviétiques, devant leurs difficultés à percer le blindage du fauve, ont tenté de le rendre aveugle en dirigeant tous leurs tirs sur le bloc de vision du pilote. Les impacts semblent être ceux de projectiles de fusils antichars soviétiques de 14,5 mm. Le cliché permet aussi d'observer la largeur des chenilles du blindé. Coll. Tiquet

◀ Des SS, aisément reconnaissables grâce à leur tenue, s'élancent dans le secteur de Koursk. La propagande nazie va profiter de cet assaut pour photographier à loisir ces soldats, non sans arrière-pensée...



Panzer III Ausf. L

SS-Panzer Grenadier-Division « Totenkopf »
Secteur de Koursk, URSS, juillet 1943



Les deux photos de cette page :

Le Panzer III (au-dessus un Beobachtung) demeure un blindé assez polyvalent malgré sa pièce de 5cm. Les Allemands ont remédié au manque de protection du blindé en rajoutant une plaque de blindage sur le masque de canon, qui est visible sur le cliché du dessous. Coll. Tiquet



Que faire ? Nous avons un objectif à atteindre et un horaire à tenir. Pas de temps à perdre, nos fantassins comptent sur nous ! Bientôt, l'ordre fuse dans les écouteurs : « En avant ! » Malgré les risques, nous engageons nos machines dans le champ de mines. Une explosion nous secoue sèchement. Lorsque la poussière se dissipe, je dois me rendre à l'évidence : nos Tiger sont insensibles aux mines russes ! Incroyable, insensé mais véridique ! Sûr de mon fait, je donne l'ordre à mon pilote d'avancer et aux autres de me suivre, tout en restant dans mes traces afin de limiter la casse. Je referme la tourelle de mon char, et en avant ! Nous devons cheminer en faisant sauter ces mines et ainsi permettre aux fantassins de suivre. Pour l'instant, tout va bien. Les mines explosent sous nos chenilles, secouant quelque peu notre engin, sans plus. Nous finissons par croire que l'ordre n'est pas si idiot que cela ! Notre Tiger est invulnérable aux mines ! Soudain, une énorme explosion, bien plus forte que les précédentes, ballote notre char dans tous les sens. L'équipage est projeté contre les parois épaisses, chacun se blessant ou se faisant très mal. Dans l'explosion, notre Panzer se dresse presque à la verticale et retombe violemment. Groggy, je me doute que les chenilles doivent avoir subi des dégâts. Un lourd silence règne dans le char. Nous sommes immobilisés au beau milieu d'un champ de mines, sans pouvoir descendre sous peine de poser le pied sur une mine antipersonnel et de perdre un membre ou la vie. En nous penchant sur les côtés, nous apercevons les lourds dommages infligés par la mine à la chenille gauche. Par radio, je contacte mes chefs pour leur demander d'envoyer une équipe de pionniers. Eux seuls peuvent déminer le terrain aux alentours du char pour assurer les réparations. Dans un deuxième temps, j'appelle notre atelier de maintenance pour lui expliquer notre situation. Nos braves pionniers sont vite à l'œuvre. Nous



◀ La présence du Tiger sur le champ de bataille est un excellent moyen pour la propagande nazie, là encore, de vanter les mérites de l'industrie allemande. S'il est vrai que le Tiger est puissant, chaque médaille a un revers : la tenue mécanique laisse encore à désirer.

▼ Tiger I à l'entraînement. Si le *Panzer VI Ausf. E* est une puissante machine de guerre, il n'en reste pas moins vrai que sa valeur au combat est, avant tout, dénié par le niveau de formation des équipages qui sont, pour la plupart, des vétérans. Effectivement, la formidable capacité d'encaissement du Tiger autorise un haut niveau de survie des hommes.

▼▼ Nous retrouvons le mitrailleur SS en arrière-plan tandis que trois de ses camarades reproduisent le sauvetage d'un blessé sous le feu soviétique. Le terrain n'offrant que peu de couvert, c'est à moitié accroupis que les hommes doivent tirer leur camarade.

profitons de cette pause forcée pour panser nos plaies et autres ecchymoses. L'Uscha du génie me précise que nous avons sauté sur une grosse mine américaine qui a fait un trou d'un mètre de profondeur ! Heureusement pour nous, le terrain meuble a permis à une partie de la déflagration de souffler vers le bas. Cela aurait pu être pire... Une fois les chenilles réparées, nous contactons la *Kompanie* pour la prévenir que le Panzer est de nouveau prêt au combat. La situation ayant certainement changé durant notre immobilisation forcée, il nous faut recevoir de nouveaux ordres ! Ces derniers sont clairs, mon équipage et moi devons rejoindre le reste de la *Kompanie* le plus rapidement possible. Plus simple à dire qu'à faire ! Une série d'obstacles gêne notre progression. J'ordonne au pilote d'effectuer une grande courbe pour les contourner, puis de suivre le chemin tracé par les pionniers. Faute de visibilité suffisante, je dois descendre de mon blindé pour diriger mon conducteur à travers les embûches. À grand renfort de gestes et de cris, je le guide lentement hors de ce traquenard. La manœuvre terminée, je lui indique une hauteur toute proche, où je lui demande de m'attendre afin de remonter dans ma tourelle. Le blindé franchit une petite déclivité et stoppe dans un grincement de chenilles. Malheureusement pour moi, je ne me suis pas aperçu que mon char venait de s'arrêter à environ 1 500 mètres d'une position tenue par les Russes ! À peine venais-je de grimper sur les superstructures qu'un canon antichar russe nous décoche un obus dans le compartiment moteur. Un éclat vient me frapper à l'arrière gauche de la tête, me faisant tout de suite perdre connaissance. Ce qui se passe et m'arrive après, je ne l'apprends que bien plus tard en lisant mes papiers à l'hôpital. Je suis resté quatre semaines dans le coma ! » Cependant, la « Totenkopf » parvient à atteindre la forêt de Shurawlinsky puis à obliquer vers le sud sur la route menant de Belgorod à Kursk. Le 6 juillet, les hommes de Simon sont très malmenés par les Soviétiques, notamment par les VVS qui effectuent sorties sur sorties pour harceler les Allemands ; des poches sont formées et doivent être réduites avec l'utilisation de l'artillerie lourde. Dans la soirée, les Soviétiques lancent leurs premières contre-offensives, et une d'entre elles parvient à passer à l'ouest du Donets.





◀ L'équipage de ce *Panzer III Ausf. L* pose devant son blindé. Alors que la fatigue se lit sur le visage des hommes, certains ont aussi été blessés ; le soldat se tenant au centre de la photographie dispose même encore de la fiche accrochée par le service de santé à sa tenue et décrivant les blessures. Les *Panzer Männer* sont très souvent exposés à des blessures graves, plus particulièrement aux yeux pour les *Führer*, dont le bloc de vision est une cible privilégiée pour les tireurs adverses.

Les Soviétiques sont repoussés *in extremis* par les hommes de la « Totenkopf » pour une cinquantaine de tués et ce n'est que le lendemain qu'une attaque allemande parvient à nettoyer toute la rive occidentale du Donets. Mais l'offensive n'avance pas comme prévu : si la « Totenkopf » est parvenue à capturer plus d'un millier de soldats soviétiques et à détruire une trentaine de chars frappés de l'étoile rouge, les objectifs initiaux sont loin d'être atteints. Pire, le *III. Panzerkorps* n'a pas réussi à gagner le moindre mètre de terrain depuis le 5 juillet dans le secteur de Belgorod – Toplinka, rendant donc vulnérables les flancs du *II. Panzerkorps* plus au nord. La *SS-Panzer Grenadier-Division* « Totenkopf » reçoit donc l'ordre de s'y porter, en contradiction totale avec son but premier : soutenir la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » et la « Das Reich » !

Le 8 juillet, la « Totenkopf » se lance dans de coûteuses contre-attaques et se fait relever par la *167. ID* entre Chopino et Smorodino... mais les Soviétiques sont si pugnaces qu'il faut que l'unité cède certains de ses canons d'assaut à la *167. ID* afin de la soutenir. Après quelques escarmouches (où notamment le *II./SS-Pz.Rgt. 3* détruit 14 chars soviétiques sur la cote 224,5), les SS se regroupent pour repartir à l'assaut le 10 juillet à 10h... sans le soutien de la *Luftwaffe*, clouée au sol par les intempéries. En fait, les approches de la Psel sont fortifiées par les Soviétiques, et les Stukas ne peuvent intervenir que dans l'après-midi. La tête de pont sur la Psel est établie et consolidée à partir du 11 juillet les troupes de la « Totenkopf » franchissent la coupure humide... en payant cher la journée : 75 hommes sont tués et 355 blessés. Le

12 juillet, c'est au tour des Soviétiques de contre-attaquer sur l'ensemble du secteur, mais les hommes de Simon foncent jusqu'à Polessajew, pour finalement atteindre la route allant de Beregowoje à Wassiljewka où ils sont bloqués. La « Totenkopf » perd encore presque une centaine d'hommes sur la journée du 12, mais celle du 13 est encore plus terrible : le *SS-Pz.Rgt. 3* perd 21 *Panzer III*, 13 *Panzer IV* et 10 Tiger, tandis que la plupart des unités sont malmenées par les troupes soviétiques fraîches lancées à l'assaut. Le 15 juillet, l'ordre de se préparer à quitter la tête de pont chèrement acquise parvient à la « Totenkopf », qui l'exécute les 17 et 18 juillet. Le bilan de l'opération « Citadelle » est lourd pour l'unité de Simon : 512 hommes ont été tués et 2118 ont été blessés... pour 214 blindés soviétiques détruits et environ 1550 soldats capturés.

Panzer III Ausf. J Lang

SS-Panzer Grenadier-Division « Totenkopf »
Secteur de Koursk, URSS, juillet 1943





▼ Sur cette page :

Durant l'opération « Zitadelle », la progression des troupes allemandes est souvent freinée voire arrêtée par les fortifications de campagne soviétiques. Les fantassins comptent alors sur les blindés pour réduire ces nids de résistance et les *StuG. III* sont très efficaces dans ce travail. Leur silhouette relativement basse les rend moins facilement détectables par les canons soviétiques.



LUTTER CONTRE LA MARÉE

Les Allemands sont tombés en plein dans le piège soviétique du saillant de Kursk et commencent à perdre l'avantage sur les troupes de Staline. La mi-juillet est terrible pour le dispositif allemand dans le secteur puisque les Soviétiques bousculent toutes les défenses sur leur passage, et le 20 juillet, la « Totenkopf » est transférée en urgence près de Barvenkova afin de soutenir la 6. Armee. L'unité bénéficie alors d'un renfort inespéré : quatre *Panzer III*, 30 *Panzer IV* et huit *Tiger* de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » qui est alors envoyée en Italie. Au centre du dispositif le 30 juillet 1943 (la « Das Reich » couvrant son flanc gauche et la 3. *Panzer-Division* son flanc droit), la « Totenkopf » s'élance vers la cote 213,9 et bouscule la première ligne de défense soviétique... pour se casser les dents sur la deuxième qui est hérissée de canons antichar. En fait, la « Totenkopf » est à nouveau tombée dans un piège puisque les environs sont minés, empêchant les blindés de manœuvrer efficacement : 48 chars (dont 7 *Tiger*) et 12 canons d'assaut sont perdus dans l'action. Le lendemain, un nouvel assaut est mené mais les SS ne parviennent pas à approcher du sommet : leurs trois tentatives sont brisées dans le sang et l'acier par l'artillerie soviétique. Ce n'est que l'arrivée de pluies massives qui empêche le lancement d'un quatrième assaut en fin de journée. Devant ces échecs à répétition, le commandement de la « Totenkopf » décide de préparer un assaut avec ses dernières troupes en état, un bataillon de *Pioniere* et un de reconnaissance pour le 1^{er} août. Les restes épars des régiments « Thule » et « Eicke » se joignent à l'assaut pour enfin voir la cote 213,9 tomber entre leurs mains. Le 2 août, les SS s'élancent vers le

sud-est et reprennent les anciennes positions allemandes sur le Mius. Durement éprouvée, la « Totenkopf » n'est cependant pas au bout de son calvaire : le 3 août 1943, les Soviétiques attaquent au nord de sa position près de Belgorod et bousculent pendant deux jours toutes les lignes de défenses allemandes : Kharkov est dépassée par les troupes soviétiques... qui tentent un ultime encerclement du *Heeresgruppe « Süd »*. À nouveau, la *SS-Panzergranadier-Division « Totenkopf »* est envoyée, avec la « Das Reich », dans la fournaise pour arrêter les vagues soviétiques...



RETOUR À KHARKOV

Les SS de la « Totenkopf » retrouvent donc les environs à l'ouest de Kharkov ; la ville, qui a coûté si cher en vies humaines, est maintenant menacée par les Soviétiques. Une brèche de 40 km se trouve entre Udarny et Kolontajew et les éléments de la « Totenkopf » y sont dirigés à partir du 7 août. Du 13 au 15, la division renoue avec le succès puisqu'elle capture Tschervony Prapor ou encore la route Bogoduchow – Murafa. À ce moment, les Soviétiques paniquent et commencent à se replier ; quatre divisions de la Garde sont encerclées par les SS près de Konstantinovka et toutes leurs tentatives dans la journée du 16 pour briser l'encerclement échouent. Commence alors un nettoyage méthodique de la poche par la « Totenkopf », mais aussi la « Das Reich » et la « Wiking », avant que l'attaque ne redémarre vers l'ouest (notamment vers la Merla) le 17 août. Ce cours d'eau se trouve en effet entre la « Totenkopf » et la 4. *Panzerarmee* ; les tentatives de le traverser ne sont pas toutes couronnées de succès. Ce n'est que le 20 août que la localité de Kolontajew est capturée, permettant la liaison avec la division « Großdeutschland », et devenant ainsi la cible des furieuses contre-attaques soviétiques. La *Kampfgruppe* « Baum » y perd son chef... et c'est bientôt la totalité du 4^e corps blindé de la Garde qui se jette sur Kolontajew. La brèche est comblée fin août mais la situation du *Heeresgruppe* « Süd » est précaire, les Soviétiques ayant passé le Mius face à la 6. *Armee*. Même si les Soviétiques attaquent en force sur la Merla, la « Totenkopf » parvient à résister mais le mois de septembre s'annonce mal pour l'unité. Des dissolutions sont prononcées afin de renforcer les régiments



▲ Le Tiger est une réelle surprise pour les Soviétiques. Le canon de 8,8cm permet de percer n'importe quel blindage à de longues distances.

▼ Le PaK 40 est l'arme antichar allemande la plus produite pendant la Seconde Guerre mondiale. Son calibre de 7,5cm et sa portée maximale de près de 7 km en fait un terrible adversaire pour les blindés soviétiques, et les hommes de la « Totenkopf » s'illustreront avec ces canons.

autour de Kotelewka où la pugnacité des Soviétiques est bien visible : le *SS-Panzer Grenadier Regiment 1* « Totenkopf » et la *SS-Aufkl.-Abt. 3* sont quasiment détruits en repoussant pas moins de 14 attaques en l'espace d'une journée. Le 10 septembre au matin, la « Totenkopf » commence à se replier de l'autre côté de la Merla, dans une retraite méthodique. Onze jours plus tard, la *I./SS-Pz-Rgt. 3* est transférée en Bavière où elle doit récupérer ses nouveaux Panther ; pendant ce temps, le reste de la division s'installe en défense près du village de Demurowka et doit faire face à quelques attaques soviétiques. En fait, début octobre, les Soviétiques ont réussi à passer le Dniepr et disposent de plusieurs têtes





de pont ; de son côté, la « Totenkopf » fortifie ses positions sur la rive occidentale du fleuve. Mais le calme ne dure pas : le 15 octobre, le 2^e front d'Ukraine passe à l'offensive et le succès est au rendez-vous. Un très grand nombre d'unités soviétiques parvient à traverser le Dniepr, notamment face à la 1. *Panzerarmee* totalement épuisée. Les hommes de Simon sont envoyés soutenir l'aile droite du XI. *Armeekorps* près de Pawlysch, et leur rôle va être de « combler » les brèches ; ainsi, le 17 octobre, l'unité attaque les Soviétiques infiltrés entre la 6. *Panzer-Division* et la 106. *ID*. L'état des matériels est catastrophique : concernant les Tiger, il n'y en a plus que six de disponibles... placés en soutien, ils parviennent à repousser une attaque soviétique à Popelnastoje. Gapina est inscrit en lettres de sang sur les états de service de la « Totenkopf » : les SS s'y font tailler en pièces et plusieurs brèches sont créées dans leurs lignes.



▲ Les équipages de la « Totenkopf » débutent leur instruction (avant de récupérer les Tiger)... sur des *Panzer III*, dont certains sont en état plus que catastrophique ! La maniabilité du petit char moyen est pourtant bien différente de celle du char lourd que les équipages vont adopter assez vite. Coll. Tiquet

▼ Un T-34 soviétique détruit sur une piste poussiéreuse d'URSS. Cet engin, en plus d'être une surprise pour les équipages de chars allemands au lancement de l'opération « Barbarossa », bénéficie d'une production de masse... et d'un confort très spartiate pour l'équipage.



DE PANZERGRENADIER-DIVISION À PANZER-DIVISION

Le 21 octobre 1943, l'unité acquiert sa dénomination définitive et devient la 3. *SS-Panzer-Division* « Totenkopf ». Trois jours plus tard, la division entre dans le giron de la 8. *Armee* avec un rôle bien particulier : celui de profiter de l'étirement du front pour frapper le flanc du 2^e front ukrainien près du fleuve Ingulets. Le 28 octobre, la « Totenkopf » renforcée passe à l'offensive vers Olympiadowka, frappant de plein fouet le 5^e corps soviétique. Après de durs combats, les défenseurs soviétiques cèdent du terrain pour finalement repasser sur la rive orientale de l'Ingulets ; le reste est à nouveau encerclé et est anéanti sur la rive occidentale. Mais la progression allemande ne doit pas s'arrêter là : l'ultime but est la cité de Krivoj Rog. La « Totenkopf » s'élance à nouveau et capture Malinovka le 29 et continue sur sa route le 30 octobre. Le bilan est très favorable aux Allemands, puisque les Soviétiques sont repassés de l'autre côté du fleuve dans le secteur de Krivoj Rog, faisant ainsi retomber la pression sur des unités allemandes déjà bien épuisées.

Cependant, les Soviétiques sont parvenus à conserver des têtes de pont, notamment à Petrovo, d'où ils lancent de furieuses contre-attaques comme à leur habitude.

Panzer IV Ausf. H

3. *SS-Panzer-Division* « Totenkopf »
Secteur de Krivoj Rog, URSS, octobre 1943





◀ Ce cliché permet d'admirer la profondeur des plaines d'URSS. Ces grands espaces permettent aux équipages de blindés allemands de manoeuvrer à loisir pour contourner l'ennemi... Mode de fonctionnement que les Soviétiques vont reprendre à leur compte pour infliger de sévères revers aux forces allemandes. La « Totenkopf » va risquer plusieurs fois l'encerclement par des unités blindées soviétiques très mobiles.

▼ Ce chasseur de chars soviétique SU-122 représente une menace sérieuse pour les blindés allemands. Construit sur châssis de T-34, son canon de 122 mm est en réalité un obusier qui doit apporter un soutien non négligeable aux troupes soviétiques. Ce blindé semble avoir été abandonné suite à une panne puisqu'aucun impact n'est visible et que le câble de remorquage est encore accroché.

Début novembre, la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » est relevée par la 76. ID et est redirigée vers Losowatka pour réorganisation ; au même moment, certains officiers sont mutés vers la toute nouvelle 16. SS-Panzer Grenadier-Division « Reichsführer SS ». Le repos est de courte durée puisque le 14 novembre les Soviétiques repassent à l'action en bousculant l'unité qui a relevé la « Totenkopf »... avec plus de dix divisions. Des blindés de la « Totenkopf » sont jetés dans la bataille, détruisant des dizaines de leurs homologues soviétiques comme par exemple à Luganka, où le Gruppe « Biermeier » détruit 42 chars frappés de l'étoile rouge. Mais l'infanterie ne reste pas oisive : le SS Panzer-Grenadier-Regiment 6 « Theodor Eicke » parvient à repousser *in extremis* une percée soviétique entre la 384. ID et la 76. ID, notamment sur la cote 164,9. À nouveau, les Soviétiques subissent des pertes très sérieuses, et sans l'intervention de la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf », cette partie du front se serait effondrée sous les coups de boutoir. Le secteur de Ternovatka-Bairak n'est toutefois pas sorti d'affaire puisque pendant une semaine la division va y repousser de nombreux assauts. Jusqu'au 21 novembre, la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » est aux prises quasiment tout le temps avec les Soviétiques, jetant hommes et matériels dans la fournaise. Même si à cette date la division affiche un tableau de chasse impressionnant (près de 245 chars détruits en quelques jours), ses « crocs » sont clairement émoussés puisqu'il ne lui reste qu'un Tiger et trois canons d'assaut en état de marche. Ternovatka est perdue le 25 novembre, mais le front se calme trois jours plus tard. La 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » a une nouvelle fois été saignée à blanc puisqu'elle a perdu 75,6% [5] de ses effectifs depuis le mois de juin sans recevoir de renforts adéquats. Les Soviétiques repartent à l'assaut début décembre et détruisent cette fois-ci les hommes de la 384. ID, menaçant donc d'envelopper



Krivoj Rog par le nord-ouest. À nouveau, les SS sont envoyés sur la brèche, notamment la Kampfgruppe « Masarie » qui vient soutenir la jonction entre la 384. ID et la 376. ID. Les combats vont durer jusqu'au jour de Noël, les éléments de la « Totenkopf » détachés au début du mois rejoignant leurs quartiers très affaiblis. La fin de l'année 1943 est calme pour la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » qui récupère non loin de Gurovka. Vient alors le temps de l'inspection des unités : il n'y a plus que 413 officiers et 8325 hommes de troupes de disponibles, soit presque moins de 50% des effectifs théoriques. Pour les blindés, le constat est même pire puisque la division n'aligne plus que cinq Panzer III, six Panzer IV, deux Tiger et six StuG. III (ainsi que quatre Marder II). C'est aux alentours de Kirovograd que le front s'embrase à nouveau le 5 janvier 1944, et devant l'urgence de la situation, von Manstein ordonne à plusieurs divisions, dont la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf », de faire route vers le sud-ouest de la ville pour tenter d'arrêter les Soviétiques. Le 16 janvier, la division comble à nouveau une brèche entre Gruskoje et Vladimirovka... où se trouve le gros des pointes soviétiques. Le haut commandement soviétique s'y attendait et déclenche de suite un terrible feu roulant sur les SS, qui sont alors arrêtés. Le secteur étant relativement instable, la division va s'y fortifier jusqu'au début du mois de mars... jusqu'à la perte de Korsun, menant à un repli général de la 8. Armee. Commence alors pour la « Totenkopf » une longue retraite vers les Balkans...

[5] Trang (C.), *Dictionnaire de la Waffen-SS*, volume 1, p.259, Heimdal, Bayeux, 2011..



LA ROUMANIE EN LIGNE DE MIRE

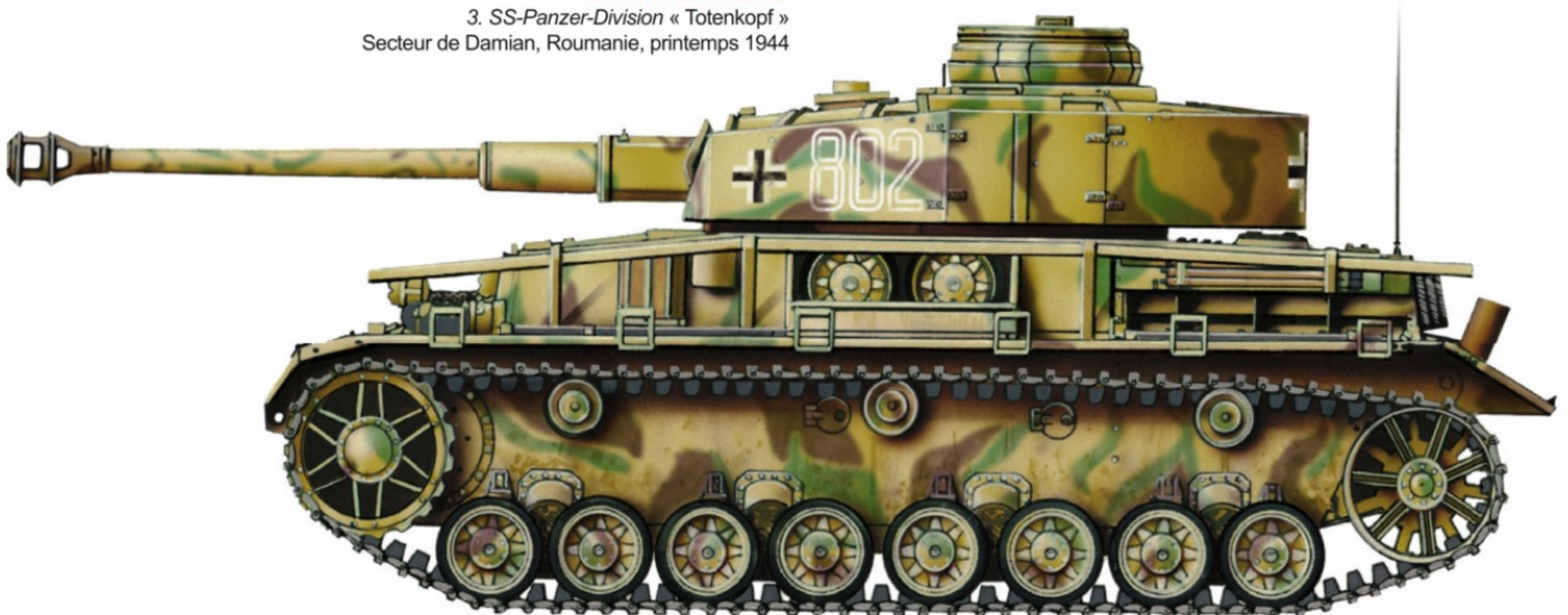
La poussée soviétique est, en ce début d'année 1944, inéluctable et très difficile à arrêter. Les unités allemandes n'y parviennent que rarement, et au prix de lourdes pertes. La 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » n'aligne plus que quatre bataillons de grenadiers suite à la réorganisation générale. Pire, la situation, même après le repli, n'est toujours pas à l'avantage des Allemands, talonnés par les Soviétiques. Ces derniers cherchent à nouveau à encercler la 1. Panzerarmee et la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » est envoyée en regroupement Novo Ukrainka, d'où elle va devoir notamment soutenir la division « Großdeutschland » mais aussi de nombreuses autres unités. Entre Petschana et Tschetschelnik, les SS établissent à la hâte des positions défensives qui subissent de plein fouet les assauts soviétiques ; de plus, la division est dans une situation précaire car elle est « prise en étau » entre le Dniestr et le Boug, deux cours d'eau relativement importants.



Les deux photos :
La « Totenkopf » devra affronter, en plus des Soviétiques, des conditions météorologiques très difficiles tout au long de sa campagne à l'Est. Aux chutes de neige hivernales vont se succéder les semaines de redoux, transformant n'importe quel chemin ou piste en fondrière. Le matériel roulant allemand n'est pas adapté à ces conditions et il faudra souvent faire appel à des tracteurs civils pour extraire les véhicules de la boue persistante.

Panzer IV Ausf. J

3. SS-Panzer-Division « Totenkopf »
Secteur de Damian, Roumanie, printemps 1944



StuG. III Ausf. G
3. SS-Panzer-Division « Totenkopf »
Pologne, automne 1944



La mission qui lui est confiée est totalement surréaliste : arrêter, avec ses maigres forces, l'avancée du 2^e front d'Ukraine. En réalité, la division va s'acharner à mener des combats retardateurs tout en faisant attention à l'avancée soviétique qui pourrait menacer la 6. Armée et la 8. Armée. La ligne de défense de la « Totenkopf » se trouve sur la Savranka ; ligne bien dérisoire qui n'empêche pas les Soviétiques d'installer des têtes de pont dès le 18 mars 1944. En fait, la situation est totalement catastrophique, puisque les Soviétiques ont fait une brèche de plus d'une centaine de kilomètres entre la 1. Panzerarmee et la 8. Armée, mais la « Totenkopf » retient l'assaillant pendant quelques jours entre Savran et Baibusovka. Le 23 mars, la division est fantomatique et n'a plus que 350 hommes valides ; les Soviétiques en profitent et bousculent les derniers nids de résistance. Le commandement de la « Totenkopf » fait feu de tout bois, notamment en armant 500 permissionnaires et en le regroupant dans l'*Urlauber-Regiment* « Balta »... unité au potentiel militaire bien bas. Cette dernière lâche devant la puissance soviétique et la « Totenkopf » parvient à fuir vers Balta afin d'éviter l'encerclement total. Ce refuge n'est que temporaire puisque les canons soviétiques bombardent la ville dès le 27 mars et la ligne de défense est portée plus au sud, vers le Dniestr. L'ordre est donné de franchir le fleuve, et le 3 avril, plus aucune troupe de la « Totenkopf » ne se trouve sur la rive nord. La division est alors envoyée en recomposition notamment à Bacau et deux divisions (la 18. SS-Panzer Grenadier-Division « Horst Wessel » et la 16. SS-Panzer Grenadier-Division « Reichsführer SS ») sont « cannibalisées » pour lui redonner une contenance. La première se sépare de 200 voitures et de 300 camions tandis que la seconde lui « renvoie » 4500 hommes de troupe. Mais le délai pour obtenir ces renforts est de plus d'un mois, interdisant alors à la « Totenkopf » tout mouvement offensif d'ampleur – ce dont elle est, de toute façon, bien incapable. Commence alors pour cette unité une période de surveillance de routes ou d'opérations « coup de poing », comme sur la Seret, où les Soviétiques ont à nouveau installé des têtes de pont. Le SS Panzer-Grenadier-Regiment 6 « Theodor Eicke » doit anéantir une formation soviétique à Pascani mais ne parvient pas à neutraliser les défenseurs. Ce n'est que le 28 avril que la « Totenkopf » est envoyée près de Targul Frumos, dans l'attente d'une offensive soviétique qui se déroule le 2 mai et bouscule les défenseurs allemands. Dans l'après-midi, les SS de la « Totenkopf » sont lancés dans la fournaise près de



▲ Les deux photos ci-dessus :

Cet équipage de Tiger en marche observe la carcasse détruite d'un T-34 soviétique. Le nombre très élevé de blindés soviétiques va leur permettre de tenter de submerger les défenses ou les blindés allemands ; la « Totenkopf » devra affronter des vagues de chars, parfois surmontés de fantassins, tout au long de sa carrière sur l'Ostfront. De même, les Soviétiques vont bientôt passer maîtres dans l'art de rassembler de nombreuses pièces d'artillerie afin d'écraser littéralement les défenses allemandes. Vers la fin du conflit, la « Totenkopf » sera grandement handicapée par cette capacité soviétique, ne lui laissant quasiment aucune chance.



Facuti, notamment sur les collines situées au nord de Helestieni. Mais une fois encore les énormes pertes soviétiques (plus de 300 chars) ne sont qu'un simple revers sans conséquent pour la poursuite de la bataille et la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » tient le flanc droit du dispositif à partir du 1^{er} juin. Cinq jours plus tard, la division fait sa « rencontre » avec les appareils américains puisqu'elle est bombardée – sans trop de casse – sur le sol roumain. L'unité est ainsi engagée le 8 juin près de Damian en soutien de la 24. Panzer-Division puis profite de quelques jours de calme, pour repartir au nord ensuite vers le Heeresgruppe « Mitte » le 7 juillet 1944 qui est au plus mal. Pourtant, la « Totenkopf » est loin d'être totalement réorganisée et beaucoup de matériel manque : 28 chars, des obusiers, des pièces de 8,8cm... et surtout les véhicules pour le train divisionnaire, à qui il manque des véhicules pour transporter presque 300 tonnes d'équipement. L'urgence pour les Allemands est de rétablir une position défensive continue et surtout solide sur le Niémen. Model, de son côté, souhaite utiliser toutes les unités disponibles pour freiner la progression soviétique, et la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf », de par ses précédents succès, va remplir le rôle de « pompier du front » en étant installée comme réserve. Le 13 juillet, c'est le SS-Oberführer Hellmuth Becker qui prend la tête de la division, et le lendemain cette dernière se regroupe près de Grodno. À l'ouest de la ville se trouve une brèche que la 5. Panzer-Division ne parvient pas totalement à combler, et le 16 juillet, la « Totenkopf » s'installe défensivement au nord-ouest de Grodno. Certaines opérations offensives sont aussi montées et les Tiger et autres *StuG. III* parviennent à réduire un peu la taille de la brèche. Fait particulier, la « Totenkopf » reçoit ses



premiers Panther, assignés à la I./SS-Panzer-Regiment 3, venant de Grafenwöhr. Ce n'est qu'après de durs combats qu'une ligne de front sommaire est installée au nord-ouest de Grodno, notamment près de Balla-Koscielna, Sopockinie et Adamowicze. Mais le répit est de courte durée puisque le 20 juillet les Soviétiques lancent leurs pointes blindées sur le Niémen, entre Kielbaski et Pyzski, et parviennent à traverser le fleuve à plusieurs reprises. Si Adamowicze est repris par la « Totenkopf », en revanche Kielbaski est solidement tenu par les Soviétiques. Ce n'est que grâce au renfort de la Kampfgruppe « Pittschellis » que la localité est reprise, tout comme Sopockinie. Pittschellis ne parvient cependant pas à faire la jonction avec la 5. Panzer-Division comme prévu car il tombe très vite sur des éléments renforcés soviétiques.

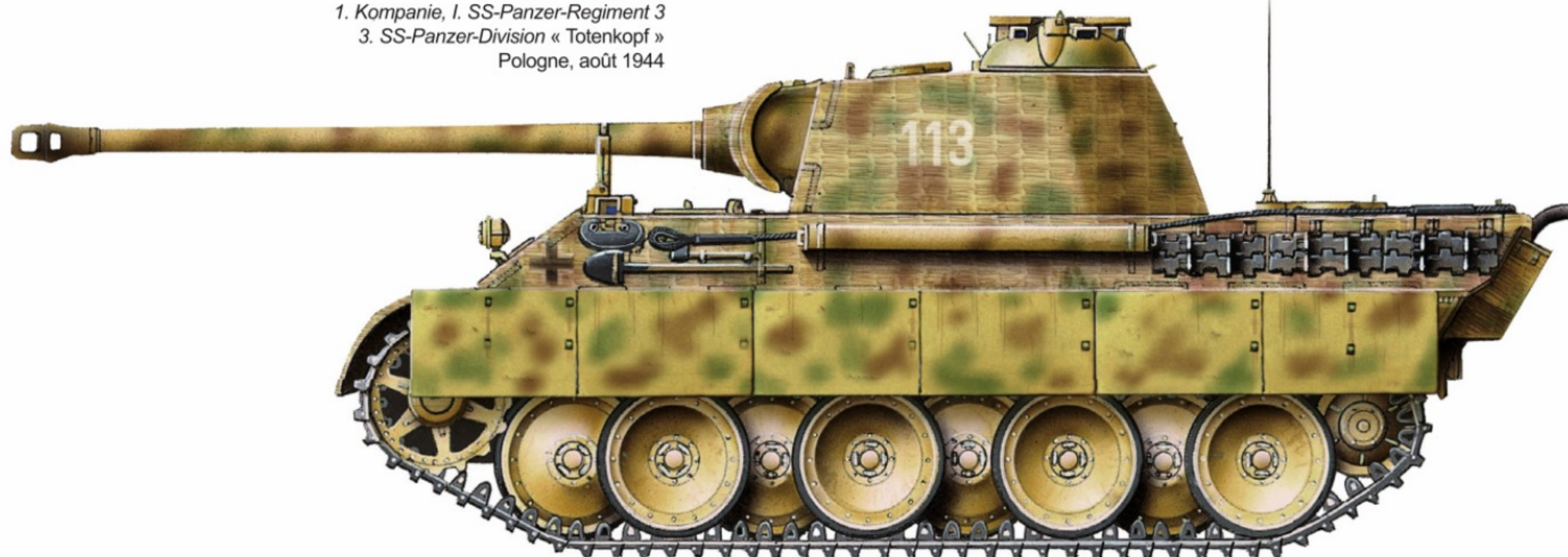
1. Les Marder II sont des petits chasseurs de chars issus d'un recyclage de blindés obsolètes. Leur silhouette relativement basse en fait un outil adéquat pour les embuscades et autres défenses de positions. Mais la protection est le point faible de ce blindé : un coup au but près du canon et c'est tout l'équipage qui peut être mis hors combat.

2. Le sacrifice et les combats retardateurs de la « Totenkopf » ne serviront pas à arrêter la poussée soviétique. L'Armée rouge avance en bousculant toutes les forces allemandes sur son passage, et l'ancienne division d'Eicke passera très souvent très près de l'anéantissement total.

3. Une estafette apporte un message au Bordführer de ce Panther de la « Totenkopf ». Une particularité des Panther de cette unité est l'application en carrés de la Zimmerit.

Panzer V Ausf. A

1. Kompanie, I. SS-Panzer-Regiment 3
3. SS-Panzer-Division « Totenkopf »
Pologne, août 1944



Une série de contre-attaques pousse les SS à rendre le terrain chèrement gagné puis à se replier sur Sopockinie. La 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » n'est plus de taille à lutter contre une armée soviétique et son front craque de partout ; une contre-attaque de la 19. Panzer-Division permet de lui donner un peu d'air. Mais c'est le 23 juillet que les lignes allemandes cèdent au sud-ouest de Grodno, et la « Totenkopf » a pour mission de reprendre Sokolka – ce qui est chose faite après de très durs combats, les Soviétiques s'accrochant au terrain.

COUPS D'ARRÊT EN POLOGNE

Un peu plus tard, la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » est envoyée à Siedlce, à l'est de Varsovie, pour y soutenir la 2. Armee. Ce sont 42 Panther du I./SS-Panzer-Regiment 3 qui arrivent les premiers à Siedlce et sont de suite utilisés pour monter une contre-attaque vers Miedzyrzec... qui est un échec, et qui entraîne la perte de sept Panther. Le 28 juillet, la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » reçoit ses ordres : tenir Siedlce et garder la jonction avec l'unité située à sa droite, la Fallschirm-Panzer-Division « Hermann Göring » pour soulager la 2. Armee et surtout lui « donner de l'air », elle qui est embourbée à Brest-Litovsk. Siedlce est transformée en véritable forteresse par la « Totenkopf », sur laquelle se brisent les attaques soviétiques. Encore une fois, la division fait montre de tout son talent dans une opération défensive : le 28 juillet, les Soviétiques laissent 24 blindés, dont trois JS-2, sur le terrain, et le lendemain ce sont 14 autres chars qui vont périr. La « Totenkopf » en paie toutefois le prix puisqu'elle ne peut plus aligner que 78 Grenadiere par kilomètres [6]... Mais Siedlce est évacué dans la nuit du 30 au 31 juillet 1944. La vallée du Liwiec devient la nouvelle ligne de défense des SS, qui s'installent entre Proszew et Krzeslin et qui doivent couvrir le flanc gauche du XXXIX. Panzerkorps avec la 5. SS-Panzer-Division « Wiking ». Jusqu'au 10 août, la « Totenkopf » est relativement épargnée par les combats, jusqu'au lancement de l'offensive soviétique au nord-est de la capitale polonaise. Deux jours plus tard, la division se retire vers Wolomin, où elle s'installe à nouveau pour subir un nouvel assaut soviétique le 13 août. Ce dernier a plus de succès que le précédent puisque l'aile gauche de la « Totenkopf » est totalement enfoncée, notamment autour de Lipka, et la situation n'est rétablie qu'avec l'engagement de toutes les réserves blindées



▲ Ce Befehlspanther de la « Totenkopf » (reconnaisable à son antenne « parapluie ») file à vive allure dans les rues d'une cité polonaise qui a souffert des combats. Ces blindés ne disposent pas du même canon que le Tiger mais parviennent aussi à tenir la dragée haute à leurs adversaires soviétiques qui apprennent très vite à les craindre.

▲▲ Ces SS de la « Totenkopf » ont creusé un trou assez profond pour y placer leur mortier et offrir un appui-feu sans être aussi vulnérables qu'en rase campagne aux tirs d'artillerie soviétiques, devenus presque systématiques. Ces positions sont placées légèrement en arrière de la ligne principale de défense et servent à apporter un soutien rapide, quoiqu'un peu léger, aux troupes de première ligne.

[6] Idem, p261.

disponibles le 19. Les derniers jours du mois d'août vont être tout autant catastrophiques pour la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » qui parvient cependant, malgré les pertes (plus de 5000 hommes depuis début juillet !), à contenir les attaques soviétiques. Début septembre, la division se replie et quitte Wolomin, à nouveau passablement affaiblie, mais reste employée à des contre-attaques alors que des renforts épars lui parviennent (notamment des « rampants » de la *Luftwaffe*, des Ukrainiens, mais aussi du personnel administratif). Le repli est à nouveau ordonné le 15 septembre vers l'ouest, certaines unités de la « Totenkopf » n'alignant plus que 70 hommes. Le début du mois d'octobre est marqué par un « réveil » de l'artillerie SS qui ne parvient cependant pas à enrayer la préparation russe du 10 octobre sur les positions de la division. Les Soviétiques cherchent à créer une tête de pont sur la Vistule et percent les lignes allemandes ; des pans entiers de la 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » disparaissent dans la fournaise. Josefow, Lapigrosz ou Rozopole deviennent des hérissons où les derniers survivants SS tiennent tête aux Soviétiques, qui ne parviennent pas à atteindre la Vistule. La dernière bataille de Varsovie touche à sa fin quand la « Totenkopf » doit se replier sur la ligne Jablona – Szybalin. Les pertes soviétiques sont toujours énormes, mais ces derniers parviennent à regarnir leurs effectifs alors que cette manœuvre est impossible chez les Allemands qui manquent de tout. La 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » reste sur ses positions jusqu'au début du mois de décembre, date à laquelle elle est retirée du secteur pour rejoindre la réserve de la 2. Armee près de Zichenau.

SAUVER BUDAPEST !

C'est le jour de Noël, le 25 décembre 1944, que le IV. SS-Panzerkorps reçoit l'ordre de se porter en Hongrie afin de dégager Budapest. Il faut cinq jours pour que la « Totenkopf » soit en position de combat ; le 31 décembre, le SS Panzer-Grenadier-Regiment 6 « Theodor Eicke » se trouve à Szöny, et une attaque est prévue pour le lendemain. Les SS ont pour mission d'attaquer en direction du sud-est de Komarom via l'opération « Konrad » et de bousculer le dispositif soviétique, notamment le long du Danube. L'environnement montagneux en ce début d'année 1945 n'est clairement pas en faveur des assaillants, mais ces derniers parviennent néanmoins à prendre la localité de Bajna aux Soviétiques. Si la progression continue difficilement, notamment à l'est de Bajna, les SS commencent aussi à essuyer les tirs de partisans locaux et tombent sur la ville de Szomor, transformée en hérisson antichar par les Soviétiques. Les SS réussissent



▲ Séquence de ravitaillement en projectiles de 7,5cm captée par le photographe. Le cliché permet de remarquer l'ouverture pratiquée dans les plaques de blindage additionnelles autour de la tourelle afin d'accéder à la tourelle.

▼ Le SU-100 soviétique est le chasseur de chars le plus efficace de l'Armée rouge : les tankistes de la « Totenkopf » vont bientôt l'apprendre à leurs dépens... BTM



à s'infiltrer dans la ville et les défenseurs se replient en plus ou moins bon ordre vers le sud-est ; la « Totenkopf » ne peut toutefois pas aller bien plus loin. Son matériel est dans un état catastrophique et les hommes sont épuisés : leur dernière poussée vers les hauteurs de Zsambek s'embourbe et les SS s'écrasent contre les défenses soviétiques sans réussir à les percer. L'objectif du IV. SS-Panzerkorps n'est pourtant pas si loin, Budapest est à portée de main, mais hommes et matériels ne peuvent aller plus loin. La « Totenkopf » n'aligne plus qu'une trentaine de blindés divers, et l'opération « Konrad 2 », qui doit prendre la suite de la première mais en changeant la direction d'approche, est lancée. Cependant, la « Totenkopf » est trop exsangue pour y participer et reste en réserve théorique... de toute façon, Hitler ordonne l'arrêt de cette offensive à laquelle il préfère une troisième mouture, « Konrad 3 ».

Jagdpanzer IV/L48

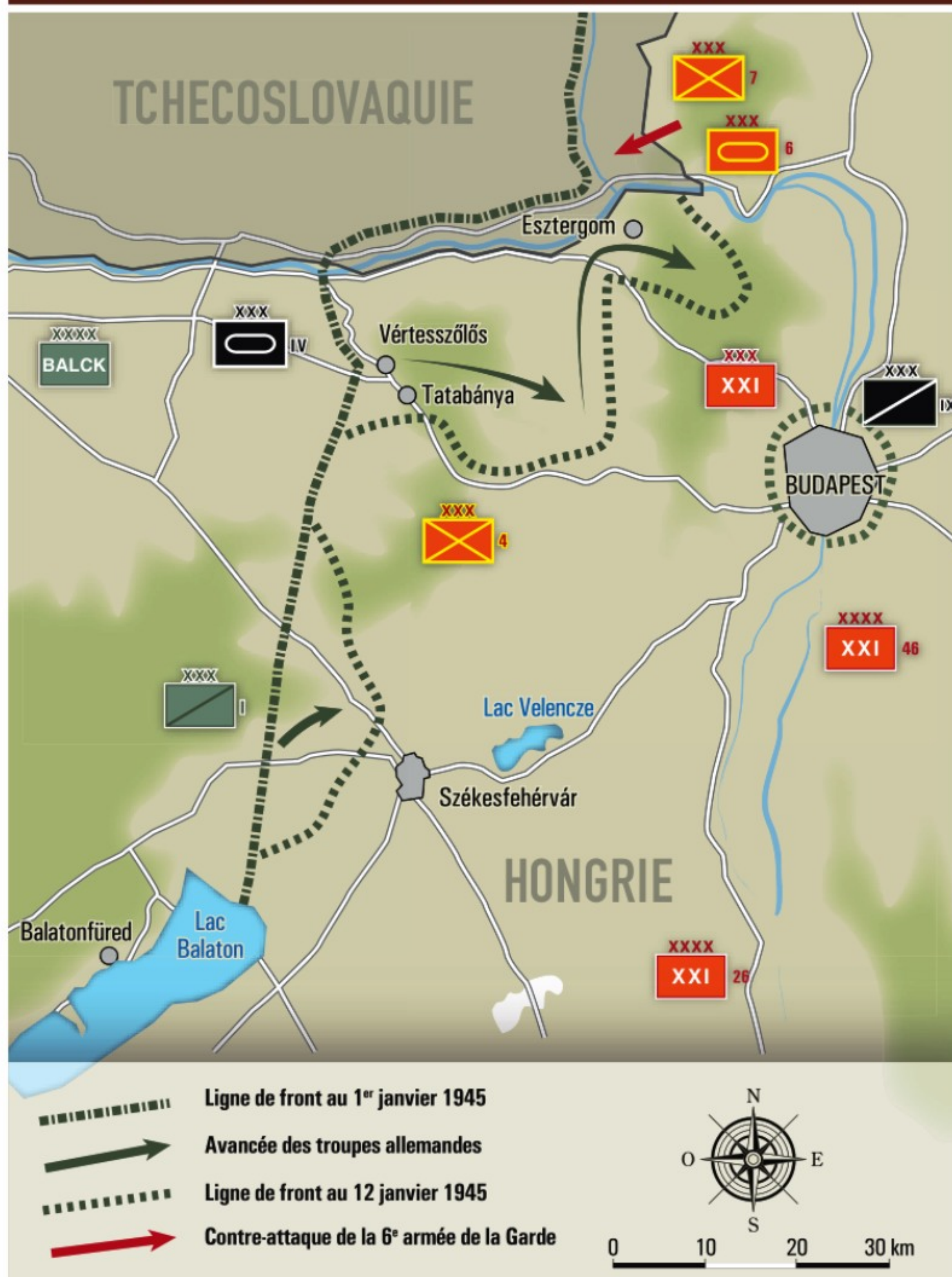
3. SS-Panzer-Division « Totenkopf »
Hongrie, hiver 1944-45



Le IV. SS-Panzerkorps reçoit l'ordre, le 13 janvier 1945, de rejoindre le secteur au nord-est de Veszprem. L'objectif est toujours de désencercler Budapest en attaquant au sud-ouest de la capitale, en passant par Székesfehérvár auparavant. Cinq jours plus tard, l'offensive démarre sous les meilleurs auspices : la « Totenkopf » parvient à enfoncer la ligne soviétique entre Kungös et Berhida. Le SS-Oberscharführer Martin Steiger, chef de bord d'un Panther de la 1. Kompanie du SS-Panzer-Regiment 3, se souvient des combats de ces quelques jours : « Nous devons alors être transférés une fois de plus, cette fois dans le secteur du Balaton, et ensuite rouler sur des routes recouvertes de verglas jusqu'à la nouvelle position de départ. L'attaque commence le 18 janvier. À 04h30, nous tombons sur des charges déclenchées par câbles électriques et des champs de mines. L'ennemi se défend obstinément, et la percée réussit seulement en soirée. Székesfehérvár est pris le 21 janvier 1945, mais nos pertes sont élevées : des pertes en Panzer, pas seulement par coups directs, mais plutôt à cause du terrain gelé et des routes. Lischewski, Grimminger et Kröhan ont été tués ; Hans Eggert est grièvement blessé et a perdu un œil. Le 25 janvier, nous obliquons vers le nord-est sur Budapest [...] entre Vâl et le Danube. Les attaques de l'ennemi se renforcent, et, le 29, l'attaque de chars que nous redoutions de Vertes Aska pénètre profondément dans nos flancs. Arrive la grande bataille de chars près de Pettend. Près de 200 chars de l'ennemi sont détruits [les pertes des Soviétiques seront en réalité loin d'être aussi conséquentes, NdlA]. Les attaques de l'ennemi se développent le 30. Les positions ne peuvent plus être tenues, et nous nous replions vers l'ouest, des deux côtés du lac Velence. Budapest tombe aux mains des Russes le 12 février. [...] La Kompanie a encore deux Panther, l'un est commandé par le SS-Unterscharführer Reif et l'autre par un chef de char de la 3. Kompanie, car tous les autres chefs de char de la 1. Kompanie ont été tués ou sont blessés [7]. » La division va connaître de nombreux succès jusqu'au 21 janvier, date à laquelle elle oblique vers le nord-est. Tandis que la Vali est atteinte, l'attaque allemande doit s'arrêter ; de leur côté, les Soviétiques reçoivent des renforts. Ce n'est que dans la nuit du 25 au 26 janvier que la « Totenkopf » s'élance sur la route Kapolnas Nyek-Baracska, secondée par la 1. Panzer-Division sur sa gauche, mais la progression est trop ralentie par les défenseurs soviétiques. La « Totenkopf » se trouve alors dans une situation bien précaire : son dispositif forme une pointe insérée dans le secteur soviétique, qui regorge de troupes. La division n'a plus que 3 chars et 3 canons d'assaut... face à un corps blindé soviétique ! Le 27, ce dernier passe à l'attaque et submerge les défenseurs : la « Totenkopf » doit à nouveau se replier sur la ligne Baracska-Petend-Kapolnas Nyek. Mais les attaques soviétiques reprennent le 28 et c'est la totalité du IV. SS-Panzerkorps qui se replie au sud de Baracska et une contre-attaque partie de Gardany permet de juguler la percée soviétique. Székesfehérvár est le nouveau point de regroupement de la « Totenkopf » - d'où elle lance une attaque vers Zamoly le 3 février. Mais l'offensive n'aboutit pas, la division ne parvenant pas à s'assurer la capture des sommets au nord de Székesfehérvár, l'obligeant à passer sur la défensive. Il faut noter que la « Totenkopf » connaît encore quelques beaux succès, notamment celui du Gruppe « Kleffner » avec 38 blindés ennemis détruits en une journée.

Néanmoins, le front craque à plusieurs endroits, notamment au sud du lac Velence, amenant le commandement à déshabiller Pierre pour habiller Paul. La « Totenkopf » se voit amputée de plusieurs unités au profit du

LES CONTRE-OFFENSIVES « KONRAD », JANVIER 1945



▲ Cette photographie de qualité moyenne nous permet d'admirer le Befehlspanther n° 101 au début de l'année 1945. L'équipage a placé des patins de chenille sur les flancs de la tourelle afin de conférer une résistance plus grande aux projectiles soviétiques ; un coup au but à cet endroit pourrait définitivement neutraliser le blindé ! S. Cazenave via K. Söhrmann

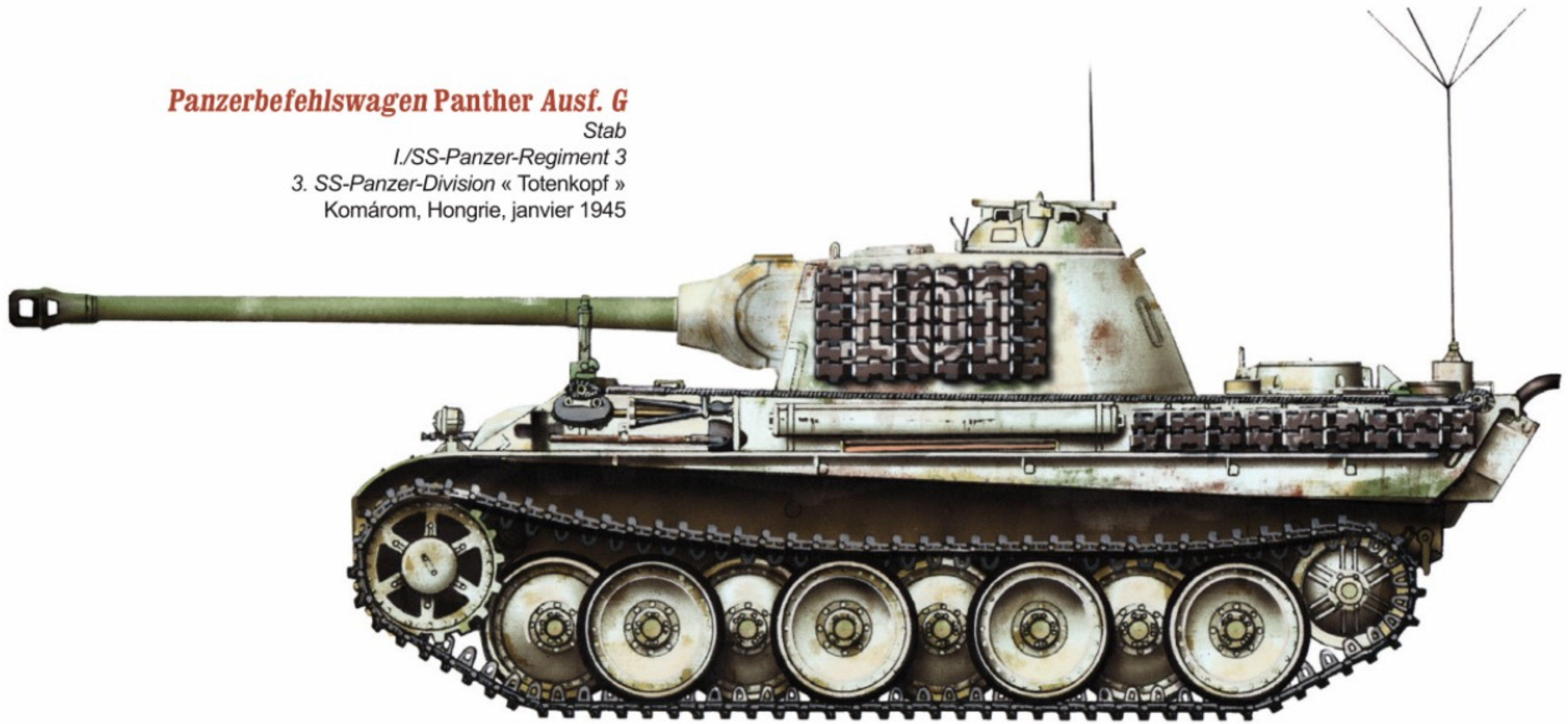
[7] Cité dans Cazenave (S.), *Fauves dans l'enfer de Hongrie*, Batailles & Blindés n°72, p.20, avril/mai 2016.

[8] Trang (C.), *Dictionnaire de la Waffen-SS*, volume 1, p.264, Heimdal, Bayeux, 2011.



Panzerbefehlswagen Panther Ausf. G

Stab
I./SS-Panzer-Regiment 3
3. SS-Panzer-Division « Totenkopf »
Komárom, Hongrie, janvier 1945



III. Panzerkorps mais se fait relever par la 5. SS-Panzer-Division « Wiking » le 12 février 1945. L'unité bénéficie alors d'un peu de repos lui permettant de remettre en état son matériel durement éprouvé : elle ne dispose, au 1^{er} mars, que de 16 Panzer IV, 9 Panther et 6 Tiger [8]. Après avoir reçu quelques renforts, la division « Totenkopf » doit mener une dernière attaque qui est finalement annulée.

DERNIER CARRÉ EN AUTRICHE

Mais l'offensive soviétique du 16 mars (composée de deux armées de la Garde, la 4^e et la 9^e) trouble le calme du front. Le IV. SS-Panzerkorps est littéralement écrasé sous les obus et les roquettes soviétiques et le SS Panzer-Grenadier-Regiment 6 « Theodor Eicke » est enfoncé sur la cote 166 près de Zamoly. Le dispositif général allemand s'effondre en tous points, et la « Totenkopf » est réduite à des petites Kampfgruppen se battant chacune de leur côté, sans véritable liaison radio ni physique avec les troupes voisines. Les unités de la « Totenkopf » disparaissent petit à petit : le 18 mars, la SS-Panzerjäger-Abteilung 3 est totalement anéantie à Söred et c'est par miracle que quelques groupes épars parviennent à stabiliser le front près de Balinka et Szapar. Jusqu'au 23 mars, les survivants de la « Totenkopf », amalgamés aux débris de l'armée hongroise, se battent féroce-ment mais sans aucun espoir et sont tous balayés. La ligne de défense « Klara » située non loin de Zirc doit permettre d'arrêter momentanément les Soviétiques, mais elle est abandonnée dans l'après-midi du 23 mars. Les derniers hommes sont regroupés le 25 au soir vers Papa : l'unité doit se replier vers Vag, au-delà du canal Marczal. La retraite est inévitable, et le Reich approche, tandis que la « Totenkopf » se trouve le 31 mars sur la « Reichsschutzstellung » près de Holling. La défense est là aussi dérisoire puisque la ligne est enfoncée par les blindés soviétiques vers midi, et la « Totenkopf » ne doit son salut qu'au retard de l'infanterie soviétique. L'unité se replie sur la rive occidentale du Neusiedlersee et le 1^{er} avril seules quelques formations combattent encore ; les personnels des engins blindés et du SS-Pz.Art.-Rgt. 3, sans munitions ni obus, sont regroupés dans des formations d'infanterie à la valeur militaire toute relative... Les transmetteurs et autres personnels administratifs sont dans le même cas. Mais la « Totenkopf » livre encore de sérieux combats, notamment le 4 avril autour de Margarethen am

Moos, pour finalement se retirer vers la capitale autrichienne le 5 avril. À partir du lendemain, les survivants de la « Totenkopf » livrent leurs derniers combats dans Vienne, notamment dans le secteur de la gare – très vite perdu – puis dans le 4^e arrondissement, mais les troupes sont invariablement repoussées vers le canal du Danube qui parcourt la ville. La capitale autrichienne doit être abandonnée le 12, les Soviétiques s'étant infiltrés dans toutes les rues et commençant à attaquer les arrières des unités allemandes. Mais la division se replie encore vers Erlau, pour finalement être opposée aux Américains du XII Corps début mai... où elle monte une compagnie cycliste de reconnaissance pour remplacer les blindés ! Comme dans de nombreuses unités, les rescapés de la « Totenkopf » - majoritairement des jeunes adolescents et des vieillards – ne cherchent plus à se battre et se dirigent en masse vers l'Enns, qui symbolise la ligne de partage entre les Américains et les Soviétiques. Le 9 mai au matin, les éléments de la presque éteinte 3. SS-Panzer-Division « Totenkopf » se rendent aux Américains... qui livrent les SS aux éléments soviétiques de pointe, l'unité disparaissant dans les ruines du III. Reich. ■



▲ Éléments du SS-Panzer-Regiment 3 à Szomor le 5 janvier 1945 pendant l'opération « Konrad ». En arrière-plan, situé dans la rue du village (qui a souffert des combats), se trouve le Panther du SS-Obersturmführer Roman Herbatscheck, de la 3. Kompanie. Tous les engins n'ont pas disposé de camouflage hivernal - qui de toute façon n'a à ce moment pas eu une grande utilité au vu des conditions météorologiques. S. Cazenave via A.B.

SOURCES

- Leleu (J-L.), *La Waffen-SS*, p.320, Perrin, Paris, 2007.
- Trang (C.), *Dictionnaire de la Waffen-SS*, volume 1, Heimdal, Bayeux, 2011.

T-34/85 versus TIGER

► Désagréable surprise en 1941 pour les *Panzerchützen*, le T-34 continue, en 1944, d'inquiéter l'arme blindée allemande avec cette version armée d'un canon de 85 mm qui surclasse le *Panzer IV* et devient un véritable danger pour le *Tiger I* (à courte distance toutefois avant l'introduction d'obus sous-calibrés) et c'est donc « naturellement » que le *General-Leytenant* Pavel Poluboiarov, commandant du 4^e Corps blindé de la Garde, le choisit pour mener une reconnaissance en force en pleine zone ennemie. Droits réservés



EN TERRITOIRE ENNEMI

En mars 1944, la *Wehrmacht* a perdu l'initiative face à une Armée rouge qui monte irrémédiablement en puissance. Pourtant, si l'état-major soviétique est de plus en plus sûr de son fait, il n'en reste pas moins prudent quant au potentiel militaire allemand. Les retours de fortune ont été si fréquents par le passé que la moindre offensive d'envergure est désormais planifiée avec soin. Or, cette fois, pas question de se laisser surprendre par un ennemi toujours aussi combattif et habile sur le plan tactique ! Même si les Russes connaissent le dispositif adverse grâce aux partisans qui opèrent sur les arrières de la *Wehrmacht*, les responsables du front ukrainien décident de procéder à une reconnaissance lourde pour tester le « mordant » adverse dans le secteur de Ternopol. Mais qui envoyer dans ce qui s'apparente à une mission-suicide ?



Galicie orientale, secteur de Ternopol, mars 1944. Alors que les plans de l'offensive d'été de l'Armée rouge sont en cours d'achèvement au Kremlin, le *General-Leytenant* Pavel Poluboiarov, commandant du 4^e Corps blindé de la Garde, rumine les dernières directives reçues de la STAVKA, le Grand État-Major soviétique. Cette fois, il s'agit ni plus ni moins que d'enfoncer puis de broyer les défenses ennemies, de libérer la ville de Ternopol et, enfin, de poursuivre et liquider les débris des divisions allemandes en rase campagne. Pour assurer le succès des prémisses de l'opération « Bagration », les moyens rassemblés sont titanesques, même à l'échelle d'un pays comme l'Union Soviétique. D'ailleurs, les enjeux sont tels, qu'en cas d'échec, Staline ne manquera pas de demander des comptes aux généraux chargés de l'opération, avec tout ce que cela peut supposer...

LES ORDRES SONT LES ORDRES !

Responsable d'une partie du front ukrainien, Poluboiarov ne tient pas particulièrement à affronter les foudres du *Vojd*. Les renseignements fournis par les partisans lui donnent une bonne idée du dispositif allemand dans son secteur. Et si les troupes adverses sont loin d'être négligeables, elles ne sont toutefois pas de taille à pouvoir stopper le « rouleau-compresseur » qui se prépare à entrer en action. Mais, avec les « fascistes hitlériens », il convient toujours de se méfier. Dans un passé pas si lointain, des offensives massives se sont terminées dans d'effroyables bains de sang. Certes, pour l'Armée rouge, les pertes comptent peu mais une opération mal montée permettrait aux unités allemandes de s'échapper et de retraiter en bon ordre. Et de cela, il n'est pas question !

Le seul moyen de véritablement tester l'ennemi sans pour autant donner l'alerte consiste à mener une reconnaissance en profondeur pour sonder son dispositif. Cependant, le secret entourant les préparatifs des futures opérations ne doit en aucun cas être éventé. Il s'agira donc de pousser jusqu'aux abords de Ternopol afin d'y évaluer les troupes ennemies qui y sont stationnées. Une patrouille d'engins à roues serait idéale pour mener à bien cette reconnaissance discrète et rapide. Toutefois, les rencontres avec l'ennemi sont plus que probables et la vulnérabilité des automitrailleuses BA-64 ne leur permettrait pas de survivre en cas d'affrontement avec des *Panzer*. De plus, l'état des routes rend difficile l'utilisation de ce type d'engin. En ce mois de mars 1944, la boue est en effet omniprésente en Ukraine, au point d'avoir transformé les routes et pistes en de véritables fondrières. Aussi, après avoir pris en considération ces données, l'officier en arrive à la conclusion que seul un engin chenillé serait capable de s'affranchir du terrain « gras et lourd » qui attend les équipages soviétiques. Un char, bien, mais lequel ? Le T-60 est d'office écarté. Trop peu blindé, il ne peut guère espérer survivre aux coups des antichars allemands. Poluboiarov jette alors son dévolu sur le dernier rejeton de la prolifique famille des chars moyens russes, le T-34/85, dont les premiers exemplaires sont en cours de livraison au sein des unités d'élite de la Garde. Assurément, le Soviétique tient là un engin capable de se mesurer aux plus puissants des « lourds » de l'ennemi, Tiger en tête. Son tube de 85mm ZiS S-53 doit, d'après les ingénieurs, percer le blindage frontal de tous les *Panzer*. Avec cette redoutable machine, les hommes chargés de cette reconnaissance ont donc toutes les chances de réussir leur mission !



▲ Automitrailleuse BA-64. Rapide avec ses 80 km/h en pointe, elle est capable de mener des missions d'observation, mais elle est très vulnérable en cas de rencontre avec des unités blindées allemandes et Poluboiarov veut une reconnaissance capable de s'enfoncer loin dans les lignes ennemies.

▼ Le char léger T-60 est assez rapide (45 km/h) mais, trop peu protégé, il ne peut guère espérer survivre aux coups des canons antichars ennemis. Dans ces conditions, il est écarté pour cette mission considérée comme périlleuse.



▲ Colonne de T-34/85 modèle 1943 armés du canon de 85 mm (D-5T), appartenant à la 119^e division de fusiliers, plus précisément à son régiment de chars, du 2^e Front d'Ukraine. Cette variante est par la suite améliorée avec la mise en service du modèle 1944 dont la tourelle abritant un 85 mm ZIS-S-53. Il est vraisemblable que le *Leytenant* Kochetchkine utilise un modèle 1943 compte tenu de la date de sa mission. Sur la tourelle du char de tête est inscrit en arménien le nom du héros national David Sasunskiy. Coll. Bernstein



◀ Des Panzer IV en formation de combat. Ce modèle est armé d'un canon 7,5cm KwK 40 de 48 calibres (longueur du tube de 3,60 m) qui tire une munition *Panzergranate 39* de 6,8 kg (vélocité de 740 m/s) capable de perforer 85 mm de blindage à 1 000 m sous une incidence de 30° et encore 64 mm à 2 000 m. une balistique honorable qui met en danger un T-34/85 si le tireur allemand parvient à toucher la caisse du char russe, car sa tourelle mesure 90 mm d'épaisseur. NIOD

▼ Des T-34/85 et leurs équipages patientent dans une forêt avant de partir à l'attaque. En dépit d'une augmentation de poids, due à la nouvelle tourelle abritant le canon de 85 mm, la dernière mouture du char soviétique conserve de bonnes performances, avec une vitesse maximale théorique de 54 km/h. La pièce du tank russe tire une munition BR-365 capable de percer 71 mm d'acier à 1 000 m sous une incidence de 30°. Droits réservés

Maintenant, il ne reste plus qu'à « désigner » les volontaires qui voudront bien se « promener » sur les arrières allemands et en ramener un maximum d'informations. Et justement, des compagnies de T-34/85 appartenant au 4^e Corps blindé de la Garde sont dans le secteur, prêtes à entrer en action. Et de l'action, Poluboiarov sait que ces hommes vont en avoir !

LE JEU DU CHAT ET DE LA SOURIS

Tout en rejoignant le bivouac de sa compagnie, le *Leytenant Kochetchkine* se remémore les ordres du « Général-Camarade » Poluboiarov : « *Vôtre devra mission consistera à vous infiltrer sur les arrières de l'ennemi. Je ne vous cache pas que cette mission est difficile et dangereuse. Je vous déconseille d'engager le combat. Ne vous laissez pas entraîner par votre envie d'en découdre, ne prenez pas de risques. Contournez les points d'appui de l'adversaire, sinon vous n'arriverez pas au bout de votre tâche. Il vous faudra pénétrer de*

25 à 30 kilomètres dans les lignes allemandes. Au fur et à mesure de votre progression, vous transmettez les informations recueillies sur les forces ennemies par radio et en clair car, si d'aventure vous veniez à être détruit, nous aurions au moins une idée parcellaire de la situation (sic). Bien entendu, si sur votre chemin vous découvrez des bouchons antichars, détruisez-les, mais n'oubliez jamais vos ordres initiaux ! Une fois le secteur de Ternopol atteint, agissez selon les circonstances. Si possible, tâchez de savoir si la ville a été mise en défense ou pas. » Malgré l'honneur qui lui est fait, le tankiste soviétique ne peut pas s'empêcher de penser que cette mission ressemble à tout sauf à une promenade de santé. Mais les ordres sont les ordres, alors. Dissimulés dans un bosquet, trois T-34/85 flambants neufs sont prêts au départ. Kochetchkine sait que pour cette reconnaissance, il dispose de bonnes machines. Le canon de 85mm est de taille à affronter les *Panzer*. De plus, les qualités de mobilité des « *Tridtsatchetverkas* » – surnom donné aux T-34 par leurs équipages – devraient permettre de distancer les chars ennemis qui viendraient à les prendre en chasse. On le sait, Poluboiarov a été clair quant à cette mission : la collecte de





renseignements est la priorité absolue mais cette opération ne doit pas mettre la puce à l'oreille aux Allemands. Aussi, pour éviter de trop attirer l'attention sur son détachement, le *Leytenant* a décidé de n'emmener avec lui que trois chars. Selon lui, un effectif réduit ne devrait pas alerter les « hitlériens » qui, avec un peu de chance, même, penseront avoir affaire à un trio de blindés égarés. Lors du briefing, les quatorze tankistes écoutent avec attention les ordres de Kochetchkine. Tous sont des vétérans des campagnes précédentes. Ils ont connu les défaites comme les victoires. Si l'officier soviétique les a sélectionnés, c'est qu'ils sont considérés comme les meilleurs de la compagnie et brûlent d'administrer aux Allemands une mémorable correction ! Cependant, le but de la mission les déçoit quelque peu. Ils disposent en effet de la plus puissante version du « *Prinadlezhit-Chetverki* » – autre surnom du T-34 signifiant « trente-quatre » en Russe – mais voilà qu'ils ont interdiction formelle d'engager les chars ennemis ! Le *Leytenant* leur précise qu'ils vont devoir jouer au chat et à la souris avec leurs adversaires. Les trois engins doivent se fondre dans le paysage. En cas de rencontre impromptue, le décrochage sera la seule option envisageable. La dernière phrase de leur chef est d'ailleurs sans ambiguïté : « *Les routes détrempées doivent être nos alliées. D'abord, l'ennemi n'est pas sur ses gardes, il ne nous attend pas. Ensuite, là où nos T-34 passeront, les engins allemands ne passeront pas. Quant à leurs chars légers et moyens, nous n'avons pas à les craindre.* » Tout est dit.

Tandis que les unités du Génie se chargent d'ouvrir un passage au travers de la ligne de front, Kochetchkine inspecte une dernière fois ses trois T-34/85. Tous les engins portent sur leurs flancs des bidons de carburant supplémentaires. Sur la carte, le trajet à parcourir n'excède pas l'autonomie offerte par les réservoirs internes. Mais, d'une part, le terrain est lourd et les gros moteurs diesel vont être sollicités à leur maximum et, par conséquent, la consommation risque de grimper en flèche ! Et, d'autre part, pour éviter les confrontations avec l'ennemi, son groupe de reconnaissance devra sans doute faire des détours aussi longs que gourmands en carburant. Un sous-officier vient sortir le lieutenant de ses pensées. Les démineurs ont terminé leur tâche. Un cheminement sécurisé est balisé. Cette fois, il faut y aller. Alors que le jour n'est pas encore totalement levé, les trois blindés russes s'ébranlent dans un cliquetis de chenilles et de moteurs qui s'emballent. Ces bruits agacent l'officier soviétique car la moindre sentinelle allemande un tant soit peu attentive a toutes les chances de les repérer et de donner l'alerte. Sans compter que les sapeurs ont très bien pu oublier une *Tellermine* ou une autre « saloperie » dans ce goût-là ! Pourtant, la chance est du côté des équipages russes et le passage des premières défenses adverses, très espacées, il est vrai, se fait sans le moindre problème. Les premiers kilomètres se déroulent dans une relative discrétion. Les chenilles font gicler de la boue, rajoutant une couche de camouflage improvisé aux blindés soviétiques en train de se faufiler en zone hostile. Ce secteur du front est relativement calme, les Allemands n'y ayant guère positionné de troupes. Du moins, c'est ce qu'espèrent les Russes.

Une fois le soleil levé, les trois T-34/85 qui évoluent en colonne se découpent dans le paysage, comme autant de cibles. Les équipages sont nerveux. Ils ont certes confiance dans le blindage de leur char mais ils n'ont jamais entendu de récit de tankistes ayant survécu au feu d'un 8,8cm bien embossé... L'une de ces pièces pourrait les « allumer » à une distance telle qu'il leur serait impossible de répliquer malgré leur nouveau canon de



▲ Des *Grenadiere* assurent la défense rapprochée d'un *Panzer IV* qui visiblement est un vieux guerrier. Deux mitrailleuses MG 34 de 7,92 mm ont été placées sur le toit de la tourelle pour tenir à distance l'infanterie ennemie. La présence d'un jerrican sur l'avant de la superstructure est toutefois surprenante !

▲▲ Un T-34/85 se fraye un chemin à travers un petit bois. Son poids de 32,12 tonnes et son moteur V12 de 500 chevaux lui permettent de coucher les troncs d'arbre de diamètre moyen sans grandes difficultés. Le *Leytenant* Kochetchkine va profiter de la bonne mobilité de son blindé, notamment sur la boue grâce à une pression au sol de seulement 0,78 kg/cm², pour mener à bien sa dangereuse mission de reconnaissance. Droits réservés

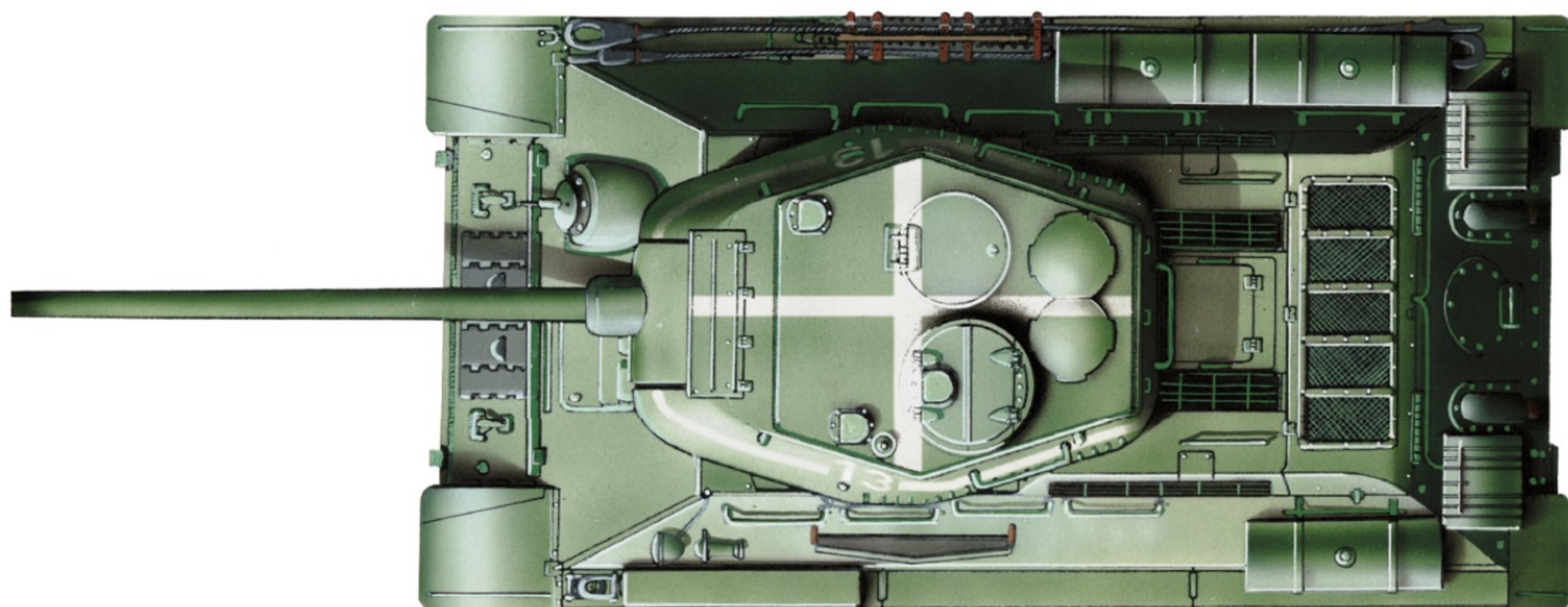
85mm. Alors que les chars ont déjà pénétré de plusieurs kilomètres le territoire ennemi, Kochetchkine aperçoit des véhicules qui semblent les suivre. Un moment, il espère que ce n'est qu'une simple coïncidence. Mais non, des *Panzer* se dirigent droit vers eux. Dans ses jumelles, l'officier identifie des *Panzer IV* équipés d'une pièce longue de 7,5cm. Même si le blindé allemand n'est pas au niveau de son homologue soviétique, ses projectiles sont encore capables d'expédier un « *Prinadlezhit-Chetverki* », et son équipage par la même occasion, au paradis des Soviétiques. L'ennemi est encore loin et Kochetchkine ordonne à son groupe de reconnaissance de forcer l'allure. Les moteurs rugissent dans un bel ensemble et les T-34/85 commencent à distancer les *Panzer*. Pour ces derniers, une course contre la montre est engagée. Les engins soviétiques sont encore trop loin pour espérer y placer une *Panzergranate* et il faut impérativement se rapprocher. À leur tour, les *Bordführer* ordonnent à leurs pilotes de pousser les Maybach dans leurs derniers retranchements. Malheureusement pour les Allemands, le relief et le climat russes ont décidé de se liguer pour prendre le parti des Soviétiques.



T-34/85

Unité non identifiée
Armée soviétique

Note : il n'a malheureusement pas été possible de retrouver les marquages du char du *Leytenant Kochetchkine*.





◀ Un Panzer IV lang devant un modèle encore armé du canon court de 7,5cm. En 1942, les Allemands réarment leur char moyen avec une pièce de 7,5cm longue de 43 calibres (puis 48 calibres) afin d'améliorer les performances balistiques. Il est vrai que les *Panzer IV kurz* sont totalement dominés par le T-34/76. Mis en difficulté par les nouveaux blindés germaniques, les Soviétiques vont réagir à leur tour en améliorant la puissance de feu de leur tank « vedette ». Une course à l'armement que la *Wehrmacht* domine jusqu'en 1945, mais les matériels mis en ligne par l'Armée rouge ne sont jamais bien loin derrière et le différentiel technologique existant ne permet pas au III. Reich de dominer totalement le champ de bataille.

▼ Ce Panzer IV Ausf. G est chaussé de *Winterketten*, des extensions de chenilles permettant d'évoluer sur les sols glacés. Elles sont aussi utilisées sur sol meuble. Pour autant, les *Winterketten* ne sont qu'un pis-aller, et, en 1944, les *Ostketten* apparaissent. Réalisées tardivement, ces chenilles « spécial Raspoutitsa » sont plus larges (56 cm) et diminuent sensiblement la pression massique, favorisant par là même la portance. Les Panzer IV qu'affrontent le *Leytenant Kochetchkine* en semblent dépourvus.

L'un après l'autre, les chars allemands s'embourbent. Leurs chenilles larges de seulement 40 centimètres ne permettent pas aux blindés du *Reich* de jouir d'un minimum d'adhérence dans le cloaque ukrainien. Kochetchkine a la satisfaction de voir les chars adverses s'immobiliser. Des panaches de fumée blanchâtre s'élèvent des échappements et des ouïes d'aération des Maybach en surchauffe, les chenilles dérapent dans la mélasse noirâtre, les chefs de char vocifèrent des ordres mais rien n'y fait, la terre de la *Rodina* a décidé de garder prisonniers les envahisseurs. Les prédictions de l'officier soviétique se sont révélées justes ! Pourtant, les *Panzerschützen* ne s'avouent pas vaincus et quatre engins parviennent à se frayer un chemin dans la boue pour de nouveau se lancer à la poursuite des T-34. Cette fois, l'officier russe n'a plus le choix, la détermination de ses adversaires le contraint à accepter le combat. Difficile de collecter des renseignements quand on doit surveiller ses arrières ! Les recommandations de Poluboiarov ne sont déjà plus que de lointains souvenirs car les Russes vont devoir se battre pour survivre...

Mettant à profit un petit vallon le cachant des regards de ses poursuivants, le Soviétique ordonne à son groupe de s'embusquer dans un petit bois s'étalant à flanc de colline. Tant bien que mal, les pilotes placent leurs machines sous le couvert des arbres, à l'écart du chemin qu'ils suivaient. N'ayant pas le temps d'améliorer les choses en disposant des branchages sur les machines ou en effaçant les traces des chenilles laissées par les T-34 dans la terre gorgée d'eau, le camouflage des Soviétiques est imparfait. Kochetchkine a d'ailleurs la désagréable sensation d'être aussi vulnérable qu'un gibier pris dans la lunette de tir d'un chasseur. Si l'ennemi l'aperçoit, il ne risquera pas de rater un groupe de cibles aussi faciles... Mais peut-être que dans la précipitation de la chasse, les « fascistes hitlériens » ne remarqueront pas les chars embusqués ? Cette fois encore, le Russe a vu juste. Trop occupés à mener leurs engins à la curée, les *Bordführer* ne perçoivent pas la menace et les *Panzer* se hissent péniblement vers le sommet de la colline, sans prendre la moindre des précautions. Poussés à leur régime maximal, leurs moteurs allemands peinent. À bord, personne ne s' imagine que, tapis dans l'ombre des arbres, des T-34 se tiennent à l'affût, pointant leur tube de 85mm vers leurs proies en encadrant les *Balkenkreuz* peintes sur les flancs des engins. À ce moment précis des événements,



ces derniers n'ont jamais autant mal mérité leur désignation de véhicules de combat blindés. En effet, à quelques centaines de mètres, les 30mm de blindage latéral des chars moyens allemands ne peuvent rien contre les obus russes. Au signal de Kochetchkine, les pièces des T-34/85 crachent simultanément leurs perforants. En quelques dizaines de secondes, le carnage est consommé et les *Panzer* sont réduits à l'état d'épaves en feu. Personne ne sort vivant des brasiers. Kochetchkine est satisfait du résultat de son embuscade et ses équipages soviétiques exultent de joie : ces nouveaux T-34/85 sont vraiment très performants !

Pourtant, l'officier est mal à l'aise car il ne peut s'empêcher de penser que sa mission commence mal. Il est pour lui évident que les *Panzerschützen* ont certainement eu le temps de rendre compte de la présence de chars ennemis avant d'être détruits, sans compter que les volutes de fumée noire qui s'élèvent des *Panzer* en flammes vers le ciel signalent leur position à des kilomètres à la ronde. Autrement dit, désormais, les Allemands savent que Kochetchkine et les siens se sont faufilés parmi leurs positions. Sans plus s'attarder, le *Leytenant* ordonne aux pilotes de redémarrer, inutile d'attendre des renforts allemands qui ne devraient pas tarder à arriver sur les lieux du combat.



◀ Des T-34/85 passent un cours d'eau à gué. Le blindé russe est capable de passer une coupure humide de 1,3 m sans préparation particulière. Un point fort au moment d'effectuer des missions d'observation. Tout au long de la guerre, les Soviétiques vont intégrer des chars moyens au sein de leurs unités de reconnaissance, au grand dam des Allemands, dont les premiers 8x8 sont armés de pièces de 2cm totalement inefficaces en cars de rencontre avec un T-34. Droits réservés

▼ Tiger I de la *schwere Panzer-Abteilung 507* attendant son convoi, vers le front de l'Est, sur son wagon ferroviaire. L'équipage a, comme le veut le règlement, mis en place les chenilles de transport plus étroites. Le rapport russe n'indique pas l'unité de Tiger que les T-34/85 de Kochetchkine affrontent, mais à cette date et dans le secteur de Ternopol sont présents les fauves de la « 507 ». AMC # E023747

NA TERNOPOL !

Bientôt, la marche des T-34 est stoppée par un petit cours d'eau. Bien que son char puisse franchir un gué de plus d'un mètre de profondeur, Kochetchkine estime que les berges sont trop abruptes pour tenter une manœuvre de franchissement. La prise de risque est trop importante à son goût. Il lui faut trouver un autre point de passage. Au bout de quelques centaines de mètres, les équipages soviétiques découvrent un petit pont qui enjambe la rivière. L'un des pilotes saute à terre pour évaluer la solidité du pont. Selon lui, au vu de son état, le fragile ouvrage d'art n'est pas en mesure de supporter un poids supérieur à cinq tonnes. L'officier russe est désappointé : ils sont parvenus à franchir les lignes allemandes, à semer leurs poursuivants puis à détruire quatre chars « fascistes » et tout ça pour se retrouver bloqués par une rivière ridicule ! Le *Leytenant* n'est toutefois pas homme à se laisser abattre facilement. Il a une mission et il entend bien la remplir ! Mais comment ?

L'un de ses hommes parti en reconnaissance lui signale un bourg à proximité. Peut-être les équipages des « *Prinadlezhit-Chetverki* » y trouveront-ils de l'aide de la part de la population ? Et, de fait, les trois engins y sont accueillis comme des libérateurs malgré le fait que les Ukrainiens aient toujours eu des velléités d'indépendance. Passées les premières effusions de joie et les explications de Kochetchkine, les habitants se rendent compte que ces soldats de l'Armée rouge n'annoncent en rien la fin du joug nazi. Du moins, pour le moment. Pour l'instant, il s'agit d'aider les « camarades » en difficulté. Le pont est trop fragile pour accepter les 32 tonnes d'un T-34/85 ? Et bien, il suffit de le renforcer ! Les villageois se mettent immédiatement au travail. Bien que l'officier soviétique soit touché par l'enthousiasme des uns et des autres, il n'en ressent pas moins une certaine nervosité, émettant quelques doutes sur la capacité du pont à encaisser le poids des trois blindés. D'un autre côté, rester immobile accroîtrait les risques de rencontre avec les Allemands et, cette fois, la chance pourrait bien tourner. Pas question non plus de rentrer sans les précieux renseignements... Plus la peine de tergiverser, les habitants ont terminé de



renforcer l'ouvrage, il faut traverser ! Un par un, les T-34/85 franchissent lentement la passerelle. Kochetchkine est à la manœuvre, dirigeant précautionneusement ses pilotes. Et à la surprise générale, les chars arrivent de l'autre côté sans encombre. Il est temps de reprendre la route de Ternopol.

Le commandant du groupe de reconnaissance estime qu'ils sont désormais à plus de 25 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies. La prudence est de mise mais pas la discrétion puisque les T-34/85 croisent des fantassins allemands qui n'en reviennent pas de voir des chars russes aussi loin derrière la ligne de contact. Immédiatement, Kochetchkine ordonne d'ouvrir le feu avec les mitrailleuses de bord. Les Allemands s'égaillent dans la nature, impuissants face à ces colosses d'acier. L'officier est satisfait des destructions que son groupe de reconnaissance inflige aux troupes « fascistes » mais, une nouvelle fois, cette rencontre ne va pas manquer de signaler sa présence aux unités blindées allemandes. Et même si les T-34/85 surclassent les chars moyens ennemis, le nombre peut faire la différence. Avec seulement trois machines, le *Leytenant* doute de pouvoir résister à une attaque massive.

Mais les temps ne sont pas à la réflexion et il faut foncer. Quelques véhicules légers ennemis goûtent encore à la puissance des canons de 85mm quand ce que redoutait l'officier soviétique arrive. Sept chars ennemis débouchent face aux engins soviétiques. Les *Panzerschützen* sont des vétérans ; tout en ouvrant le feu pour fixer les « *Tridtschetverkas* », ils se lancent dans une manœuvre d'enveloppement. Kochetchkine désigne à son tireur le char le plus menaçant. Un obus suffit à le mettre en flammes. La puissance des 85mm est impressionnante mais, déjà, un autre blindé



engage le T-34/85. « Feu ! » commande le lieutenant, au moment même où il voit une flamme annonçant un coup de départ surgi du canon du char allemand. Les tankistes « hitlériens » l'ont devancé d'une fraction de seconde. Un coup formidable s'abat alors sur la tourelle russe. Les tympans de Kochetchkine semblent éclater, des pointillés multicolores dansent devant ses yeux, puis, plus rien, l'obscurité. Commotionné, il perd connaissance et s'effondre comme une poupée de chiffon au fond de sa tourelle. Le combat qui s'ensuit est confus, d'autant que les adversaires connaissent toutes les ficelles du combat de chars. Comme en 1941, les *Panzerschützen* affrontent des machines supérieures à leurs engins. Mais, cette fois, les équipages soviétiques ont l'expérience des nombreuses batailles qu'ils ont livrées. Lorsque l'officier revient à lui, les Allemands ont préféré se replier, après avoir laissé plusieurs des leurs sur le terrain. Encore sous le choc, le Soviétique ordonne de repartir de l'avant. Hormis quelques impacts, les T-34/85 sont indemnes. Cet affrontement a par contre encore entamé les réserves de projectiles antichars.

La nuit commence à tomber sans que le groupe de reconnaissance ne fasse d'autres rencontres avec des chars adverses. Au détour d'un chemin, Kochetchkine ordonne une pause. Devant lui, un convoi logistique allemand est en train de traverser un pont à faible allure. La cible est tentante mais les stocks de munitions sont bas. L'officier soviétique s'empare de la radio de bord de son T-34/85 et rend compte à l'état-major pour signaler l'objectif. Les supérieurs de Kochetchkine l'informent qu'ils peuvent lui envoyer des avions d'attaque au sol « Sturmovik » et que ceux-ci sont susceptibles d'être sur zone dans une heure ; une heure et il fera déjà presque nuit noire ! Trop long pour le *Leytenant* qui ordonne immédiatement à ses tankistes d'ouvrir le feu. Le véhicule de tête explose sous l'impact d'un obus explosif. La tourelle du T-34 pivote de quelques degrés et le camion fermant la marche subit le même sort. La colonne est bloquée, la messe est dite ! Les deux autres blindés prennent position et ouvrent le feu à leur tour. Les camions explosent les uns après les autres. Kochetchkine et ses hommes utilisent seulement leurs mitrailleuses de bord, économisant ainsi les précieux projectiles de 85mm. Surpris et affolés, les Allemands sautent de leurs véhicules pour se mettre à couvert dans les fossés environnants. Le Soviétique est tenté de se servir de son char comme d'un bélier pour défoncer quelques camions de plus, cependant le risque d'être détruit au corps-à-corps par un *Panzerknacker* est



▲ L'arrivée en unité du T-34/85 est un véritable soulagement pour les équipages, car cette machine surclasse le *Panzer IV*, se rapproche nettement du Panther et met en danger le Tiger I notamment à l'été 1944, avec la mise en service de la BR-365 P (*Armor Piercing Composite Rigid*). Avec un pénétrateur en tungstène de 640 g long de 89,5 mm et affichant un diamètre de 27,5 mm, cette munition sous-calibrée à haute vitesse initiale (jusqu'à 1 050 m/s de Vo.) pénètre de 130 à 140 mm d'acier à 500 m et 107 mm à 1 000 m. Largement de quoi foudroyer un Tiger de face, pour peu que les *Frontoviki* soient motivés, car le 8,8cm de 56 calibres est tout aussi redoutable pour leurs T-34/85. Droits réservés

bien trop élevé. Au bout d'une heure, attirés comme des rapaces par les camions en feu, les « Sturmovik » surgissent au-dessus du champ de bataille pour parachever le succès des T-34, larguant leurs bombes et mitraillant en se fiant aux incendies. Kochetchkine rompt alors le combat pour reprendre le cours de sa mission. En attendant de se remettre en route, quelques heures de sommeil grappillées feront du bien à tous ; les chars sont camouflés, les feux interdits et des sentinelles vont se relayer tout au long de la nuit pour monter la garde.

CHASSEURS DE FAUVES

La journée suivante se déroule « paisiblement », les équipages passant le plus clair de leur temps à camoufler leurs engins sous le couvert de bosquets pour limiter les rencontres avec les Allemands. Plus question de gaspiller les quelques obus restant dans les soutes ! Surtout que Ternopol n'est plus qu'à quelques kilomètres. Le groupe de reconnaissance décide de patienter jusqu'à la nuit. Car Kochetchkine a une idée pour pénétrer dans la ville sans utiliser la force. Une idée dangereuse mais qui vaut le coup d'être tentée. Alors que la pénombre recouvre la cité ukrainienne, les trois T-34/85 se dirigent à vive allure vers les premières maisons. Debout dans sa tourelle, le lieutenant soviétique espère que son coup de bluff sera payant.

Panzer VI Ausf. E Tiger I

1. Kompanie
Schwere Panzer-Abteilung 507
Union soviétique, mars 1944

Note : il s'agit du char personnel du Kommandeur de la compagnie.





La nuit doit empêcher les plantons d'identifier les chars russes et la boue fournir un camouflage suffisant pour occulter les marques de nationalité. Quant au « *Prinadlezhit-Chetverki* », bien que ce soit une machine soviétique, les Allemands en ont tant capturé que leur présence à proximité d'un camp retranché ennemi n'a rien d'extraordinaire. Oh, certes, avec leur canon de 85mm, ceux de Kochetchkine sont différents des T-34/76 habituels mais, après-tout, il n'est pas évident que la moindre sentinelle allemande soit experte en reconnaissance de blindés.

Conformément aux espérances du Soviétique, le stratagème fonctionne à merveille. Pas un Allemand n' imagine que des chars ennemis puissent se trouver aussi loin à l'intérieur de leurs lignes ! Plein gaz, les T-34 obliquent vers le centre-ville. La ruse n'est pas encore éventée et les « hitlériens » laissent passer les engins soviétiques sans encombre. Kochetchkine sait qu'il mène seulement une mission de reconnaissance mais la tentation est trop forte et il ne peut pas s'empêcher de profiter de l'occasion pour faire le maximum de dégâts. Tandis qu'il ordonne à son tireur de s'en prendre à la *Kommandantur*, ses équipiers ouvrent le feu sur le mess des officiers. Les obus explosifs s'abattent sur les bâtiments et, bientôt, la panique s'empare des troupes allemandes qui n'arrivent pas à comprendre d'où viennent les tirs. Bombardements aériens ? Salves d'artillerie ? Profitant de la confusion, les trois chars russes prennent la direction de la sortie de la ville. Inutile de s'attarder...

Mais au moment où les Soviétiques vont se dégager de ce nid de frelons, Kochetchkine aperçoit les silhouettes de trois chars Tiger stationnant le long d'une rue. Alertés par les explosions, les équipages allemands sont en train de rejoindre leurs postes de combat. Sans attendre, un obus de 85mm file vers le « lourd » allemand placé en tête de colonne.

Les deux photos :

Ce cliché a très certainement été pris dans le secteur de Brody, soumis à une forte poussée de l'Armée rouge en mars-avril 1944. Un équipage de la « 507 » fait le plein de son Tiger sous le regard indifférent de *Landser* épuisés par des semaines de terribles combats. Son 8,8cm KwK 36 L/56 est une arme redoutable, puisque sa *Panzergranate* 39 perce 100 mm de blindage à 1 000 m sous une incidence de 30°. Même les T-34/85 et leurs épaisses tourelles sont en danger. En outre, à longue distance, le pointeur allemand peut espérer toucher « aisément » ses cibles grâce à la trajectoire tendue des munitions, qui ne nécessite que peu de correction. D'ailleurs, à moins de 1 000 m, les chances de toucher un objectif de 2 m sur 2,4 m sont très proches des 100 %. Mais le *Leytenant* Kochetchkine va affronter des Tiger à courte distance, annulant de ce fait un des points forts des chars lourds germaniques.

Mais voici que l'obus ricoche sur la cuirasse frontale du Tiger ! L'angle d'attaque est défavorable pour percer les 10cm d'acier. Pas de temps à perdre à maudire les affirmations des ingénieurs en balistique, il faut frapper à un endroit plus vulnérable. Un deuxième tir brise la chenille de la cible. Le « fauve » est immobilisé mais pas mort. La lourde tourelle s'oriente vers les T-34/85 qui tentent de manœuvrer pour se mettre à l'abri. Heureusement pour eux, la vitesse de rotation de l'Allemand est trop lente et le long tube de 8,8cm ne parvient pas à trouver sa cible. Enfin, un obus de 85mm traverse le blindage arrière du Tiger qui s'enflamme comme une torche. Le deuxième *Panzer* est criblé de coups. Les dommages infligés sont si importants que l'équipage ne peut répliquer. Quant au dernier, il préfère se replier dans une rue adjacente pour ne pas subir le même sort que ses congénères.

Estimant qu'il a suffisamment abusé de sa chance, Kochetchkine ordonne de cesser le combat. Cette fois, les soutes à munitions sont vides. Sans demander son reste, le trio se dirige vers la ligne de front qu'il atteint quelques heures plus tard. Désorientés, les Allemands n'ont même pas cherché à les arrêter. À la surprise de Pavel Poluboiarov, les équipages soviétiques ont réussi leur mission et sont rentrés sains et saufs ! Quelques semaines plus tard, « Bagration » fera éclater le front allemand.

UNE ŒUVRE DE PROPAGANDISTES ?

Ce récit est en partie tiré de l'ouvrage soviétique « *Ils ont accompli des exploits* ». Publié en 1984, ce livre était prioritairement destiné aux troupes engagées dans le borbier afghan. Si l'on ne doit pas oublier que la propagande est sans aucun doute passée par-là pour « arranger » les aventures des équipages des trois T-34/85 de Kochetchkine [et par là même, soutenir le moral des conscrits envoyés en Afghanistan en leur « rappelant » les sacrifices et exploits de leurs anciens durant la Grande Guerre Patriotique – NdIR], il ne faut pas oublier non plus qu'en mars 1944, l'Armée rouge a l'initiative stratégique et que la *Wehrmacht* ne peut plus que subir en essayant de répliquer coup pour coup. Les grandes chevauchées à la « *Panzer* » Meyer à l'intérieur des lignes ennemies ne sont désormais plus du fait des Allemands mais des Soviétiques. En mai 1944, Le *Leytenant* Kochetchkine sera promu au titre de Héros de l'Union Soviétique pour ses exploits. ■

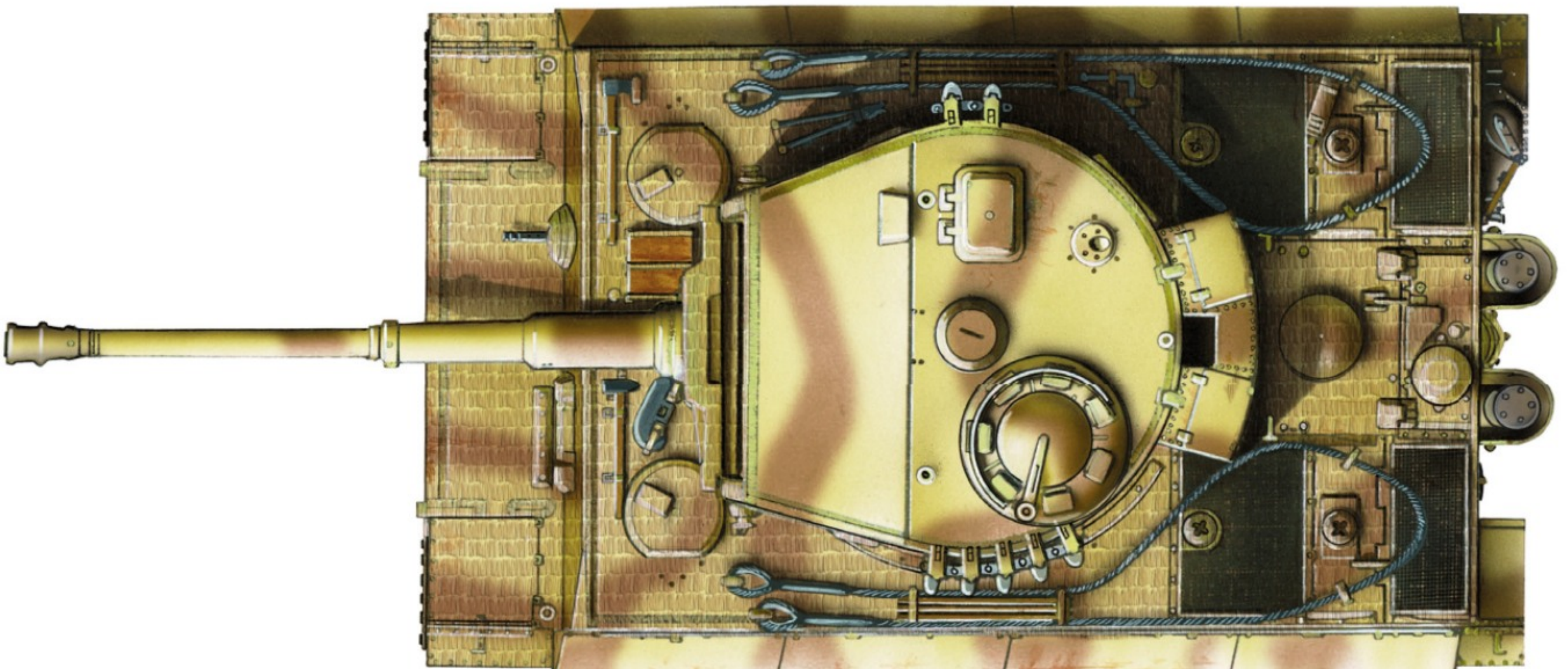


Panzer VI Ausf. E Tiger I

1. Kompanie

Schwere Panzer-Abteilung 507

Secteur de Ternopol, Union soviétique, mars/avril 1944





YANKEE MELODY

PARTIE 1 (1942-1944)

LA GUERRE TRÉPIDANTE D'UN JEUNE TANKISTE AMÉRICAIN

Avant de devenir le *Private First Class* Parkyn, tankiste émérite servant dans l'une des plus puissantes *US Armored Divisions*, le jeune Joseph avait trois passions (pas forcément dans cet ordre d'importance) : son American Austin aux chromes rutilants, sa fiancée Dorothy et les milkshakes. Un kid parmi d'autres, dont la vie allait brutalement changer.

Par Yannis Kadari

« **En** 1940, j'étais un gamin de 19 ans, naïf et pas du tout au fait de ce qui se passait en Europe. J'ai grandi en Virginie, dans les environs d'Appomattox, un trou de 1 000 habitants, rendu célèbre par la guerre civile [1]. J'ai arrêté l'école assez tôt pour travailler comme apprenti dans la plomberie, à Lynchburg. Je savais que l'Europe était en guerre, mais on ne se sentait pas concerné. On voyait des images aux actualités cinématographiques. C'était terrible, mais nos vies continuaient tranquillement et personne autour de moi ne voulait que l'Amérique ne se mêle de cette affaire. On voulait vivre notre jeunesse dans l'insouciance. Bien sûr, tout a changé avec le 7 décembre 1941

[1] En avril 1865, le général Lee se replie à Appomattox après sa défaite à Petersburg et l'incendie de Richmond. C'est là, près du bourg, qu'il va signer sa reddition au général Ulysse S. Grant, mettant fin à la guerre de Sécession.

et l'attaque contre notre base de Pearl Harbor. Les bureaux de recrutement ont fleuri et les volontaires y ont fait la queue. Il y avait de tout, des fils de médecins ou de juges, des jeunes de la classe moyenne ou ouvrière, et aussi des pauvres gars pour qui l'armée représentait le seul espoir de s'en sortir. Les noirs avaient leurs bureaux à eux. À cette époque, on ne se mélangeait pas. Je me suis engagé en mai 1942, à Fort Belvoir, qui était alors une caserne du génie, après avoir essayé de rejoindre les *Marines* puis l'aviation. Dans les deux cas, on m'avait refusé pour ma condition physique ; c'est vrai que je n'étais pas très épais. Un vrai gringalet. C'est cette allure qui m'a épargné d'être versé dans l'infanterie. En me voyant, le sergent recruteur avait ricané : on ne pourra



rien faire de toi, tu n'es pas fichu de marcher avec un barda et un fusil, autant te mettre dans les tanks. Ils ne font rien dans les tanks, donc tu y seras très bien ! »

C'est ainsi qu'après des classes accélérées le jeune Jo se retrouve à Fort Knox, dans le Kentucky, où il suit une formation de trois mois de tankiste. Il apprend les rudiments du métier sur char léger M3, et sur *Medium Tanks* M3 et M4.

« Ces engins étaient impressionnants, même le Stuart avec son canon de 37 mm. On éprouvait un incroyable sentiment de puissance à bord, c'était grisant. Il faudra l'épreuve du feu pour comprendre, qu'en fait, la plupart de nos tanks ne valaient pas un clou contre ceux des frisés. J'ai été formé à occuper tous les postes à bord, mais je me suis retrouvé *assistant driver - bow gunner* [2]. Ce n'est pas la meilleure place ! Je guidais le pilote (dans la boue ou sur le sol gelé, on doit prendre garde à ne pas tomber, sinon on peut finir happé par les chenilles), je protégeais l'arc avant du char contre les fantassins avec ma mitrailleuse et j'étais chargé d'alimenter la tourelle en obus, en piochant dans les réserves, pour soulager le tireur et son chargeur. La nuit, j'étais souvent affecté aux tours de garde les plus durs, ceux de minuit à 2h00, ou le suivant jusqu'à 4h00. En fait, parmi les cinq membres d'équipage, j'étais celui dont on pouvait se passer ; le « consommable » comme disaient nos instructeurs [3] ! Le Sherman était le plus réussi de nos engins de l'époque ; il était fiable, assez vif (pour un char) et étonnamment simple à piloter, surtout quand on maîtrisait bien le double débrayage. Il existait différentes motorisations, dont un Wright aviation. En revanche, le char était mal protégé, il prenait souvent feu quand il était touché et son canon de 75 manquait de puissance. Mais tout ça, en 1942, on ne le savait pas encore, et nos chefs, qui, eux, devaient bien s'en douter, bin, ils s'étaient bien gardés de nous le dire ! » Joseph Parkyn est affecté à la *2nd Armored Division*, à Fort Bragg, en Caroline du Nord ; une division blindée lourde [4], fière de son surnom – « Hell on Wheels »,

[2] Assistant pilote et mitrailleur de caisse.

[3] On notera d'ailleurs qu'en 1944, après la Normandie, lors de la poursuite des Allemands en Lorraine et vers le massif ardennais, faute de renforts, les équipages des Sherman américains seront souvent réduits à quatre hommes, en supprimant le poste d'*assistant driver - bow gunner*.

[4] Car dotée de quatre *Medium Tank Battalions* et deux *Light Tank Battalions*, là où la division cuirassée américaine standard n'alignera que trois *Tank Battalions*.

◀ Équipage américain à l'instruction à Fort Knox, dans le Kentucky. La vie de tankistes n'est pas une sinécure... Malheureusement, nous ne disposons pas de photos de Jo Parkyn.

Toutes photos : LOC et Nara

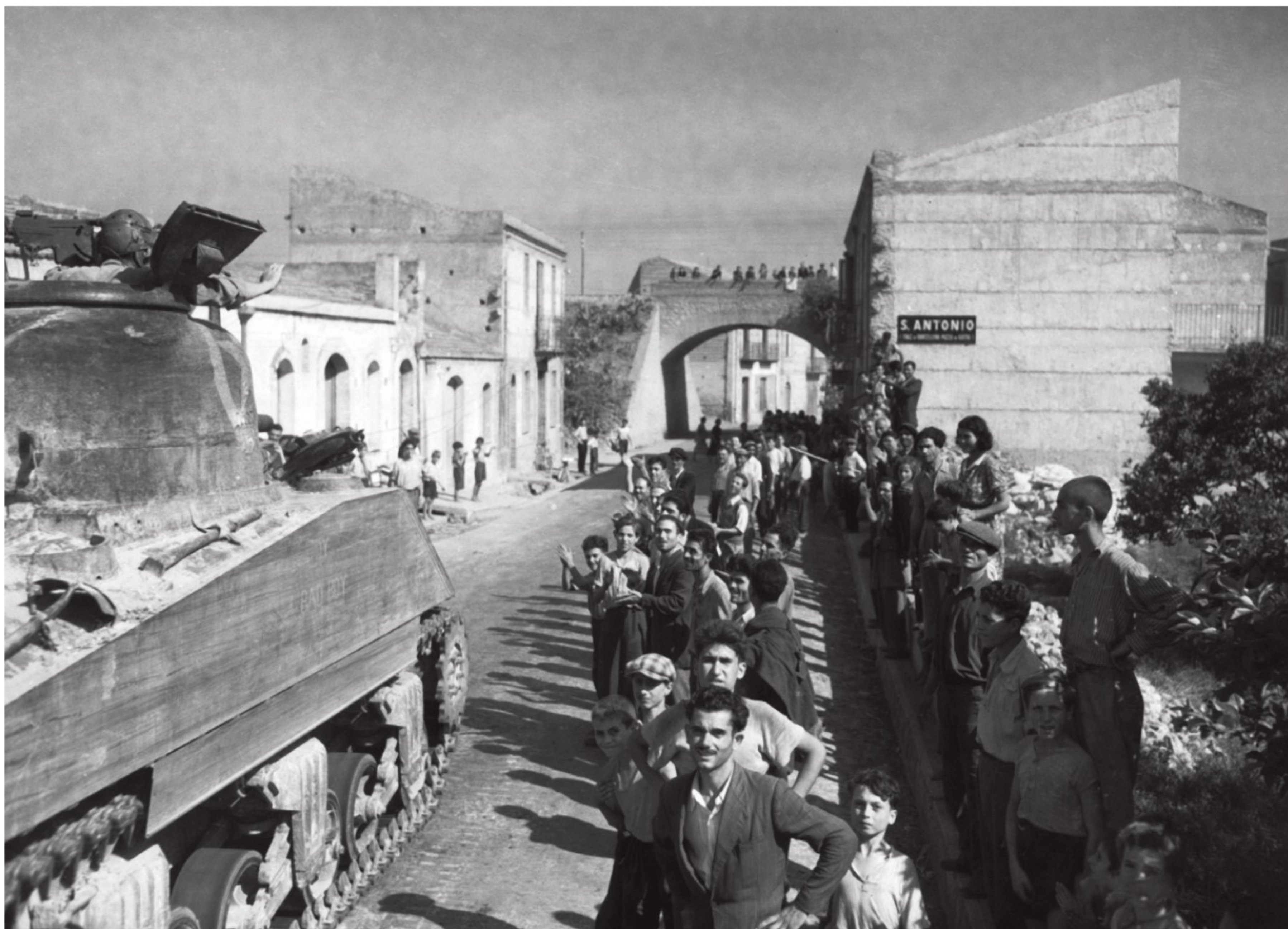
▼ Tankistes américains en plein nettoyage du tube du 75 mm de leur Sherman M4A1 en Tunisie, en 1943. Le char est sale, mais quasiment neuf, comme en témoignent les jupes latérales, encore présentes, alors que généralement, elles ne résistaient pas à une semaine de combats.

« l'enfer sur roues » – et de son ex-chef de corps, l'inénarrable George S Patton. Joseph rejoint la *D Company* du *66th Armored Regiment*, avec laquelle il s'entraîne au combat en zone aride, dans le désert Mojave, en Californie du Sud.

Avec son unité, il embarque à New York pour rallier les côtes marocaines, protectorat français administré par le gouvernement de Vichy. C'est l'opération « Torch » de novembre 1942. La *Western Task Force* chargée de cette action est justement aux ordres de Patton qui, arborant sa *war face* la plus virile et sévère, va motiver ses troupes avant le départ, avec un discours dont lui seul a le secret. « Ce speech, c'était un torrent d'insanités. Patton n'avait rien en commun avec les autres généraux. Il n'était pas aussi que connu qu'à la fin de la guerre, et nous avons été nombreux à être choqués par sa vulgarité. Nous étions encore des gosses. Il allait se charger de nous faire grandir, les Allemands avec lui... » La « Hell on Wheels » débarque au Maroc sous le commandement du général Ernest Harmon, dont la voix rocailleuse impressionne les subordonnés. Après quelques accrochages, le calme s'impose entre Français et Américains, en deux jours.

Parkyn n'a participé à aucun combat. Placé en réserve, il se morfond avec ses camarades. « Passé le dépaysement de l'Afrique, on a commencé à tourner en rond. On dormait sous les tentes, on feuilletait des magazines, on fumait comme des pompiers et on jouait aux cartes. Les sorties étaient autorisées, mais les MP avaient la matraque facile et nos chefs nous déconseillaient de nous intéresser aux Françaises. Moi, j'étais fiancé. Il n'y avait rien à faire, d'autant que nos chars ont commencé à être utilisés pour reconstituer les effectifs de la *1st Armored Division*, qui était engagée en Tunisie contre les Allemands et les Italiens. Les engins partaient, et nous, on restait l'arme au pied. Certaines nuits, les frisés envoyaient des bombardiers pour nous rendre visite, mais ils n'ont jamais fait de dégâts.





Le nombre de tanks partant vers la Tunisie a augmenté, ce qui n'était pas bon signe ! On n'était pas en train de gagner là-bas. »

Effectivement, après le désastre de Kasserine en février 1943, les tankistes de la 2nd AD sont affectés aux restes de la 1st AD saignée à blanc. Joseph connaît son baptême du feu peu après : « La M1919 est une arme fiable, mais dans un char en mouvement, c'est un enfer de la servir. Les douilles brûlantes sautent dans tous les sens et malgré un système de stabilisation, la mitrailleuse gigote comme si elle se débattait ! Pour viser, on utilise des traçantes qu'on observe via nos épiscopes : jusqu'à 15 km/h, ça va, au-delà, c'est le rodéo et ça part dans tous les sens. Nous sommes rapidement tombés sur nos premiers adversaires, des chars à canon de 75 mm. Heureusement, on nous a épargné les 88 des Tigres. On a très vite compris pourquoi notre taux de pertes était si élevé...

Nos équipages manquaient d'expérience, alors que les frisés manœuvraient comme à la parade. Le soir, on tombait de sommeil. On dormait sous les chars, car à cause du froid, les serpents et les scorpions restaient terrés dans leurs abris. Patton, qui avait été promu chef du corps d'armée a vite donné des consignes pour interdire aux Tunisiens de s'approcher de nos bivouacs, car, après leur passage, on avait systématiquement droit à des bombardements d'artillerie : ces types vendaient des renseignements aux frisés contre de

la nourriture et des cigarettes. Parfois, des gars de chez nous, passablement énervés, tiraient à la mitrailleuse pour les éloigner ; certains ne savaient pas viser, d'autres, au contraire, visaient très bien... En quelques semaines, on a pris de la bouteille. »

C'est donc en tankiste un peu plus chevronné que Jo Parkyn arrive en Sicile pour l'opération « Husky », en juillet 1943. « On devait opérer en appui des fantassins de la 3rd Infantry Division, mais notre opération amphibie s'est mal déroulée, et nous avons perdu des hommes, touchés à la suite d'un raid aérien puis d'un barrage d'artillerie. Plusieurs barges de débarquement ⁵ ont été perdues. La campagne n'a pas été difficile. On a d'ailleurs gagné en confiance, trop certainement, car on se pensait invincibles et très supérieurs aux frisés. Les Italiens de Sicile se montraient accueillants avec nous. Les chars débordaient de victuailles et de bouteilles de vin. Nous, on leur offrait des cigarettes, du chocolat et des chewing-gums. En revanche, pas touche aux filles !

Les Siciliens nous renseignaient sur les positions allemandes, et nous guidaient pour les contourner et les surprendre. Ils détestaient les frisés et ils n'aimaient pas beaucoup les soldats italiens qui venaient du continent, au point là aussi de nous aider. Palerme est tombée presque sans combats. Les Italiens se sont rendus en masse. Certains check-points étaient débordés de prisonniers, au point qu'ils

désarmaient les gars et les laissés partir avec un sauf-conduit indiquant qu'ils avaient été « démobilisés » par les MP ! On roulait sous les vivats de la foule et les acclamations. Partout, des fanfares, des drapeaux américains (d'où sortaient-ils ?!), du vin, des fruits ! On faisait presque du tourisme, jusqu'à ce que de temps à autre, un canon antichar allemand ou des mines nous rappellent à la réalité de la guerre. » La Sicile tombe en août 1943. Et avec elle, s'effondre l'alliance italo-allemande. La 1st Armored Division reconstituée est envoyée dans la botte italienne, où les Alliés s'engagent dans une lente et difficile conquête. Joseph Parkyn et la « Hell on Wheels » partent pour la Grande-Bretagne, où l'invasion de la France se prépare en secret.

Jo débarque en Angleterre fin octobre 1943. Il est alors affecté à un autre engin : « Le chef de char, William, que tout le monde appelait « Big Bill », était un Yankee, un type du nord baraqué comme un ours brun. Il avait baptisé son Sherman « Yankee Melody ». Moi, natif de Virginie, j'étais un gosse du vieux Sud. Mais il n'y avait pas d'antagonismes entre nous. On voulait juste rentrer à la maison et vivre vieux. On était basé dans les Midlands, au centre de l'île. Il pleuvait tout le temps, et quand il ne pleuvait pas, on était dans la brume. Et si par miracle le ciel était dégagé, c'est qu'un vent glacé venant d'Écosse l'avait nettoyé. Dès qu'on pouvait, on allait s'encanailler à Manchester, Birmingham, Londres,



peu importe où. Partout le même programme : alcool, cigarettes et petites pépées. Les Anglaises ne sont pas farouches. Pour un baiser ou beaucoup plus, on se fiançait plusieurs fois par soir, racontant n'importe quoi pour arriver à nos fins... »

Les choses sérieuses commencent le 6 juin 1944. Les premières rames de la 2nd AD arrivent en Normandie vers le 12, via « Utah Beach ». Les tankistes américains découvrent le bocage et ses haies : un paradis pour les défenseurs, un enfer pour ceux qui doivent y progresser. « En opération, les « chars pigeons », ceux qui ouvraient la route, étaient condamnés, c'est aussi simple que ça. On tirait avec les mitrailleuses et même au canon sur tous les bosquets, toutes les haies, qui pouvaient abriter des frisés, mais ils étaient insaisissables. On pensait une haie nettoyée et sécurisée, et, vlan ! un bazooka sorti de nulle part faisait sauter l'un de nos chars ! Les compagnies ont vite encaissé des pertes énormes : certaines sont passées de 17 chars à 5 ou 6 en quelques jours. Les « patrons » des compagnies et les chefs de char se faisaient descendre par des snipers dès qu'ils émergeaient des tourelles. Nous étions loin de valoir nos adversaires ! Même les tank bulldozers ne servaient à rien dans cet enfer. Ils creusaient un passage dans les haies, les Allemands les laissaient passer, puis ils détruisaient le second ou le troisième véhicule de la colonne pour la bloquer. Ils achevaient alors le *dozer* isolé et ensuite ils réduisaient méthodiquement la colonne stoppée, en ayant pris soin de refouler l'infanterie d'accompagnement par un feu nourri. »

Pour sortir du bocage, les Américains conçoivent l'opération « Cobra ». « Les B-17 sont venus et ils ont tout rasé, y compris les postes avancés américains. La percée a été obtenue et nous nous sommes élancés vers le sud. La résistance ennemie allait en s'affaiblissant, enfin ! On bénéficiait de l'aide des chasseurs-bombardiers qui

◀ La campagne de Sicile de l'été 1943 est une promenade de santé pour la 2nd Armored Division, dont les équipages sont accueillis en libérateurs par des populations civiles très heureuses de se débarrasser des Allemands et des fascistes. Cette opération en trompe-l'œil donnera un sentiment de supériorité aux tankistes américains qui découvriront en Normandie, en 1944, que l'ennemi peut être redoutablement efficace ! Et le taux des pertes s'envolera alors...

[5] Landing Ship Tank (LST)

▼ Sherman M4A1 (76) photographié en Normandie. Le *Bow Gunner* (mitrailleur de caisse ou de coque) est équipé d'un casque lourd. Au combat, sans danger immédiat, le mitrailleur et le pilote choisissent souvent de garder leur écrouille d'accès ouverte, afin de mieux observer le terrain, mais aussi dans l'éventualité d'une évacuation d'urgence.

volaient devant nous, en longeant nos axes de pénétration. Ils tapaient sur les positions adverses, réelles ou supposées... et parfois, ils nous tapaient dessus ! Les tirs fratricides étaient courants. Les aviateurs étaient des cow-boys ! »

La division progresse ensuite vers le nord-est, pour participer à l'encerclement des armées allemandes engagées en Normandie. Joseph a remplacé le canonier de « Yankee Melody », tué par un obus de mortier alors qu'il se soulageait d'un besoin naturel derrière un talus. Jo, en revanche, n'a pas été remplacé, et le char de « Big Bill » ne compte plus que quatre membres d'équipage. « On était sur les talons des frisés qui nous freinaient par des barrages antichars, qu'ils levaient dès qu'on arrivait en force. Ces combats sporadiques étaient épuisants. L'essence manquait déjà un peu (ça sera pire un peu plus tard). Malgré tout, des GMC cargo circulaient à vide depuis les arrières vers le front ; curieux ! Je devais apprendre, plus tard, que ces véhicules prioritaires pour le ravitaillement emportaient les dépouilles de nos camarades tués au combat (dans des boîtes faites de planches, on ne pouvait pas décemment appeler ça des cercueils). Les cadavres allemands, eux, étaient abandonnés sur place, charge aux civils libérés de les enterrer. En fait, il s'agissait surtout de ne pas briser le moral des « bleus » qui arrivaient au front, et dont l'espérance de vie n'était pas brillante, même si nous étions supposés gagner la guerre ! On avançait, oui, mais les pertes et l'épuisement nerveux et physique étaient là. En France, en 1944, on a eu plusieurs cas de suicides dans le régiment. Un tankiste, d'une autre compagnie, est parti seul, aux commandes d'un M4, vers le front, où il a été cueilli par un 88 ou un 75 Pak. C'était de la folie. Il voulait en finir. Un autre a dégoupillé une grenade, enfermé dans sa tourelle, en pleine nuit. Et la guerre était loin d'être gagnée... » ■



Bon de commande

ABONNEMENTS* :	France	UE, Suisse	Autres**	Quantité	TOTAL
Abonnement d'un an à Batailles & Blindés , soit 6 numéros, à partir du n°92 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnement de deux ans à Batailles & Blindés , soit 12 numéros, à partir du n°92 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
NOUVEAU : ABONNEMENT BIMESTRIELS + HORS-SÉRIE Abonnement d'un an à Batailles & Blindés , soit 6 numéros, à partir du n°92 inclus + 3 numéros hors-série, à partir du n°40 inclus	75.00 €	90.00 €	100.00 €	x _____ =	€
*ATTENTION : Ce bon de commande est valable jusqu'au 1 ^{er} juin 2019 pour les abonnements ** DOM-TOM ET RESTE DU MONDE					
Sous-total abonnements : _____					

HORS-SÉRIE (Tarif france : 14,90€ // Tarif UE et Suisse :18,90€ // Tarif DOM-TOM et Monde : 22,90€)	
☐ HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	☐ HS n°27 : L'effondrement du Reich (réf.287)
☐ HS n°3 : L'épopée du 6 ^e GRDI (réf.75)	☐ HS n°29 : Histoire de la <i>Panzerwaffe</i> (réf.289)
☐ HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	☐ HS n°30 : La <i>Panzerwaffe</i> : de Koursk à Berlin (réf.290)
☐ HS n°15 : Guderian (réf.185)	☐ HS n°31 : Régiments blindés de la <i>SS-Panzerwaffe</i> (réf.291)
☐ HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	☐ HS n°32 : Les divisions blindées (réf.292)
☐ HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	☐ HS n°33 : La bataille de Kharkov (réf.22033)
☐ HS n°20 : Les as de la <i>Panzerwaffe</i> à Koursk (réf.280)	☐ HS n°34 : Koursk 43 - Le grand baptême du feu (réf.22034)
☐ HS n°21 : <i>Panzerknacker</i> : combat antichar allemand (réf.281)	☐ HS n°35 : Régiments blindés de la <i>SS-Panzerwaffe T2</i> (réf.22035)
☐ HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	☐ HS n°36 : Stalingrad - La mort de la <i>6. Armee</i> (réf.22036)
☐ HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	☐ HS n°37 : As de la <i>Panzerwaffe & Sturmartillerie 1</i> (réf.22037)
☐ HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	☐ HS n°38 : As de la <i>Panzerwaffe & Sturmartillerie 2</i> (réf.22038)
☐ HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	☐ HS n°39 : Les 10 derniers jours du <i>Reich</i> (réf.22039)
☐ HS n°26 : <i>Afrika Korps</i> - Les unités de l'Axe (réf.286)	
Nombre de numéros sélectionnés X tarif zone : _____ x _____ = _____ €	

ANCIENS NUMÉROS (8 € pièce, toute destination) :	
☐ N°8 : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ N°62 : Les <i>Sturmtiger</i> au combat ! (réf.262)
☐ N°16 : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ N°63 : La <i>s.Pz.Jg-Abt. 521</i> sur la route de Stalingrad (réf.263)
☐ N°17 : Destins croisés en Normandie (ref. 17)	☐ N°64 : <i>Panzer-Grenadier</i> - 1939/1945 (réf.264)
☐ N°22 : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ N°65 : Les <i>Sturmgeschütz-Abteilungen</i> (réf.265)
☐ N°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ N°66 : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ N°37 : Le <i>SS-Panzer-Korps</i> à Kharkov (réf.153)	☐ N°67 : Commander une <i>Panzer-Division</i> (réf.267)
☐ N°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ N°68 : La bataille de Ponyri (réf.268)
☐ N°39 : <i>Panzerschreck</i> (réf.162)	☐ N°69 : Ruhr 1945 - La fin de la <i>Wehrmacht</i> à l'ouest (réf.269)
☐ N°40 : <i>Skijäger</i> (réf.172)	☐ N°70 : « Reco », en pointe toujours ! (réf.270)
☐ N°41 : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ N°71 : 1945 - L'agonie de la <i>Panzerwaffe</i> à l'Est (réf.271)
☐ N°42 : Nashorn au combat (réf.182)	☐ N°72 : Chars & débarquements - Succès et échecs (réf.272)
☐ N°43 : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ N°73 : Bataille de Normandie : le rapport Guderian (réf.273)
☐ N°44 : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ N°74 : Combattre à bord du Panther (réf.274)
☐ N°45 : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ N°75 : Debrecen, dernier choc blindé à l'est (réf.275)
☐ N°46 : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ N°76 : Opération « Market Garden » (réf.21076)
☐ N°47 : M4 Sherman (réf.247)	☐ N°77 : Les directives Tychsen (réf.21077)
☐ N°48 : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)	☐ N°78 : Combats de chars dans Berlin (réf.21078)
☐ N°49 : Pourquoi les <i>Tank Destroyers</i> ? (réf.249)	☐ N°79 : Les fauves du Dr. Bäke (réf.21079)
☐ N°50 : Piégé à Stalingrad (réf.250)	☐ N°80 : El-Alamein : Rommel pouvait-il l'emporter ? (réf.21080)
☐ N°51 : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)	☐ N°81 : Combattre dans un <i>Stug</i> ! (réf.21081)
☐ N°52 : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)	☐ N°82 : 1944/1945 Bataille pour Budapest (réf.21082)
☐ N°53 : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)	☐ N°83 : La <i>Wehrmacht</i> et la course au gigantisme (réf.21083)
☐ N°54 : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)	☐ N°84 : Caen la Martyre - Le calvaire de la « capitale normande » (réf.21084)
☐ N°55 : Campagne d'Allemagne de la 5 ^e DB (réf.255)	☐ N°85 : Ardennes 44 / Krinkelt-Rocherath (réf.21085)
☐ N°56 : Échec à la « Das Reich » (réf.256)	☐ N°86 : Le Noël sanglant des <i>Windhunde</i> (réf.21086)
☐ N°57 : <i>Panzer-Division 45</i> (réf.257)	☐ N°87 : Guderian - Imposteur ou Génie ? 1 ^{ère} partie (réf.21087)
☐ N°58 : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)	☐ N°88 : Koursk 1943 : Kempf vs Vatoutine (réf.21088)
☐ N°59 : <i>Qui a tué wittman</i> ? (réf.259)	☐ N°89 : Opération « Sonnenwende » (réf.21089)
☐ N°60 : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)	☐ N°90 : France 1941 (réf.21090)
☐ N°61 : La motorisation de l'US army (réf.261)	☐ N°91 : La Division « Totenkopf » - Du zénith au crépuscule (réf.21091)
Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = _____ €	

TOTAL GLOBAL : abonnements + hors-séries + anciens numéros	€
--	---

BATAILLES & BLINDÉS

www.caraktere.com

ATTENTION :

Les stocks variant très vite, nous vous conseillons de visiter notre site internet afin de prendre connaissance des produits disponibles.

Bon de commande à retourner à :
CARAKTÈRE

Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

.....

Code postal :

Ville :

Pays :

E-mail :

Tél.....

Merci de nous fournir un numéro de téléphone ou un email afin de pouvoir vous contacter en cas de rupture de stock.

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère

☐ Virement Swift

☐ Mandat postal

☐ Carte Bancaire :

Numéro :

Date d'expiration :

Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés. Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

En raison de frais bancaires importants, nous acceptons uniquement les chèques d'agences bancaires domiciliées en France.

Due to high bank charges we shall accept checks only from french bank accounts

LIGNE DE FRONT

HISTOIRE DES CONFLITS DU XX^e SIÈCLE

HORS-SÉRIE

HORS-SÉRIE N°36

LES LÉGIONS DE LA CROISADE CONTRE LE BOLCHÉVISME



22 juin 1941, début de l'opération « Barbarossa » : 3 800 000 soldats des forces l'Axe envahissent l'Union soviétique. Parmi eux figurent quelques dizaines de milliers de volontaires venus de toute l'Europe occupée et de pays neutres pour combattre l'Armée rouge sous l'uniforme *Feldgrau*. Pour le *III. Reich*, cette « Croisade contre le bolchevisme » est l'occasion inespérée de rassembler, sous la bannière du combat idéologique contre le communisme, les adeptes de l'« Ordre nouveau » et de montrer à la face du monde que tout un continent marche derrière lui. Légion des Volontaires Français, *Division « Azul »*, Légion Wallonie, Légion croate au sein de la *Heer*, *Freikorps Danmark*, *Legion Nerderland*, *Legion Flandern*, *Legion Norwegen* et bataillon finlandais rattaché à la division SS « Wiking » au sein de la *Waffen-SS*, rassemblent des volontaires aux motivations diverses et qui connaîtront des destins funestes. Depuis les origines de la levée de ces légions maudites à leur disparition sur le front de l'Est, ou leur simple dissolution, ce hors-série bourré de photos inédites se propose de faire le tour de la question et d'aborder les contingents de l'« Internationale » fasciste qui ont combattu de Leningrad au Caucase et de Moscou à Stalingrad.

96 pages
11,50€ (tarif france TTC)

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE
OU À COMMANDER AUPRÈS DE NOTRE SERVICE COMMERCIAL
04 42 21 06 76 & contact@caraktere.com

NOUVEAUTÉ
LIVRE

COMMANDOS DU **III. REICH**

TOME 1 : LE RÈGNE DES « BRANDEBOURGEOIS »

Quelque peu éclipsés par leurs homologues britanniques entrés dans la légende durant la Seconde Guerre mondiale, les commandos allemands de l'*Abwehr* ont pourtant écrit une épopée tout aussi mémorable. Les fameux « Brandebourgeois », choisis pour leur pratique parfaite des langues étrangères et surentraînés pour s'infiltrer dans les lignes de l'ennemi vêtus de son uniforme et s'en débarrasser au moment de passer à l'action, ont indéniablement contribué au succès des offensives du *Blitzkrieg* de 1939 à 1942.

Indispensables lors du franchissement de la Meuse et de la conquête du carrefour stratégique de Saint-Vith le 10 mai 1940, en première ligne lors des préparatifs de l'invasion de la Grande-Bretagne et de celle de Gibraltar, se faisant passer pour une équipe de football afin de protéger les puits de pétrole roumains des sabotages britanniques, tournant les défenses de l'ANZAC sur le mont Olympe et dans les Thermopyles, venant en aide aux guérillas balte et tchétchène lors des offensives contre l'Union soviétique, exécutant des explorations au-delà du Sahara et des raids commandos en Tunisie, les « Brandebourgeois » sont partout. Ils sont de toutes les victoires de la *Wehrmacht*.

Victimes de leurs succès, les compagnies du régiment « Brandenburg » tombent peu à peu sous la coupe des unités de combat régulières auxquelles elles sont rattachées et dont les commandants profitent de l'éloignement du front pour mettre la main sur les commandos et s'en servir comme infanterie d'élite. Désirant mettre fin à cette dérive, l'état-major de la *Wehrmacht* décide de prendre les « Brandebourgeois » directement sous son contrôle et d'exploiter leur profonde connaissance de la guérilla pour les utiliser dans la lutte anti-partisans. Les « Brandebourgeois » sont dès lors supplantés par d'autres forces spéciales : celles de la *Waffen-SS*, dirigées par un certain Otto Skorzeny...

C'est jusqu'à cette époque charnière de la mi-1943 que ce premier volume consacré aux commandos de la *Wehrmacht* lève le voile à travers un texte passionnant illustré de nombreuses photos inédites et d'une demi-douzaine de silhouettes de commandos. Un livre tout simplement indispensable !



DISPONIBLE EN JUIN 2019

+ de 160 pages
Format 21*28.5 cm
Couverture cartonnée

À COMMANDER SUR
WWW.CARAKTERE.COM OU AU 04 42 21 06 76

FRANCE MÉTROPOLITAINE	39,90€	Frais de port inclus
UNION EUROPÉENNE & SUISSE	44,90€	
RESTE DU MONDE & DOM-TOM	49,90€	